

*Graciela Píoton-Cimetti
de Maleville*

***REPONSES
AUX QUESTIONS***

tome 3

Sommaire

Préface	5
Remerciements	7
Les photos de famille (I)	9
Les photos de famille (II)	15
L'anniversaire	21
L'injustice	25
Etre père, être mère	27
La transformation des symboles dans l'histoire	31
Résurrection.....	45
Résurrection (suite).....	49
Tentation de poète.....	53
Crise, partage et résolution	75
Violence et séduction	81
La solitude.....	89
L'abîme.....	93
La lettre de SOS : 10 ans !.....	97
Rêver les yeux ouverts.....	101
Les rêves.....	105
La jalousie	121
Coupable ou non coupable	125
Le bonheur.....	131
La projection	137
Choix du partenaire amoureux	141
La condition humaine	149
La tristesse.....	151
La nuit est si triste !.....	155

Le partage.....	161
Le bénévolat	165
La transmission	169
L'expansion.....	175
Le temps.....	183
Requiem	195
A toi.....	197
La violence.....	205
Une autre violence.....	209
L'ingratitude.....	215
Requiem n° 2.....	221
Le corps muet et l'hypocondrie.....	225
Prise de décision.....	233
Changer	237
Ombre et lumière.....	243
Le labyrinthe.....	247
L'indifférence	251
Fidélité-infidélité	257
Les mensonges	265
L'histoire d'un mensonge	269
Y a-t-il une vie après la mort ?.....	273
Société et liberté.....	281
Une leçon de courage.....	289
La vérité.....	295
L'étoile.....	303
L'innocence.....	309
La répétition	315

Préface

Dans notre effort, pour nous délivrer de nos limites, nous cherchons des réalisations.

La conception du bénévolat dépend elle-même des fluctuations de notre vie. Ce n'est pas la grandeur du bénévolat qui compte, mais seulement la grandeur des résultats.

Le bénévolat est une certaine forme d'amour.

C'était déjà dans le temps, marqué comme une forme d'existence complémentaire pour l'accomplissement d'une vie. Mes ancêtres, dans toute région, pays, contrée, ont pratiqué le bénévolat.

Ma grand-mère était dame rose dans les hôpitaux à Buenos Aires. Mon grand-père a été le fondateur de l'hôpital Saint-Joseph à Buenos Aires, hôpital pour les pauvres et les démunis. C'est en pratiquant le bénévolat, en essayant de sauver les pauvres des villes inondées par le fleuve de La Plata dans les années 30, qu'il est décédé d'une pneumonie.

Aujourd'hui, humblement, je suis, à petits pas, la vocation ancestrale. « SOS Psychologue » est né par amour. Simplement pour dire à ce monde diffus, insaisissable et impuissant que la psychologie est pour tous, et qu'une réponse est possible pour toute âme qui souffre, même si le psychisme est équilibré.

Et nous voici, l'équipe de volontaires, répondant avec conscience, présence et responsabilité, chaque mercredi à des emails provenant de différents pays. Le texte commence la plupart du temps par « aide moi, je n'en peux plus ». Et par ailleurs, combien de gens sonnent à notre porte pour savoir où ils sont, où ils vont, ce qu'ils veulent ? La demande n'est jamais très claire, mais nous sommes toujours présents et disponibles pour discuter de questions confuses, compliquées, au sujet du mystère de l'autre. Cet être qui, avant, était indifférencié, devient alors un être en

chair et en os, avec une blessure plus ou moins visible, mais toujours une plaie béante.

J'aime mon équipe de bénévoles. Chacun avec sa personnalité. Parfois chez quelqu'un d'excessif et affamé de pouvoir, je trouve une étoile de lumière prête à briller comme les *Stella Maris* dans le ciel, sur une mer dans la tempête.

Il y a quelques années pendant les journées des portes ouvertes des associations du 16^e arrondissement, un de mes actuels collaborateurs, Paul, s'est approché de moi pour me demander de conduire, conseiller et accompagner une équipe de visiteurs de prison. Les années se succèdent et ce groupe de volontaires, confronté à des cas difficiles, est devenu pour moi l'oasis de mon bénévolat.

Enfin, le bénévolat est une histoire d'amour qui ne finira jamais, et je prie le Seigneur que cette vocation qui illumine notre groupe, puisse fertiliser les terres stériles des individualistes.

Aujourd'hui nous fêtons les 20 ans de SOS Psychologue. Sa fondatrice et présidente a été accompagnée, dans cette démarche de donner et accueillir, par son époux, Georges de Maleville, qui a été notre vice-président jusqu'à son départ, le 16 janvier 2006. Son absence marque sa présence.

En octobre 1999, nous avons fêté les 10 ans de SOS. Aujourd'hui, nous en fêtons les 20 ans et nous sommes fiers de publier le recueil des articles de la présidente, déjà publiés dans 126 numéros de la lettre de l'association.

Maintenant son travail se dévoile pour aller avec moins de prudence au tracas littéraire en écrivant plusieurs livres dont ce recueil de réflexions intitulé « Réponses aux questions ». Au delà de toute considération littéraire il s'agit d'une prose intimiste enracinée dans l'ancestral et ouvert à la filiation.

Nous laissons aux lecteurs le soin de faire ses propres découvertes.

Octobre 2009

Remerciements

Je veux dédier mon travail à tous ceux qui ont partagé mes inquiétudes pendant les vingt dernières années.

A ma famille, à mes ancêtres dont mon père et ma mère que j'ai tant aimés, à mon grand-père maternel qui m'a porté vers la spiritualité, mes enfants Guillermo, Graciela, Mario et Gabriela, mes petits enfants, le Père Yves Rozo, Monsieur et Madame Desselle, Michel et Alexandre de Salzman, mon époux Georges de Maleville qui a partagé la création de cette association dont le but dépasse l'aide psychologique pour pénétrer sans timidité dans les méandres de l'âme humaine et de la micro et macro société environnante, à mes patients, à mes élèves, à mes amis, à Pierre-Christian Taittinger, ancien maire du 16^{ème} arrondissement qui fidèlement m'ont accompagné dans mes réalisations associatives, à Dieu.

Je remercie également Jean-Marc Voisin avec qui, nuit après nuit, nous avons travaillé pour planifier le futur de cette association « SOS Psychologue », la question à l'origine était : pourquoi ne pas donner accès à tout le monde sans différence, la possibilité d'une orientation gratuite, efficace et professionnelle ? Sans vouloir être une critique sociale par rapport à certains privilégiés qui peuvent se permettre d'accéder à une consultation psychologique personnelle, nous avons voulu, peut-être avec une certaine utopie, uniformiser le pouvoir d'accès à des réponses sensées et professionnelles.

Merci à tous pour votre rigueur scientifique et le dépassement de vos états d'âme, qui m'ont conforté dans mon élan.

Beaucoup d'entre vous ne sont plus là pour diverses raisons, je ne vous oublie pas.

Octobre 2009

Les photos de famille (I)¹

13 novembre 2002

L'approche psychanalytique de la photographie nous conduit à rappeler que la vie psychique présente une continuité telle que « toute conscience est mémoire, conservation et accumulation du passé dans le présent », selon Bergson. La mémoire vraie n'est pas la conscience. Elle est une fonction particulière de la conscience. Non pas simple prolongement du passé dans le présent, mais au moins actualisation, rappel du passé.

Le passé psychique peut revivre et s'actualiser sous la forme figurée ou imagée. C'est ce que nous appelons les images.

Il existe un état psychique dont la matière est constituée par des images et où le sujet, n'ayant nullement conscience qu'elles viennent du passé, les prend pour des réalités actuelles : cet état est celui du rêve. Le souvenir implique une première fonction de l'esprit : la fonction de fixation.

Bien souvent, nous ne nous contentons pas d'attribuer nos souvenirs au passé, nous cherchons à les situer dans ce passé, à les dater : c'est la localisation du souvenir. Il convient d'insister sur les points de repère qui jalonnent pour nous le passé et qui sont pratiquement toujours des points de repère sociaux.

* * *

Aristote avait distingué deux formes du rappel des souvenirs, la mémoire simple qui consiste dans la conservation du passé et dans son retour spontané à l'esprit, et la remémoration qui est la

¹ : publié dans le n° 81 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2002) « Les photos de famille ».

faculté de rappeler volontairement les souvenirs.

Une photographie n'est pas seulement un souvenir. Elle maintient un lien entre les générations disparues et les générations présentes. C'est également le reflet de la croissance avec des différences sévères dans les personnalités qui engendrent finalement les générations.

Je rentre dans un tourbillon sans destin où sont les photos de famille... Le thème m'obsède, car quelques unes ont déjà intégré des articles précédents.

Ce n'est pas l'hiver qui rend mon âme inquiète. Ce ne sont que les souvenirs de mes amours qui sont partis.

Parfois, j'aurais pu ne pas reconnaître les ancêtres dans l'album des photos de famille. Ils sont si loin, mais je m'étais familiarisée avec eux par leurs histoires magiques, contradictoires, quelquefois semées de haine. En réalité, c'est la même haine passionnelle qui me trouble aujourd'hui lorsque je suis en révolte.

La révolte adolescente dont j'ai parlé l'autre jour, l'autre mois, l'autre siècle. Maintenant, je crois que c'est la révolte éternelle.

La chronologie s'estompe et je me rends humblement à la contemplation de mes photos de famille qui se sont perdues dans le temps d'une vie, c'est-à-dire le temps d'un soupir plus ou moins prolongé.

Je n'ai pas beaucoup de photos. Toutes se sont égarées dans le naufrage des voyages, mais je les garde en mémoire.

Près de moi, se trouvent des photos. Une armoire complète. Nul besoin de l'ouvrir pour les consulter. Le simple fait de les regarder serait révélateur d'une distraction dans ma recherche intérieure.

Sur l'écran de mon âme, la première photo qui apparaît est celle de ma grand-mère paternelle. Cette photo unique a disparu dans les années 78. Je lui ressemble et je contemple avec affection et

étonnement sa présence rédemptrice.

* * *

Ma grand-mère ne s'était jamais bien exprimée dans la langue espagnole. C'est peut-être d'elle et, par amour, que j'ai conservé cet accent plus italien qu'espagnol.

Leur couple avait quitté l'Italie car, en sa qualité d'ingénieur, son mari avait été engagé par la reine d'Angleterre pour construire le port de Buenos Aires.

C'était mon grand amour. Demeurant à Zarate, ville située dans la province de Buenos Aires, elle venait nous rendre visite régulièrement à Iberá qui était la maison maternelle. Bénie soit ma grand-mère qui me parlait de choses extraordinaires et me racontait des histoires sur mon père quand c'était un petit enfant. Je l'ai entrevu dans une photo qui a également disparu. Il se tenait dans les bras de son père qui est décédé à l'âge de 42 ans en Argentine. Sa mort était due à une étrange maladie dégénérative du cœur qui n'avait pas été décrite auparavant. Il s'agissait de la maladie de His, ainsi dénommée, parce que le médecin de la reine d'Angleterre s'appelait His.

Je rends tous les honneurs de mon âme et de mon cœur à cette grand-mère, car ce fut une femme forte avec la capacité d'élever ses enfants en Argentine sans le moindre découragement. Elle n'est pas retournée en Italie.

Il faudra qu'un jour nous écrivions sur les grands-mères. Pour ce qui me concerne, elles ont été le sel de ma vie.

Deux femmes fortes, deux femmes blessées par les deuils et qui se sont acquittées de la vie la même année : ma grand-mère maternelle le 20 juin et ma grand-mère paternelle le 31 décembre.

Pour le décès de ma grand-mère maternelle, il n'y a pas eu de drame. Tout a été discret. Terriblement discret. Un événement social sans précédent. La maison resplendissait et les gens se sont

succédés pendant les deux nuits de veille.

Mon père, en revanche, mon père éternellement différent et à qui je ressemble, la pleurerait. Je voudrais transmettre les images qui me peuplent. L'insupportable douleur de mon père, même si ce n'était que sa belle-mère, et la réunion sociale des autres.

* * *

J'ai vécu toute ma vie comme appartenant à une « première génération avec des chaussures », comme disait un ambassadeur chilien en poste en France. Drôle d'histoire : la génération de mes parents était indifférente à la généalogie. Peut-être étaient-ils en révolte, parce qu'ils avaient quitté l'Italie au moment des années de l'unification, vers 1870. En outre, dans toutes ces familles brutalement politisées, les brouilles ont ravagé les mémoires.

Je le constate maintenant avec mes enfants. Nous dirons que c'est aussi une « première génération avec des chaussures », parce qu'ils ne s'intéressent pas au passé.

Je suis révoltée aujourd'hui ! Je le suis quand je remarque que, chez mes enfants, c'est avec difficulté que j'ai pu mettre une photo de mon grand-père et une de mon père. Et si je ne suis pas dans leurs photos, je n'en suis pas triste pour autant. Je m'imagine qu'ils pensent que leur mère ne peut pas disparaître sans s'être inscrite dans les photos de famille.

De toute manière, c'est sans importance.

Comme c'est drôle ! J'aurais gardé un accent ! C'est ce que me dit mon gendre français qui, avec respect, mais, avec un certain esprit de moquerie, m'imité en disant « merveilleux ».

J'adore ces limites de xénophobie française. Comme Français, il ne fait aucun effort pour parler correctement la langue maternelle de son épouse. Il est vrai que tout est dû aux Français ! Les photos à Rueil de la famille de mon gendre sont bien complètes et tellement en évidence !

Ma dernière fille, en visite à Rueil en décembre 2001, s'est débrouillée pour accrocher une photo de moi avec mes deux premiers enfants âgés respectivement de 6 et 2 ans. Bravo !

J'ai un petit enfant sublime parlant « argentino » avec des efforts remarquables et des périphrases adorables et un autre qui le sera sans doute, mais avec lequel j'éprouve certaines difficultés, car il est trop français pour le moment !

* * *

Si j'ai dit qu'il nous fallait écrire sur les grands-mères qui représentent pour nous le sel de la vie, je reconnais qu'écrire sur les enfants serait également fort intéressant. J'aurais beaucoup à dire. Je pense comme Khalil Gibran. Je crois que nous ne sommes que les arcs qui envoyons les flèches (nos enfants) vers la vie.

Photos de famille ? Ma tante et mon oncle avec mon grand-père à la Rambla, construite encore en bois, situé à Miramar près de la mer. La primogéniture ! C'était le couple royal d'une famille patriarcale. Tous les yeux retournés vers leur vie. C'étaient les figures dominantes d'une élite européenne, moitié italienne, moitié anglaise.

Miramar se souviendra toujours de ce couple magnifique alliant beauté et classe. Même aujourd'hui, plus de cent ans après, les couples de mes grands-parents, de mon oncle et de ma tante alimentent encore les conversations.

Mon oncle avait acheté une propriété, baptisée du prénom de son épouse, Zulema. Ils m'ont aimée aussi. Il existe une photo de moi dans les bras de mon oncle qui m'adore. Je suis petite, blonde et caressante comme un chaton qui cherche un câlin entre les deux. Il s'agissait d'un après-midi d'été dans cette même villa Los Angeles où, plus tard, j'allais souffrir les plus grandes tortures morales qu'il est possible d'infliger à une adolescente.

Un autre souvenir avec ma tante française, belle et prétentieuse, tenant son bébé, mon cousin, dans ses bras. Mes grands-parents

beaux et imposants, vêtus de noir, couleur adoptée au décès de leurs deux filles mortes de méningite tuberculeuse et mon oncle Fernando, le 4ème avant ma mère, le père de Fernandito. Horreur qui produit mon image de petite fille abandonnée de Dieu !

Heureusement que Dieu m'a donné les sentiments pour pardonner et être allée au-delà du bien et du mal.

Rueil Malmaison, le 17 novembre 2002

Mes deux petits enfants sont en train de jouer...

*Les cinq autres sont loin, pratiquement ignorés,
parce que grandissant loin.*

*Naturellement, pour moi, ce ne sont pas des exclus,
mais le fait de ne pas les voir réduit mon intérêt La Sainte famille, vers
1560,
d'autant plus que les photos ne sont pas actualisées.*

Nota bene : Je devrais avoir plusieurs vies et des jours de 48 heures pour pouvoir écrire jusqu'à la satisfaction et me traduire en « argentino », comme dit Mathieu.

Les photos de famille (II)²

19 novembre 2002

Je crois avoir eu des cauchemars dans la nuit précédente et je n'ai pas pu les transcrire, faute de papier et de stylo.

J'essaye de noter sur une page blanche certaines idées et, ce soir, je n'arrive pas à les décoder. Tant pis ! Il s'agit, sans doute, de quelque chose au sujet des photos de famille. Chaque thème provoque en moi de riches messages de mon inconscient.

C'est la « pratique de l'inconscient ».

J'étais, depuis mes 19 ans, en contact volontaire avec lui. Mon père fut mon premier guide dans ce chemin sombre et parfois merveilleux. Je sais bien que cette nuit, « mon passage par la nuit », comme celui de Jonas dans le ventre de la baleine, a été difficile. Mais attendons la prochaine nuit qui arrive avec ses anges et ses démons pour enchanter mon espace d'être humain chevauchant entre la chronologie et l'éternité.

* * *

Cependant, je sais que mes cauchemars étaient liés au fait que je suis l'agenda de la famille. Je garde en moi les dates de naissance et de décès autant de mes ancêtres inconnus que des êtres que j'ai aimés, que j'aime et que j'aimerai même depuis cette éternité que nous avons tous connue, selon le mythe de Léthé de Homère et que nous avons été obligés d'oublier par la voie de la naissance et de la socialisation.

² : publié dans le n° 81 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2002) « Les photos de famille ».

* * *

La journée a été quelconque et sensationnelle, comme toutes les journées. Pleine de choses prévues qui ne sont jamais assez prévues pour ne pas être fascinantes.

Mes journées quelconques ? Tout est agencé, organisé en apparence. Mais jamais je ne pourrai dire dans la dimension du réel et loin de mes agendas qu'une seule journée n'a pas été surprenante.

* * *

Un seul être m'accompagne comme témoin dans mon rôle de mémoire de la famille. C'est ma tante, une jeune fille de 94 ans, qui, heureusement, a partagé ma vie et avec qui je peux évoquer l'inavouable...

J'ai tant aimé mon grand-père maternel ! Il avait la foi. Il avait créé les hôpitaux San José pour les pauvres de la terre. Il est décédé à l'âge de 60 ans d'une pleurésie inguérissable à l'époque qu'il avait contractée, en plein hiver, en participant au sauvetage des habitants riverains du Río de la Plata qui avaient perdu leurs maisons pendant les inondations.

À cette époque, les uniques associations de volontaires qui pouvaient exister, c'étaient les dames de bienfaisance ainsi que les pompiers, la police et mon grand-père, homme de foi.

Les hommes m'ont protégée, les hommes ont pu me détruire avec leur disparition précoce, mais je garde dans mon âme les premiers souvenirs des hommes de ma vie, mon grand-père, mon père, mon oncle.

* * *

Si je suis jungienne, ce n'est pas par hasard. J'appartiens aux familles de foi. Mon grand-père et Pie XI ! Étrange et solide communion qui m'accompagne toujours.

* * *

Je ne voudrais pas revenir vers mes ancêtres, car je remplirais des pages désespérées et Giuseppe de Lampedusa en a déjà bien décrit les choses, la souffrance, le monde des valeurs qui tombent dans l'horreur de la confusion.

Je fais référence au livre *Gatopardo* (Le guépard). Si vous n'avez pas vu le film ni lu le livre, je vous invite à le voir ou à le lire et vous vous trouverez dans les bras de la désillusion d'un monde se détruisant par des concessions et des compromissions déroutantes et accablantes.

* * *

Il me reste seulement à rendre hommage à mes deux amours. Mon chien qui dort au cimetière d'Asnières : Vix de la Griffes d'or. Fidèle et loyal comme moi. Et Guibily, mon cheval. L'Anglais qui résidait au cercle hippique de Bavilliers, commune du Territoire de Belfort.

À tous deux, les vrais, mes confidents avec lesquels je pouvais jouer, crier, chanter des tangos et pleurer l'Argentine éloigné de mon corps, mais pas de mon âme, je rends hommage.

* * *

Il est plus facile pour moi de partager la totalité avec les animaux qu'avec les hommes. Les animaux ne nous trahissent pas alors que les hommes sont ingrats, attendent de nous des gains matériels et ignorent nos âmes.

Ils font partie de ma famille. Sous une plaque en marbre noir, dors notre chien aimé qui n'a jamais été remplacé. Sur elle, une inscription : « irremplazable ». Autour de son cou, en partant pour l'éternité des chiens, je lui ai mis ma chaîne avec un grand cœur en jade vert, symbole d'éternité.

J'avais un professeur allemand de philosophie qui disait que la

différence de degré d'intelligence entre l'homme et le chien n'est pas dans l'essence, mais dans la profondeur. Je le croyais un peu fou, mais aujourd'hui je suis comme lui. Je me souviens du regard de mon chien, de ses considérations envers moi et j'accepte...

Et Guibily auquel je criais mon désarroi. Ce cheval qui a même osé m'envoyer par terre une après-midi de neige dans laquelle nos nerfs accablés nous avaient rendus impitoyables.

L'odeur des chevaux, le manège. Qui pourrait mieux dire à un être humain vivant « première génération avec des chaussures » que l'homme n'est que dans la mesure de sa capacité d'incarner et d'habiter son corps.

*Fait à Paris avec passion. Il fait froid.
Je m'enveloppe sensuellement tant dans mon corps désirant
que dans mon superbe corps animal qui n'est pas détruit par le monde.*

*Écrit le 19 novembre 2002 en hommage d'amour
à celui qui est parti, sans ne faire aucun bruit,
une journée de novembre.
La nuit vit avec les étoiles.
Le monde est bouleversé et je t'évoque respectueusement.
Je prie pour toi en sachant
qu'en réalité ce n'est que toi qui veille sur moi.*

*La nuit tombe prometteuse de rêves.
Mes enfants viendront peut-être un jour
visiter avec moi les maisons ancestrales abandonnées
par des siècles d'indifférence.
Mais nous ? Que dire de nous aujourd'hui ?
Qu'accepter ne signifie pas être d'accord...*

Traduit en "argentino", selon l'expression de Mathieu, le 23 novembre 2002

Nota bene : Continuez à m'écrire et à m'appeler. Je ne sais pas ce que j'ai pu dire que vous ne sauriez pas déjà. Nous partageons un seul inconscient. Pour les spécialistes, je vous avais bien dit : vous trouverez les concepts. Ils sont partout. Je n'écris pas pour

nous seulement, mais pour tous ceux qui ont les réponses dans leurs êtres et dont je ne suis que l'éveilleur.

Toujours à vous humblement avec mon âme et ce corps que j'habite avec courage et sincérité.

L'anniversaire³

C'est l'anniversaire du Président français... Nous avons ce point commun : le même pays. Il y a déjà plus de vingt-cinq ans que je suis en France !

Je faisais le tri de mes dossiers devant le feu de bois de la cheminée de mon cabinet quand j'entendis Malena et Nicanor, mes petits enfants d'Argentine chuchoter des mots légèrement osés pour leur âge avec leur mère, ma fille qui déteste le froid, mais qui habite la Terre de Feu, parce que son mari aime cette terre désolée fantastique dont ses aïeux avaient établi les premières cartes géographiques.

Il s'agissait de mon dernier anniversaire le 18 décembre 2001. Il y avait un feu de bois dans mon cabinet, mais je ne l'ai pas vu, car mes amis fêtaient mon anniversaire et, en fait, je ne sais tricoter que les écharpes, car elles sont toutes droites.

Sublime anniversaire. Ma fille attendait son troisième enfant qui, je suppose, est né le 3 mai 2001. Isabelle, une de mes enfants spirituelles, elle-même médecin, et que j'aurais bien voulu avoir comme fille, était venue avec son petit bébé de 4 mois pour bien fêter mon anniversaire. Elle nous avait photographiées ensemble. Gabriela l'avait sur ses genoux et Malena, l'unique petite fille que j'ai sur sept petits enfants, remplissait l'espace des femmes, l'espace d'une vallée de femmes fortes.

Je n'ai jamais changé la sonnerie du réveil depuis le départ de ma fille. Il sonne pendant la consultation, car, lorsqu'elle est repartie, elle avait oublié de le désactiver.

³ : publié dans le n° 82 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2002) « L'anniversaire ».

Mon prochain anniversaire a lieu le mercredi 18 décembre prochain. Ce sera, sans doute, le plus beau, car j'ai gagné une année dans les jardins du Seigneur sur terre et j'aime la vie et je sais plus que jamais que l'amour est le roi dans un monde qui s'épuise à rechercher un pouvoir qui le conduit à sa propre perte.

Chère luminosité dans un automne pluvieux plus que jamais destructeur. Aimer ? Nous n'aimons jamais assez ! Pouvoir ? Mirage éphémère ! Vie ? Passage fascinant même dans les pires circonstances, car il y a la possibilité de découvrir la passion, l'éclat !

Si nous vivons dans la fausse souffrance, cela provient du fait que nous ne sommes pas arrivés à secondariser l'angoisse existentielle que dénonce Soren Kierkegaard comme étant la partie inatteignable et indestructible de la condition humaine ; condition que je considère magnifique. Fugacité qui allume le feu dans le foyer éternel des générations qui se succèdent.

Je n'ai aucune nostalgie ! J'ai vécu par la force des circonstances dans un présent où il ne se trouvait ni passé, ni lendemain. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, je rêve avec les yeux bien ouverts et que je tricote devant un feu de bois dans mon cabinet où je passe beaucoup plus que la moitié de ma vie. Avec plénitude et sûre de mon choix de vie.

L'anniversaire arrive, mais il n'est pas encore là ! Dans mon pays, nous dirions qu'il ne faut pas l'évoquer avant sa venue. Pour ce qui me concerne, je rêve de ma bataille : une année de plus dans un monde apocalyptique et ma fille, mon second enfant, qui a su donner, naturellement, le cadeau le plus grand qu'un être humain peut espérer. Son premier enfant, ce Mathieu, qui parle argentin est né, sans être attendu, le jour même que je suis née. Le 18 décembre, également, il fêtera ses six ans. Il commence à perdre ses dents. Heureusement, il en aura de nouvelles et je souhaite que, comme moi, ce seront les définitives.

L'anniversaire de Mathieu est un événement incroyable !

Ma fille m'avait demandé de prier pour qu'elle puisse avoir un

enfant. Et il est arrivé à la même date que mon anniversaire. Voici pourquoi il faudra se mettre avec attention à décoder les signes, comme dit le père Rozo, curé de ma paroisse.

Si l'homme est un être symbolique, merci ma fille pour l'hommage à ta mère qui est fière de toi. Et en tant que mère, je te conseille d'être forte et sensible, ferme et flexible à l'écoute de tes enfants qui sont et seront le sel de ta vie, ainsi que le sujet de tes réflexions les plus intelligentes et intelligibles.

Fais de tes silences les meilleures paroles pour les guider dans ce monde sublime et tragique. Vis ta vie. Suis les recommandations de Khalil Gibran. Continue avec plaisir à bâtir avec tes enfants des villes fantastiques à l'aide du Play Mobil.

C'est le monde, ma chérie. Tu dis que je parle très peu. Effectivement, je n'ai jamais trop parlé, mais j'ai su t'écouter et te voir partir dans le sens d'une vie pleine de lucidité et parfois étrange. En effet, je n'ai jamais trop parlé, mais je garde chaque instant de notre vie commune, non pas à la manière d'un rêve, mais comme la réalité d'une réalisation qui a bien été en rapport avec ma qualité d'écoute.

Le 29 novembre 1989, tu m'avais dit que tu n'étais pas faite pour être mère, et j'ai accepté même si dans mon écoute profonde, j'entendais « je ne suis pas faite pour être mère aujourd'hui ». Lors de ton accouchement où je désirais cet instant d'éternité, c'était le mois d'octobre en Argentine, par les baies vitrées de l'hôpital naval de Puerto Belgrano, je voyais les rosiers pleins de fleurs. C'était le 7 octobre, le printemps dans notre pays. Tiens toujours bien haute l'estime de toi.

Un jour, il faudra que tu demandes à Isabelle comment Luis, son dernier enfant, est arrivé et tu sauras qu'il est aussi le fruit d'une écoute qui va beaucoup plus loin que toute argumentation.

Autour de nous, de nombreux êtres aimés sont partis. Nous sommes encore là et ensemble.

Pourrais-tu te demander si tu gardes encore les fruits de ton bon étayage, parce que nous sommes encore là et que les autres n'y sont plus.

Béni soit cette force divine qui dépasse l'orgueil de l'être humain qui, dans tous les cas, est périssable, mais, dans son essence, incorruptible.

C'est mon anniversaire et je pense à toi. Sois fière de toi. La nuit est profonde. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui et hier. Je le ferai demain, mais je suis libre et j'ai voulu faire de toi un être libre. Mathieu prendra le relais d'une grand-mère protectrice.

Nous sommes en train de nous recycler.

La vie ne se finit pas par hasard.

C'est la conclusion suffisante d'un passage nécessaire.

28/29 novembre 2002

L'injustice⁴

Les paroles de La Rochefoucauld : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient dupes les uns des autres. »

Il semble qu'un trop grand nombre de personnes s'adonnent, avec excès, à certains exercices parfois violents et complètement étrangers à la valeur morale et qui n'ont d'autre origine qu'un sentiment de basse vanité, de haine ou de rancune, un désir de nuire chaque fois que l'occasion peut se présenter.

Il est vrai que c'est une orgueilleuse satisfaction que d'imposer, comme les seules justes, les conceptions de leur esprit et dans bien des circonstances de la vie courante.

À ce sujet, ce qui vient tout naturellement à l'esprit, c'est la pensée de ceux qui s'illustrent par l'injustice.

Dans *De l'inconvénient d'être né*, Emil Michel Cioran, philosophe roumain d'expression française, rappelle que « Le progrès est l'injustice que chaque génération commet à l'égard de celle qui l'a précédée. »

La conséquence entraîne une souffrance morale qui peut, fort heureusement, contribuer à l'ennoblissement des sentiments. En effet, il est possible de souffrir d'une indignité et, par réaction, ce malheur peut avoir une utilité et une influence salutaire.

Je pourrais me demander ce qu'est la justice qui se distingue de la faiblesse et de la naïveté, celle qui a une réelle valeur et qui consiste à s'abstenir, supporter, comprendre, sympathiser, consoler...

⁴: publié dans le n° 83 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2003) « L'injustice ».

Pour conclure, car je n'ai rien à ajouter, je dirai simplement, comme Platon que : « Le plus grand mal, à part l'injustice, serait que l'auteur de l'injustice ne paie pas la peine de sa faute. »

*Fait à Paris, le 9 janvier 2003
Il continue à pleuvoir,
mais il d'agit d'une pluie menue
qui n'arrive pas à faire le ménage.*

Être père, être mère⁵

Nous sommes partis ensemble dans un amour sans bornes, moi j'ai rêvé de toi, moi je t'admire. Nous nous sommes connus quand j'avais 15 ans et toi 19. Tu étais à l'École Navale et moi chez les sœurs de la Miséricorde à Buenos Aires en Argentine. Nous nous sommes aimés si fort que nos enfants après mariage, comme il faut, sont arrivés dans notre monde isolé et secret comme de petits adorables envahisseurs bien désirés. Je ne pourrais parler de ma maternité sans évoquer notre amour adolescent et notre mariage, comme il fallait à l'Église de Notre-Dame des Victoires en Argentine un 19 mai en dehors du temps. Pour parler d'être mère je ne peux faire autre chose que t'évoquer mon premier et grand amour d'adolescent.

Notre fille te ressemble, la deuxième, née de notre désir d'être parent d'une fille, car le premier a été un garçon sublime qui est parti le 19 novembre 1990 d'une mort subite et inattendue.

Moi en tant que mère je l'adorais, il avait été mon compagnon de route pendant les heures de l'enfance des petits (quatre à la fin). Tu nous manques. Lui, il avait quatre ans de plus que sa sœur. Quand il est né une voix intérieure m'a dit : « tu ne pourras jamais dorénavant être irresponsable ». Tu voulais avoir 10 enfants et moi aussi, mais nous nous sommes sentis abandonnés à la grâce de Dieu après notre mariage.

À sa naissance, je ne connaissais même pas mon groupe sanguin. Nous étions des enfants prématurément grandis et abandonnés, mais tout s'était bien passé après un accouchement qui a duré 36

⁵ : publié dans le n° 84 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2003)
« Être père, être mère ».

heures. La péridurale n'existait pas. Nous habitions Cordoba, une province de Buenos Aires et le médecin accoucheur était habitué à voir les femmes de la campagne partir vers le fleuve laver le linge pour revenir avec un enfant dans les bras, simplement né entre deux contractions en lavant le linge, aidée par les autres femmes.

Cet enfant était rentré dans notre vie pour faire de nous des parents et c'est là-bas que notre histoire commence et c'est aujourd'hui que notre histoire n'est pas finie, car notre amour ne s'arrêtera jamais même si tu étais parti vers l'éternité cher amour avant moi, sans t'annoncer, en 48 heures.

Nous nous sommes tellement aimés et détestés, mais jamais je ne pourrai oublier une semaine après l'accouchement quand nous sommes allés désespérés à la clinique, car l'enfant était trop calme. Le médecin nous avait dit qu'il avait froid.

Et véritablement, il a eu froid de sa petite enfance, car le mois de septembre à Cordoba est parfois très froid et soudain la chaleur arrive sans pitié.

Il fallait être père, il fallait être mère. Je ne sais pas si nous avons fait le meilleur pour lui, car nous étions naturellement des ignorants.

Le moindre bruit me réveille encore comme si notre enfant se dégageait encore de ses draps.

Pour nous comprendre, il faut commencer par se souvenir de notre amour.

Une dernière image sublime et fatale : je dois devenir une mère-père. Hélas, j'étais une mère dure et un père faible...

Mon histoire n'est que l'histoire d'une mère seule. Le père a manqué. Les enfants ont réussi leurs vies mais me pardonneront-ils un jour le fait d'avoir remplacé le père manquant et d'avoir été la survivante ?

Dans ce cas-là, le sevrage du premier objet d'amour n'a jamais été fait. Ils auront peut-être de la considération un jour envers moi comme « mère manquante ».

La transformation des symboles dans l'histoire⁶

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XXIII : La transformation des symboles dans l'histoire)

La répétition dans l'histoire...

Nous avons exprimé que les symboles ne sont pas modifiables dans la mesure où ils appartiennent aux strates les plus profondes de l'inconscient collectif et, pour cette seule raison, peuvent surgir quand les circonstances sociales leur sont favorables. Les contacts et la coercition sociale provoquent l'émergence de ces symboles qui correspondent à ce moment historique. Mais l'élément actif en eux n'est pas à proprement parler leur forme historique particulière, mais leur forme archétypique. Quand le contexte social fait surgir un thème archétypique, celui-ci s'imprègne d'éléments « secondaires » qui en émanent. De là, provient une autre fonction du symbole qui est de servir de pont entre l'histoire et la culture. Quand un archétype n'est pas utilisé par l'environnement social, il tombe dans les profondeurs de l'inconscient collectif et, moins il sera employé dans l'histoire, moindre sera son enracinement. Cependant, il ne pourra jamais disparaître. Ceci est la raison pour laquelle apparaissent les mêmes symboles dans des groupes ethniques, entre lesquels le contact culturel ou l'acculturation est hautement improbable. Jung rejette explicitement l'idée selon laquelle le berceau des civilisations aurait été unique et se serait répandu de là au reste du monde. Au contraire, il affirme que les symboles fondamentaux surgissent

⁶ : publié dans le n° 84 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2003)
« Etre père, être mère ».

spontanément en dehors de la conscience et que leur identité provient de ce que les mythes révèlent des archétypes existant dans la psyché à l'état potentiel et qui s'activent quand les circonstances culturelles ou historiques leur sont favorables. On peut expliquer les ressemblances entre des cultures spatio-temporelles distinctes. Mais l'archétype est seulement préformé, pour utiliser une comparaison de Jung, comme les cristaux dans une solution sursaturée. Ainsi se « forment » les cristaux et les symboles à un moment donné. Les premiers sont dissous dans la solution et les seconds dans l'inconscient collectif.

Jung explique que, quand un symbole nouveau fait son apparition dans le contexte historique d'une société, celle-ci peut l'adopter ou le rejeter. Ce mode de réception distinct du symbole s'opère en fonction des expériences historiques de ce groupe ethnique. En outre, le symbole accepté peut, dans ces mêmes circonstances, être de courte ou de longue durée. Dès lors, ce symbole plein de signification pour l'inconscient collectif pourra, dans certaines circonstances très favorables, s'imposer, mais son règne sera de très courte durée et il sera remplacé par un autre qui correspondra à l'idiosyncrasie du peuple ou de la société en question.

Comme exemple évident de cette spéculation, Jung rapporte ce qui s'est passé avec le christianisme dans les peuples nordiques européens. La religion sémite a fini par s'imposer dans toute l'Europe. Les mythologies nordiques ont été abandonnées, mais les conditions psychiques dérivées de ces situations se sont caractérisées par leur instabilité. Pour cela, Jung affirme que l'histoire du christianisme en Europe, avec son interminable succession de guerres de religion et de schismes, avec la fréquente adaptation du rite chrétien au païen et vice versa et l'émergence d'idéologies antichrétiennes dans les temps actuels, illustre les conséquences historiques résultant de l'imposition par la force coercitive d'un ensemble de symboles inadéquats, parce que non accordés avec l'inconscient collectif des peuples nordiques. Pour Jung – comme pour n'importe quel observateur objectif de

L'histoire européenne – il est évident que ce phénomène n'est pas proprement actuel, mais qu'il est le résultat de siècles de gestation. Cette tension est déterminée par l'amalgame incertain de symboles discordants – le paganisme préchrétien, la religion judéo-chrétienne et le protestantisme militant – qui provoque une insupportable tension psychique chez les Européens.

Avec Pierre Janet, Jung postule que, pendant que l'attitude consciente se maintient fermement, les forces autonomes de l'inconscient peuvent être gardées sous contrôle. Une « descente du niveau mental » est nécessaire – affirmation de Janet que Jung, en respectueux hommage, écrit toujours, dans ses ouvrages, dans la langue du psychologue français – pour que les complexes autonomes fassent leur apparition dans le champ de la conscience. De là, on déduit que l'instabilité politique et sociale actuelle résulte fondamentalement du déclin de la symbologie chrétienne. Pour cela, on peut espérer qu'en laissant agir les symboles chrétiens comme transformateurs de l'énergie psychique, il apparaîtra un déclin des attitudes conscientes dominantes, déclin qui provoque, en accord avec les idées de Jung, la mobilisation d'autres symboles capables d'endiguer les énergies psychiques. Comme la symbologie chrétienne se montre insuffisante, de nouveaux archétypes et de nouvelles figures doivent surgir dans le champ de la conscience. La psyché individuelle pénètre dans l'inconscient collectif, mais quand cela se produit, la perte de valeur de ces symboles sociaux dotés d'un pouvoir agglutinant provoque durant un certain laps de temps l'immersion de la psyché individuelle dans l'inconscient collectif, mais alors il convient d'espérer simplement l'émergence de nouveaux matériaux inconscients.

Jung a prévu cette situation en analysant des patients allemands durant la période qui suivit la guerre de 1914-1918 :

« J'ai remarqué des perturbations particulières dans l'inconscient de ces personnes qui ne pouvaient pas être attribuées à leur psychologie

personnelle⁷ »

Jung a considéré – et les faits postérieurs lui ont donné amplement raison – que la psychologie de ces Allemands montraient une symbologie venant d'étapes antérieures au christianisme qui conduisait à la mythologie nordique. Il a prévu l'émergence de Wotan entouré de :

« Symboles mythologiques qui exprimaient le primitivisme, la violence, la cruauté et, en somme, tous les attributs des ténèbres⁸. »

La naissance et le triomphe du national-socialisme a donné amplement raison à Jung. On assista à une période épouvantable de folie collective dont les facteurs initiateurs furent les produits de l'inconscient collectif, produits dont l'inflation désordonnée firent tomber le peuple allemand dans le chaos.

Une autre observation très intéressante de Jung nous met en garde contre les peuples trop civilisés. Prisonniers des attitudes conventionnelles, les individus perdent effectivement leur capacité à expérimenter le flux normal des éléments inconscients. C'est ce qui s'est produit dans l'Angleterre victorienne. Trop liés au rituel social, les gens manquaient d'une énergie psychique qui était réprimée par le conventionnalisme social. L'individu perd alors contact avec les forces créatrices de son inconscient et il doit placer sa foi et sa façon d'agir au service des conventions qui sont des mécanismes sans âme ne pouvant jamais faire autre chose que suivre la routine de la vie. Dans ces conditions, le psychisme penche trop du côté de la conscience. L'énergie psychique s'accumule dans l'inconscient et, dans l'impossibilité de trouver les canaux de communication avec la conscience, elle atteint une ampleur telle qu'elle éclate en une rébellion incontrôlée, sans permettre aux émotions de remonter jusqu'à la conscience.

⁷ : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea*, p. 10.

⁸ : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea*, p. 11.

« On observe que, quand prédomine la simple routine de la vie sous la forme de conventions traditionnelles survient l'éclatement de forces créatrices, c'est-à-dire d'archétypes⁹. »

Durant ces étapes de « domestication » historiques¹⁰, les conventions procurent à l'individu une sécurité, en le dotant d'un moyen facile pour pouvoir admettre des attitudes. Cette sécurité constitue son principal danger psychologique, car :

« Quand apparaissent des conditions nouvelles, qui ne sont pas prévues par les anciennes conventions, la panique s'empare de l'être humain, que la routine maintenait inconscient, tout comme elle s'empare de l'animal en fuite, avec des résultats également imprévisibles¹¹. »

Par conséquent, cette position de déséquilibre, susceptible d'engendrer plusieurs complications individuelles et sociales, ne peut se maintenir que lorsque la conscience est très puissante et réussit à refouler ces éléments inconscients.

Cependant, la position d'équilibre, obtenue sur la base d'un refoulement impitoyable, est instable. L'accumulation inconsciente provoque la fin de la répression et l'émergence triomphante de l'inconscient collectif. Les symboles enterrés à grande profondeur s'activent, entourés d'autres contenus en partie rendus conscients et dotés d'une considérable énergie qui

⁹ : Jung C. G., *La integración de la personalidad*, p. 195.

¹⁰ : L'empire russe, après avoir été appelé Union soviétique protectrice, devient aujourd'hui la Communauté des États indépendants. Il y a toujours eu pour ce peuple un agent dompteur : en même temps qu'il punissait, il était fort protecteur. L'individualité était inconcevable. Toute pulsion étant réprimée revenait dans les profondeurs collectives et enrichissait l'archétype peut-être le plus archaïque et le plus violent dans l'évolution du corps social, celui de l'homme dans le mythe primordial qui avait tout perdu quand il avait tout possédé. Pour lui, le paradis disparaissait pour devenir un rêve de matrice utérine. Abandonné à son sort par le père, bien puni pour sa désobéissance, il a dû accepter la première évidence : pour survivre, il fallait tuer ou être tué.

¹¹ : Jung C. G., *La integración de la personalidad*, p. 195.

se dressent dans une franche rébellion. Quand cette situation se produit chez un individu isolé, elle provoque une psychose et le prive de contact avec le milieu social. Quand elle surgit chez plusieurs individus, elle provoque un mouvement social d'une puissante énergie mobilisatrice.

Le psychotique est un individu vaincu par ses forces inconscientes, mais la masse ne peut pas être cataloguée de psychotique, parce que, comme le dit Jung :

« La même condition se présente avec des caractères collectifs, mais dans la masse elle exerce seulement une prédomination partielle. Dans ces circonstances, d'étranges idées s'emparent de personnes saines. Des groupes, des sociétés et des peuples entiers peuvent subir ces éclosions avec les caractéristiques d'une véritable épidémie mentale. Le psychotique isolé est un cas individuel et susceptible d'être contrôlé. Mais les épidémies sociales qui se présentent dans les sociétés globales sont beaucoup plus subtiles, beaucoup plus difficiles à contrôler et beaucoup plus dangereuses, parce qu'elles sont irrésistibles. Un cas typique est le national-socialisme allemand. De plus, elles se déguisent sous des éléments constants et donc faciles à développer et elles découvrent des ennemis occultes qui ne participent pas de leur véritable psychose collective, agissant contre eux avec toute la violence primitive plus ou moins contrôlée que possèdent tous les êtres humains¹². »

Cette situation est qualifiée par Jung de « possession ». Dès lors, un diagnostic psychologique, plus ou moins brillant, ne va pas au fond des choses. L'important est de saisir que les possessions dans le cours de l'histoire se produisent à cause de la renaissance d'un symbole oublié et apparemment anachronique.

« Quand ces symboles se trouvent chez un grand nombre d'individus comme s'ils étaient attirés par une force magnétique, formant ainsi une foule, son leader ne tarde pas alors à apparaître, représenté par l'individu qui présente la plus petite résistance, le moindre sentiment de responsabilité et, en raison de son infériorité,

¹² : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea*, p. 8-9.

la plus grande volonté de pouvoir. Il sera la personne chargée de mettre en liberté tout ce qui est prêt à faire irruption et la foule devra le suivre avec la force irrésistible d'une avalanche¹³. »

Ces paroles de Jung viennent à propos pour réfuter ses possibles affinités avec l'hitlérisme.

Il emploie aussi le terme « démoniaque » pour décrire cette situation. Dans son roman classique, *Les possédés*, Dostoïevski rapporte comment les nihilistes s'introduisaient dans le corps de la sainte Russie. Il put prévoir leur façon d'agir et comment se projetteraient les contenus de l'inconscient collectif, sans le désigner comme le faisait Jung. Cette œuvre majeure de Dostoïevski s'enchaîne avec *Crime et Châtiment* et culmine avec les *Frères Karamazov*. Dans *Les possédés*, le cas individuel de Raskolnikov, de *Crime et Châtiment*, fait place à celui de Verjovenskiï dans un drame, ou plus exactement dans un mélodrame. Si, en Raskolnikov, le crime individuel de l'usurière et de sa sœur aînée se borne à un cas individuel motivé par un principe darwinien peu élaboré – la survie du plus fort –, chez Verjovenskiï, qui est un cynique, une personne dépourvue de tout préjugé, il doit s'appuyer sur son œuvre de révolutionnaire, sur des faits réels comme la misère et la souffrance des ouvriers de l'usine de Schpigulin. De cette manière, il déguise son action derrière le masque du pathétique.

Dostoïevski a capté d'une manière aiguë que cette personne sans âme était aussi un ange, un mystique qui rêve d'une révolution qui se produira des années plus tard, mais il ne sort pas de la résurrection du passé, du temps des usurpateurs, des faux Dimitris sortis du peuple et montés sur le trône à cause de la foi et de la superstition des masses. Pour cela, il compte sur son ami, l'aristocrate Stavroguine, pour monter sur le trône impérial comme un faux tsarévitch. Le père de Verjovenskiï, l'abominable et sympathique Trofinovitch, est aussi un « possédé ».

¹³ : Jung C. G., *Ensayos de la psicología contemporánea*, p. 11.

Ce sont les fils du positivisme, qui ne croyaient pas en Dieu ni au diable : courtois, négateurs, souriants, aimables, fins et subtils, ils parlaient français, préférant la langue de leur nourrice à celle de leur mère. Ni froids ni chauds, seulement tièdes, à la manière de ceux qui sont condamnés par l'ange de l'Apocalypse, ceux qui ne sont ni purs ni impurs. Cependant, le sceptique s'horripile devant l'homme d'action qui est son fils, fils de son sang et de ses idées.

Dans un dialogue mémorable entre les deux, on note la différence entre le protocolaire et délicat Trofinovitch, encore sentimental, qui a conservé sa foi dans la Madone de Dresde et qui cependant, en homme endurci, méconnaissant la courtoisie – il la considère comme une faiblesse – est ferme et impitoyable quand il affirme qu'un train vaut beaucoup plus qu'une Madone. L'œuvre fut écrite en 1870. Plus tard, nous trouvons cette même conception dans la bouche d'autres « possédés », affirmant qu'il vaut beaucoup mieux manger et jouir que souffrir et prospérer spirituellement.

Cette possession démoniaque dont nous parle Jung est illustrée par le cas allemand. Nous contemplons horrifiés comment surgissent des éléments psychologiques de l'inconscient faisant irruption dans la conscience comme agents d'une maladie mentale.

Rappelons, ici, comment, même si les contenus et les manifestations varient selon la culture, les archétypes surgissent du fond de l'inconscient collectif et sont les symboles historiques des figures mythologiques qui, lorsqu'elles gagnent la conscience individuelle et collective, forgent des usurpations de segments conscients, par d'autres archaïques inconscients. Ce mythe se constelle, s'entoure d'éléments conscients et inconscients qui se constituent en un « complexe autonome » qui agit comme tel. Pour cela, les faits absurdes que nous avons observés dans l'histoire peuvent se présenter à nouveau, en se déguisant opportunément comme des revendications sociales, de meilleurs salaires, de bénéfices illimités de la science, etc. Mais le noyau de

ces sophistications ou de ces rationalisations, pour parler selon le langage freudien, est toujours inconscient et irrationnel.

C'est aussi l'idée directrice de Jung quant au phénomène religieux. Celui-ci constitue la cristallisation d'éléments qui surgissent dans l'inconscient collectif de figures historiques de première grandeur – les fondateurs de religions comme Bouddha, Manès, Zoroastre, le Christ, Mahomet – et, de là, leur projection sociale.

« La religion est une expression spontanée d'une certaine condition psychologique prédominante. Son utilité est de donner de la stabilité à la psyché, en empêchant l'émergence des expériences religieuses directes, presque toujours catastrophiques pour l'individu et la société comme fondement solidifiant du corps social¹⁴. »

La nature de la religion est essentiellement symbolique. Elle se manifeste sur tous les plans que Jung a décrits à propos du symbole. Elle est psychologique, dans le sens où elle exprime les éléments les plus profonds de l'inconscient collectif, elle est sociale, parce qu'elle maintient l'interrelation de l'individu avec le groupe en fonction de croyances partagées ; elle est historique, parce qu'elle donne à la continuité des peuples un cadre de référence pour sa situation actuelle et elle est surtout ontologique, parce qu'elle est le moyen à travers lequel presque tous les individus sont capables d'expérimenter une certaine intuition du sens ultime de la réalité. La relation entre la religion et la conscience est un des points clés de la théorie jungienne, pour affronter le problème psychologique historique et social de notre temps.

Selon Jung, l'aspect actuel du problème religieux provient du conflit qui s'est développé entre la religion et la raison, durant l'étape historique des « lumières » du XVIII^e siècle. Durant cette époque, la lutte fut dure entre différents secteurs de la population européenne, car beaucoup de ses plus grandes intelligences

¹⁴ : Jung C. G., *Psicología y religión, op., cit.*, p. 108.

aspiraient, avec un manque absolu de perspective psychologique, à ce que les vérités religieuses se mettent en accord avec la raison. Jung nous dit que les croyances religieuses proviennent d'expressions des archétypes inconscients et, donc, quand ils arrivent à la conscience, ils s'avèrent incompréhensibles si nous voulons leur appliquer les catégories de la pensée rationnelle.

Pour être inconscientes, elles sont « numineuses » et donc vécues intimement. Pour cela, en conformité avec les concepts jungiens, exprimer qu'un homme a la « foi » équivaut à dire qu'il est capable de vivre ses symboles et que ceux-ci restent vivants, tandis qu'exprimer qu'un homme est « sceptique » signifie qu'il est incapable de vivre ses symboles archétypiques et que ceux-ci ont cessé de posséder une valeur numineuse.

Cette situation est très intéressante et chargée de conséquences pour l'« espace-temps historique » actuel. Pour commencer avec le développement de l'idée de Dieu, c'est, selon Jung, un archétype qui s'exprime sous la forme d'un symbole. C'est le symbole du plus grand pouvoir énergétique. L'individu touche directement aux réalités ultimes de la vie par son intermédiaire.

Néanmoins, pour répondre à beaucoup de critiques des conceptions religieuses de Jung, nous devons insister sur ce qu'il entend par religion. C'est, comme le dit l'étymologie latine : religare, unir. La fonction de la religion serait de centrer un complexe autonome puissant, numineux et de grand pouvoir unificateur, avec lequel différents archétypes de l'inconscient collectif s'harmoniseraient en un équilibre instable et interne. C'est un concept psychologique, non pas théologique ou ontologique.

Le concept de persona chez Jung possède aussi d'indubitables connotations sociales. Rappelons comment la persona est le côté extérieur de la personnalité, précisément celui qui s'oriente vers la société et que le sujet exhibe devant elle. Son affirmation se réalise à travers les symboles sociaux en vigueur et, pour cela, il la

définit comme un « extrait de la psyché collective ». Son élaboration s'effectue non seulement à travers des caractéristiques psychologiques individuelles, comme la biographie, la nature, etc., et plus particulièrement à travers les symboles sociaux qui renferment la plus grande signification pour le groupe entier.

On déduit que, quand les symboles sociaux procurent d'efficaces canaux de communication, les énergies psychiques affluent sans obstacle vers la vie sociale. Le sujet, dans ces conditions, peut conserver ses modules psychologiques, en les adaptant aux symboles ou à des « analogues libidinaux » de la société globale dans le moment et l'espace historique où on évolue. Quand les qualités de sa psychologie ne sont pas en accord avec les symboles de la société globale où il vit, il ne parvient pas à trouver les canaux de communication adéquats pour s'adapter à la vie, il ne peut pas forger une persona et les énergies psychiques cessent de s'écouler vers l'extérieur, en se retournant vers l'inconscient et, dans un mouvement régressif de la libido, il se transforme en se coupant des parties de la vie sociale acceptées par consensus, en se névrosant. Cette situation ne doit pas être interprétée comme définitive, car il peut arriver – et, de fait, cela arrive fréquemment – qu'elle recommence à se forger une autre persona, qui puisse s'adapter sans difficultés majeures à la vie collective.

Jung appelle cette restructuration :

« Restauration régressive de la persona. »

La marginalité comme comportement social serait cette restauration sans translation progressive.

Il peut arriver aussi que cet effort avorte ou que, dans cette reconstruction, un rôle soit rendu à l'individu dans la société et que ce mouvement progressif de la libido échoue. Alors, l'énergie continue à retourner à l'inconscient jusqu'à mobiliser les archétypes. Quand cette situation se présente, le futur de l'individu devient dramatique. Non seulement il doit s'adapter à la

vie sociale, mais aussi à sa propre vie. C'est dans ces cas que les désirs d'en finir avec la vie se développent, car on en arrive à méconnaître le sens de celle-ci. Jung affirmait que la signification de la vie était représentée par ces symboles intégrés dans la structure sociale profonde de la société globale. La névrose consiste, essentiellement, selon Jung, en ce que l'homme ne trouve pas de sens à sa vie. Alors, il se sent étranger à la société globale et il s'enfonce au sein de l'inconscient, en essayant de trouver les archétypes et les symboles qui lui feraient trouver son nouveau visage dans la société, sa nouvelle persona. Quand cela se produit, et ceci avec une fréquence effrayante, l'inconscient expérimente une « inflation » provoquée par l'excès de libido qu'il contient. L'émergence chaotique des archétypes se produit. L'individu devient prisonnier de ses représentations archétypiques et s'aliène.

Historiquement, cette situation sous-entend l'affaiblissement des valeurs sociales d'une culture. Quand ses symboles s'avèrent incapables d'alimenter l'anxiété de vivre d'un individu, la culture est blessée à mort. Le mécontentement intime de chaque membre de la société conduit à la désagrégation progressive de la tradition culturelle.

Sans outrepasser les limites psychologiques qu'il s'est fixées, Jung affirme qu'une société peut fonctionner de manière satisfaisante seulement quand elle fournit à ses membres les symboles nécessaires pour que la libido s'écoule de l'individu vers la société et réalise des entreprises culturelles dont celle-ci a besoin.

Quand cela n'arrive pas, les individus s'immergent dans l'inconscient en essayant de trouver de nouveaux symboles, de nouveaux mythes, de nouvelles religions qui provoquent la transformation des croyances fondamentales de la société globale. C'est ce qui, selon Jung, se produit précisément maintenant en Occident. On assiste à de nombreux signes de transformation de la libido comme semblent être la psychanalyse elle-même, l'introspection aigüe de la littérature actuelle, l'apparition de la

peinture non figurative, l'introduction de doctrines et de religions orientales, le doute sur les valeurs intellectuelles et morales du monde occidental. Jung interprète ces symptômes comme des éléments de diagnostic qui le portent à affirmer que les symboles en vigueur en Occident manquent, en réalité, de vigueur pour véhiculer la libido des individus vers l'extérieur et il y a lieu d'attendre l'émergence, ou plus exactement l'actualisation de nouveaux symboles, parce que le passé survit dans la psyché et nous devons considérer l'émergence de nouvelles valeurs et de nouveaux symboles comme la floraison d'antiques croyances qui étaient enterrés et qui commencent à renaître.

Ici, apparaît la vraie conceptualisation de Jung sur l'homme comme être historique, coïncidant avec celle de Dilthey :

« La psyché ne peut pas être considérée comme un édifice de propriété horizontale, où le sous-sol correspond à l'inconscient. Il est vrai qu'il s'étend profondément vers le bas, mais aussi vers le fond dans une dimension temporelle, de façon que, d'une manière ou d'une autre, l'histoire soit potentiellement contenue et inconsciemment exprimée en chaque individu. »

J'ai donc, ici, la grande hypothèse jungienne pour l'étude de l'histoire en fonction de la psyché. Elle rend possible la dimension de l'étude temporelle où le temps est une catégorie unitaire pour la personnalité et l'histoire sociale. Comme l'a signalé le professeur Eaton il y a quelques années¹⁵, le jour viendra où cet aspect de la théorie jungienne de la psyché s'intégrera avec les systèmes philosophiques de l'époque, développés par Bergson, Husserl, Whitehead et G. H. Mead¹⁶.

Ici, se trouve l'opportunité de rappeler la théorie jungienne de la synchronicité qui pénètre profondément dans le concept du temps et aussi de l'espace extérieur, en fonction de la psyché.

¹⁵ : Eaton en el *Prólogo a la obra* de W. M. Kranefield. *El secreto viaje del hombre y su destino*, Ed. Holt, Nueva York, 1922.

¹⁶ : Progoff Ira, *La psicología de C. G. Jung y su significación social*, op., cit., p. 277.

Résurrection¹⁷

Quand tu es parti, j'ai cru avoir fait le deuil, à peine quatre jours après. Tu as disparu comme un voleur, en un instant. Ton dernier soupir a été le mien et j'ai vécu quelque peu somnambule mais réconfortée à l'idée que tu appartenais au passé. Mais, un jour inattendu, un événement simple m'a fait replonger dans la réalité de ton départ subit.

Je n'ai pas reçu cette année-là ta pousse de muguet pour me porter bonheur et je me suis trouvée plongée dans le désespoir le plus profond car cette année-là j'étais privée du rituel de planter les racines de tes mugets.

Je me suis vue telle ces femmes qui mourraient selon la tradition indienne maya ancestrale et qui étaient enterrées vives avec leur mari. C'est ce qui m'est arrivé avec toi. Rien ne pouvait me consoler, ni les enfants, ni même mon activité professionnelle.

* * *

Plus tard, je me suis remariée, un mariage non de raison, mais de protection. Je voulais que ton fantasme quitte mes nuits sans sommeil.

Je tourne la page, je suis ressuscitée. Les larmes que je versais sur ton cadavre sont ma consolation et ma vie car toi comme moi nous ressusciterons un jour pour l'éternité. Alors tu me donneras les vrais raisons de ton lâche abandon que je ne pourrai jamais accepter.

Notre plaidoirie restera pour l'éternité. Comme d'habitude, je la

¹⁷ : publié dans le n° 85 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2003) « La résurrection ».

réussirai car pendant des siècles tu n'as pas été l'homme des muguets.

* * *

Agressive et aimante, je pense à toi, embarqué dans ton aventure d'éternité sans attendre de le faire ensemble.

C'est vrai, les enfants restent mais le père manque.

* * *

Tous ceux qui te connaissent, connaissent notre histoire. Un voile de silence et d'amour me protège. Les êtres aimés sont conscients que notre amour était une aventure de tous les jours, mais que tes paroles et tes gestes d'amour étaient mensongers.

Tu avais imploré Dieu afin que nous poussions ensemble notre dernier soupir. Comme un voleur tu es cependant parti sans attendre le temps des muguets. Pourras-tu, là où tu es, trouver la paix sans moi ?

* * *

J'étais perdue comme un chien sans maître, faisant toujours le nécessaire pour exister accompagnée, pour mourir de la mort lente du désespoir.

Mais cette situation de flottement ne pouvait qu'être le passage vers un autre niveau de conscience.

Les événements se succédaient comme si ma conscience me dépassait, les portes s'ouvraient au bon moment, les synchronicités se multipliaient pour donner sens.

Tout allait très vite et j'ai pu me contempler en train d'être vue et mue par une force plus grande que la mienne. Les pièces du puzzle se mettaient en place comme dans une nouvelle organisation de bande dessinée.

Soudain la liberté était devant moi, je l'avais gagnée à force de

chercher.

Cela doit être trop simple mais pas pour moi, car je cherchais cette année, vers minuit, le 1^{er} mai, des muguets avec racines.

A Saint-Cloud, la dernière fleuriste improvisée partait avec trois pots, tout petits.

La résurrection était là symboliquement liée à des images de libération comme humilité, acceptation, laisser tomber, accepter, créer, pleurer, naître, grandir, se reproduire, mourir et ressusciter mais dans l'action, à chaque instant, de plus en plus présente.

*Fait à Paris le premier matin du premier jour de la résurrection, le 19 mai
2003*

Résurrection (suite)¹⁸

Trois mois se sont passés sans écrire. Même si j'avais beaucoup à dire sur la résurrection. Je n'y arrivais pas.

Réfléchir ? Conceptualiser ?

Aujourd'hui il me faut croire que certains événements dans ma vie m'ont tuée afin de pouvoir ressusciter avec moins de naïveté.

Pour parler de la résurrection je dois croire, mais je ne parle pas d'une résurrection après la mort du corps quand le Christ viendra – et je n'en doute pas – pour bien juger les vivants et les morts. A cette résurrection je crois fermement et il ne s'agit pas là d'une illusion pour me rendre dans un état de narcose, non, il n'est pas concevable que la vie finisse en laissant les hommes être tantôt des monstres et tantôt des anges sans payer le salaire de la vérité. Je suis sûre que toute résurrection doit être précédée d'un jugement.

* * *

Aujourd'hui je ressens mille sentiments contradictoires. Autour de moi il y a eu des résurrections magnifiques comme celle de Jacqueline qui est revenue des frontières de la mort, résurrections physique et morale, et peut-être psychologique. Sur ce dernier point je ne peux pas trop en dire car elle habite aujourd'hui un corps nouveau et elle se cherche dans un monde qui n'est plus celui qu'elle avait laissé. Personne ne revient de cette expérience, tel qu'il était avant son départ.

Personnellement, en ce moment, je ne peux ni être cohérente ni

¹⁸ : publié dans le n° 86 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2003) « La résurrection (2^{ème} partie) ».

prétendre conceptualiser car je suis suspendue dans la contemplation d'un monde dont je n'avais pas soupçonné l'existence.

C'est peut-être la première fois que je perds contact avec le réel du quotidien. Je ne suis qu'un regard. Je ne suis pas morte mais je suis dans l'agonie de la frustration et de l'étonnement. Paradoxalement je devrais pouvoir me ressentir glorieusement bien car enfin j'ai perdu la naïveté. Mais suis-je heureuse en face de cette vision ? Je trouve que le silence est trop dense autour de moi et j'ai froid même si je sais que je suis en train d'arriver au sommet de la pyramide d'une évolution vers la conscience que l'expérience de la mort achèvera.

Depuis ma place aujourd'hui je suis loin, trop loin de celle que j'étais dans les années 90 quand j'ai écrit et publié « Tentation de poète ». Je croyais en l'amour idéal et en l'idéal de l'amour. Je n'avais pas écouté Roland Cahen qui me disait que quatre vingt pour cent de notre vie n'est que projections. Encore plus loin dans le temps quand j'étais jeune et naïve mon premier didacticien m'avait dit « Tu fais d'un pêcheur un roi ». Il avait raison.

Quand j'ai publié « Tentation de poète », de Léon, grand critique littéraire et professeur de lettres modernes à la Sorbonne, m'avait dit que je devais écrire des poèmes, car je possède des images fortes et transmissibles dans un langage émotionnel et puissant non alambiqué. Il m'avait dit le jour de la présentation de mon livre que j'avais écrit « Tentation de poète » comme si j'étais un homme. Il avait raison, j'aurais aimé qu'un homme m'aime ainsi. Je projetais sur l'écran vide de mon protagoniste mon animus sensible, romantique, réaliste, actif, passionné, féroce de foi et en même temps humble et contemplatif comme un moine.

* * *

Et voilà que je flotte un peu moins.

C'est surprenant car après avoir déposé mes idées tremblotantes

je considère que ma résurrection commence car la fin de mon agonie approche et dans un nouvel état de conscience je ressens que je ne me laisserais pas voler mon idéal d'amour. Je sais que l'homme de « Tentation de poète » existe et qu'il ne sera pas une projection de mon animus mais un corps, fort et protecteur qui me serrera dans une étreinte de profonde tendresse jusqu'à me redonner le souffle, et avec le souffle, cette résurrection dont toute conceptualisation s'échappe.

Fait à Paris jour le 13 août 2003

Dehors c'est la canicule

*et dedans il y a un silence timide et presque froid où je t'attends jusqu'au jour
où tu sortiras de toi-même pour venir bâtir avec moi l'éternité.*

Et Dieu sait que je t'aime....

Note : après avoir écrit mon article, j'ai relu « Tentation de poète ».

J'avais oublié l'histoire mais pas la force secrète de mon protagoniste.

Soudain j'ai compris que j'avais parlé de lui comme si les autres, les lecteurs, le connaissaient déjà. Mais non, vous ne pouviez pas le connaître car il est en moi.

Voici le texte de « Tentation de poète » et ma réponse à la dernière ligne : « *D'accord, tu acceptes ma proposition d'éternité... Et j'accepte, en conséquence notre possible résurrection ensemble.* »

Fini à Paris le soir du même jour avec passion, 13 août 2003, à 19h30

La canicule vient de cesser.

Tentation de poète¹⁹

Extrait de « Contes de marée haute » (1995, VERICUETOS, collection Escargots au galop)

I

Alcool, rêve, oui, rêve. Rêver beaucoup, jusqu'à ce que les paupières tombent dans une trouble solitude de baisers jamais donnés, mais fortement imaginés. Passion sans résolution et sans objet au milieu d'une longue nuit dans un somptueux appartement, dressé au troisième étage d'un hôtel particulier, propriété d'un aristocrate fatigué d'attendre le retour de son roi déchu et qui cède la place au poète pour mourir sans héroïsme dans un vieux lit riche d'histoire. Rêve du poète, pas légers de l'aimée sans nom, lettres éparpillées dans un excès de souvenirs et une profusion de formes tentantes et hallucinantes qui se rapprochent, tandis que résonne le fracas d'un orage plus que méridional dans un Paris en dehors du temps, qui ne s'emporte jamais. Sobre comme la mort. Tentateur comme l'enfer de Dante. Exquis comme ton amour que je cherche quelque part, tandis que la fatigue m'abîme les entrailles. Je veux te rêver, toi qui m'es si chère, parce que tu es sobre comme la ville, mais tentatrice comme l'enfer et encore plus fragile, beaucoup plus fragile que moi, qui te rêve et te tient dans ses bras depuis des siècles, tandis que je t' imagine possédant ces yeux aussi larges que ceux de la femme du poème de Neruda.

¹⁹ : publié dans le n° 86 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2003) « La résurrection (2^{ème} partie) » et le n° 103 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2005) « Le temps »..

Je t'ai connue et tu as été davantage mienne que ma propre vie. Tentation de poète : frustré et solitaire, contemplant ta nuque inclinée sur ton œuvre de création. Cela ne pouvait te troubler, car tu avais tout dans ta petite tête ronde, insolite et enfantine, qui ne se terminait jamais, parce que tes cheveux étaient sans fin. Embrouillés, dispersés, ordonnés. Un étrange monceau d'or à mille carats exaltait cet incroyable prolongement de tes pensées austères et intelligentes de femme éternellement vierge. Non, c'était trop, tu avais toujours quelque chose à faire, à concevoir, à créer et bientôt tu t'étirais sur le lit assoiffée de désir en demandant la passion comme si tu n'avais jamais été absente.

* * *

Tentation de poète : te comprendre, parce qu'à ce jour je ne te comprends toujours pas et je redé fais l'immense pelote que nous avons enroulée ensemble. Je t'ai connue en automne. Je portais autant d'années que toi, mais mille ans de plus, mille ans de plus à te rêver. On t'avait sellé un cheval alezan et je revenais à bride abattue, ma monture transpirant comme mon âme de rêveur impénitent. C'était presque la nuit. Que faisons-nous là-bas tous les deux ?

Tu jouais, avec cette passion sincère qui t'est propre, un rôle convenant à ta nature héroïque. Les feuilles des arbres tombées sur les pavés parlaient de soleils morts, d'étés luxuriants et disparus. Tout était humide. Peut-être pleuvait-il encore. Je me mis à desseller et laver le cheval, ses sabots et tout le reste. Je le nettoyais lentement, citoyen d'entre deux mondes : celui du cheval avec ses nécessités et le tien, le tien. Le tien : carmin, fraise, nuit, baiser, crime, rideau, lit, vent, joncs, lit, plus de lit, plus de rideau, plus de désir, désir impérieux. Je ne t'ai pas appelée, mais tu es venue. Légère, sans gêne, les yeux dorés comme la paille et ce désir pressant que je n'avais jamais connu. Je ne sais pas ce que l'on avait fait de ton alezan sellé. Seulement plus tard devions-nous retrouver le calme et les chevaux. Je ne sais pas si les pavés

formaient un sol facile, car ton corps brûlait gracieusement. Pourquoi m'as-tu embrassé en automne ? Tu aurais pu le faire en hiver, sur le champ enneigé, mais sur un terrain ouvert, pas ici. Pourquoi ce baiser, pourquoi ce désir et cette urgence de l' « ici et maintenant », que je n'ai pu accepter et aimer moi-même que beaucoup plus tard ?

* * *

Tentation de poète : justifier, découvrir, tenter, dramatiser, expliquer, rêver. Finalement, j'aurais dû accepter l'esclavage, me rendre à ton désir impérieux et pressant, sans chercher à te porter systématiquement, sous un quelconque prétexte, vers mon univers de torturé silencieux. Oui, tu avais les yeux propres et la force émouvante de ceux qui savent désirer sans se dire que l'odeur des chevaux est excitante ou que l'automne érotise.

Il y avait une rivière qui coulait près de la ville, une rivière comme toi sans prétention, une grande maison, un lit, ton amour qui brûlait et mon silence de ne pas chercher à te comprendre.

* * *

Tentation de poète : la grande paresse, l'ennui permanent, un sentiment de fatalité, romantique.

Et cependant, je t'ai aimée, je t'ai donné mon âme et j'ai appris à t'attendre pendant que tu créais et créais. Ta nuque inclinée et ce monde de tes réalisations dans lequel tu ne m'avais jamais défendu de rentrer, mais je n'ai pas osé le faire.

Tentatrice et excessive. Peut-être ne connaissais-tu pas plus de la vie que moi, ni moins. Je ne le sais pas, mais tu y faisais obstacle sans détour. Tu savais l'endroit exact de la caresse désirée et tu m'amenaïs à la réalisation sans la moindre peine. Tentatrice et excessive, encore source de rêves dans mes bras, de désirs simples et tendres, que la vie ne m'avait jamais permis de connaître.

Il y avait une rivière, une maison et un lit, un lit dur comme le

chemin de pierre qui mène au paradis. Tu ne parlais pas assez. Tu as toujours été concise bien que pas excessivement réservée. Avec toi, il n'y avait que des discours sérieux, mesurés, éblouissants, pleins de ta sagesse millénaire – il n'était pas possible que tu aies appris autant dans les années de ta vie – ou de ta passion, mais une passion sans fuite ni excès. Une passion qui laissait concentré et sans fatigue.

Je dénoue la pelote qui reste énorme en permanence et je t'écoute, une autre fois, en train de parler de Hegel, aussi lointaine que si tu donnais un cours magistral. Tu ne t'en étais jamais rendu compte, mais ton intelligence me bouleversait autant que ta sensualité de femme absolue. Je te savais aussi fidèle que mon chien, qui t'aimait autant que moi et qui te comprenait sans doute beaucoup mieux.

Je les voyais tous les deux comme des spécimens appartenant à une même classification zoologique. Vous vous disputiez comme des enfants à propos d'un croissant, il savait écouter et distinguer le bruit du moteur de ta voiture quand tu arrivais, alors il devenait fou, il ouvrait les portes et notre dame et maîtresse arrivait en inondant d'activité notre monde d'hommes solitaires et taciturnes. Alors nous étions pleins de joie.

Nous nous sommes aimés pendant longtemps. Peut-être nous aimerons-nous toujours, mais tu n'es plus. Je m'en suis allé en hiver sans prévenir de mon départ, peut-être craignant un dernier amour, un dernier désir. Tu ne t'es même pas réveillée. Comme les enfants, tu n'ouvrais l'œil que pour créer jusqu'à épuisement de ton inspiration.

Parfois, durant la nuit, tu t'échappais de mes bras qui étouffaient ta création, afin d'écrire un poème ou l'une de ces nombreuses lettres d'amour que tu m'as envoyées et que je n'ai pas su comprendre. Les choses matérielles t'intéressaient dans la mesure où elles étaient nécessaires. Tu gagnais ta vie sans effort, avec le talent naturel de ceux qui savent obtenir ce dont ils ont besoin et

rien de plus. Je suis parti en hiver pour ne pas revenir, l'âme chargée de justifications et de mensonges.

* * *

Tentation de poète : savoir que tu ne m'effaceras jamais de ton corps, ni de ton âme et que, si tu aimes, ce sera seulement en essayant de te faire croire à toi-même que tu m'as oublié. Mais ce n'est pas possible. Notre amour était si long dans le temps et si court qu'il était si beau ! Pourquoi cette soirée d'automne ? Tu savais sans doute exactement ce que tu voulais...

Je crois, et c'est à ton honneur, que tu as tout essayé. Mais tu m'as demandé l'éternité et je meurs mille fois chaque jour dans mon angoisse de poète qui s'ennuie de sa paresse ancestrale et de sa façon sans brio de rassembler des étoiles et de tramer des histoires.

* * *

Tentation de poète : se souvenir du bruit du ruisseau, en l'interprétant comme un torrent de montagne et penser que tu es encore près de moi dans la voiture, enroulée dans ton épais châle blanc, alors que nous montons la côte vers le ballon d'Alsace. La route est glissante. Je te dis que nous reculons, j'essaie de te faire peur et je t'assure que, si tu ne m'aimes pas, nous allons tous à l'abîme. Je sais que tu ne veux pas partir, mais je te vois réfléchir pendant un instant, parce que le désir de partir ensemble te séduit. Tu te remémoires. Tout est blanc de neige autour de nous, il y a des sapins d'un vert éternel et tu me dis que tu m'aimes. Je comprends que tu ne le dis pas seulement, mais que tu le sens aussi. Ton désir m'enivre. Nous retournons, c'est le soir, la nuit tombe. Le chauffage central est-il très haut, ou est-ce moi qui le sens me brûler ? Nous retournons à la maison près de la rivière et je sais que tu as peur de ce qu'un jour... Enfin, peut-être n'aurais-je pas dû te faire peur, évoquer en toi une fin où, que ce soit séparés ou ensemble, il y aurait, cependant, un mystère et une fin.

Je te trouve distante. Tu me touches par ta douleur, je te console. Tu es beaucoup plus fragile que moi, parce que je t'ai toujours tenue dans mes bras. Déjà avant de naître, tu étais mienne et je ne sais pas dans quel monde nous avons demeuré, mais je t'ai reconnue dans cette soirée tiède. Ta peur me rappelle quelque chose qui est imprimé dans ma chair ou peut-être dans mon essence. Pendant cette soirée d'automne, tu es venue à moi pour demander que se poursuive une existence où nous nous sommes peut-être aimés. Je t'attire finalement dans mon rythme, je te calme, quelques larmes roulent sur ma poitrine. Peut-être vivrons-nous notre dernier amour selon ta peur, mais peut-être le premier selon ma tentation de poète solitaire, au troisième étage d'un hôtel particulier, dans un Paris sobre dont je sais qu'il te ressemble.

II

C'est le soir. Une année va-t-elle mourir ou une année va-t-elle naître ? Je te vois dans une vieille maison devant la forteresse du roi René. Tu ne peux être que toi-même. Tu n'avais pas plus de dix ans, peut-être au début du siècle, sinon un peu plus tard. Vêtue de clair, la jupe froncée. Un lacet autour de la ceinture et des cheveux, armée d'un arc. J'avais oublié qu'une fois j'ai connu un jeu que l'on pourrait appeler « jouer à l'arc ». Tu as deux grandes baguettes dans les mains. Les baguettes en se croisant et par l'impulsion que tu leur donnes, lancent l'arc très loin, vers quelqu'un que je ne parviens pas à voir. On dirait un enfant de ton âge, habillé d'un costume de marin, comme il était usuel à cette époque et dans ce milieu social.

Je t'assure que je n'imagine rien, je le vois. Je pensais qu'il serait risqué de discuter avec la petite fille, que mon inconscient se transformerait en poulain emballé. Je sais que je suis relativement

seul et que la folie me tente d'une certaine manière. Ce n'est pas que j'ai peur de te confronter, mais comment faut-il commencer ?

Le garçon te répond avec une force excessive. Ton corps s'étire, mais tu touches à peine l'arc qui roule jusqu'à mes pieds. Nous nous inclinons en même temps. Ta main droite est délicate, elle frôle presque la mienne. Nous sourions. Je te regarde, tu me regardes. Mes yeux t'envoient des gouttes de pluie, parce que tu brilles comme un caoutchouc dans ma terre lointaine, luxuriante et humide. Peut-être est-ce plus que cela, peut-être est-ce la rosée d'une aube où j'ai eu soif de te connaître, ma fleur inattendue, sans calcul, souriante et inoubliable ?

Après, tout passe si vite !... Nous jouons avec tes poupées de porcelaine dans une grande chambre aux murs tapissés de vieille soie rose. Un carpeste couvre le parquet, où dominent les tons verts. Il y a une odeur de cire et de tarte aux pommes. Sur ton lit, il y a un couvre-lit difficile à décrire, qui ressemble à un gobelin, avec des raies vertes verticales et des roses. Une table de chevet avec un guéridon comme il y en a dans les chambres de petite fille, composé d'un matériau qui ressemble à de la tulle – je ne m'y connais pas beaucoup en tissus – et un nœud vert fin en velours avec un petit lacet. Je reste silencieux. Je ne sais pas comment jouer avec toi. J'espère que tu me donneras un rôle, un commandement. Ce n'est pas que tu m'ignores, mais je dirais presque que tu joues toute seule.

Dans ta maison, il n'y a pas de bruit. Seulement un silence inquiétant et je ne vois personne d'autre. Le petit garçon de la rue s'est volatilisé. Tu as une maison de poupées de trois étages et environ cinq pièces par étage. Elle est illuminée. Là, il y a des personnages. Une grande cuisine économique, comme dans les temps anciens et une employée qui pétrit sans se hâter, comme si c'était pour l'éternité, un pain de plâtre. Pardonne-moi, je n'affirme pas que le pain est fait de plâtre, je le pense simplement. Dans le salon, il y a un piano et une petite fille habillée comme toi qui a l'air de jouer les exercices de Czerny. Il y a une grand-mère

qui porte des lunettes assise dans une chaise longue, dans une autre pièce du rez-de-chaussée et près d'elle une roue ; je crois qu'elle file. Les parents ne sont pas là ? Enfin, je ne les vois pas. Tu joues seule et je me sens gauche, parce que je n'ai jamais su jouer, même si je t'accompagne du mieux que je peux.

III

Arrêter de souffrir, de rêver que je vais te rencontrer à nouveau, à nouveau et à nouveau. Arrêter de cheminer, en m'absentant de moi-même pour te suivre et exiger de Dieu qu'Il m'explique pourquoi je n'ai pas su te voir, t'aimer, t'attendre, supporter la vie jusqu'à me comprendre moi-même.

La faute m'en revient beaucoup plus qu'à moitié. Je t'ai fait mal en voulant t'aider et ceci me rend triste. Les images m'échappent de notre bonheur au creux de la peine et la solitude me harcèle à chaque coin de ma chambre, de mon lit, de ma maison, de ta ville qui ne sera jamais la mienne, parce tu n'es plus. C'est une ville morte de pluie. Il n'y a pas d'oiseaux. Les arbres se sèchent de bas en haut et je sais qu'il n'y a pas de poèmes capables de me réveiller. J'ai traversé un moment pénible. J'ai imaginé que je lisais tes lettres avec cette manière que tu avais de les conclure par un : « celle qui t'adore brutalement ». J'ai toujours pensé que la phrase était très belle, mais elle me paraissait excessive. Maintenant je sais que c'était la vérité.

* * *

La nuit, ils mangèrent chez nous. Carlos et Ana arrivaient à peine. Je savais qu'ils viendraient. Ils avaient la peau dorée. C'est l'été à Buenos Aires. J'ai attendu qu'ils parlent de toi. Je suppose que tu auras exposé tes tableaux à la galerie de la place San-Martin. Je ne

sais pas pourquoi ils ne parlaient pas de toi, mais du Colón, de la dernière saison d'opéra, et aussi des derniers livres, des pièces de théâtre. Rien de toi. Je ne peux pas imaginer où tu te trouves. Après un moment, ils m'ont parlé de la femme d'Alberto, je ne la connais pas, mais la description répondait à la tienne.

Je te rappelle que nous vieillissons et que nous pouvons mourir. Je désirerais que nous nous enfoncions ensemble dans l'abîme, entourés de neige, en nous endormant de la mort douce de l'hiver.

* * *

Tentation de poète : croire que nos cœurs pourraient cesser de battre en même temps. Non, tu es plus fragile que moi. Je t'aurais survécu. « Terrible, épouvantable ! », dirais-tu, en appuyant la main droite sur la poitrine, la respiration suspendue et l'horreur débordant des contours de tes yeux dorés. Dans la salle de bains, il y a une photo de toi en costume de karaté. Peut-être Ana l'a-t-elle vue, mais elle n'a fait aucun commentaire.

Je t'ai acheté une robe blanche de cérémonie. Elle se trouve dans ta commode. Moi aussi j'en ai une. Nous ne la revêtrons pas pour faire le Seppuku, mais pour boire le thé et ensuite nous ferons l'amour lentement, en sentant dans les doigts l'image totale de l'autre aimé. Je sais que tu n'aimes pas les amours lentes, mais tu pourrais apprendre à te laisser contempler. Ana doit avoir compris que je t'attends. Elle regardait avec curiosité les détails de la maison, parce que j'ai naturellement tout laissé chez elle.

Tu devras simplement acheter ta mémoire pour oublier que je suis parti il y a dix ans.

Quand je suis revenu, non pas pour rester, mais pour m'assurer que tu n'étais pas partie, tu étais partie. Tout était presque en ordre et je dis presque, parce que j'ai trouvé beaucoup de larmes que je n'ai pas eu le temps de garder encore dans des flacons fins d'albâtre égyptien. Carlos en écarta quelques-unes pour pouvoir

s'asseoir et Ana me surprit quand elle en prit une dans sa main droite et me demanda à brûle-pourpoint pourquoi on les trouvait partout comme fraîchement pleurées. Je lui ai répondu qu'elles l'étaient effectivement et que je les préférais ainsi versées bien que je les voie, parfois, comme le pressentiment d'un déluge proche, qui guette.

* * *

Les murs restent blancs et ton lit – je le voudrais bien – garde quelque chose de ton parfum, comme un flacon mal fermé. Ceci concernait ta chambre. Dans la mienne, il n'y a pas d'autre parfum que celui des journaux et des vieux recueils de poèmes ou traités de philosophie, des textes qui ont une histoire, achetés où on peut les trouver, des textes rares ; hier, c'était Plutarque : *Isis et Osiris*. Une édition détaillée du XVIII^e siècle qu'un homme devait avoir lu à sa femme, peut-être la mère de ses enfants, au cours de nuits d'amour presque sereines, saintement sereines. Mon Dieu, et notre chambre ? Avec ce grand lit provenant de la grande maison près de la rivière, aussi dur que le chemin de pierre qui mène au paradis. Je ne peux pas m'abandonner dans ce lit. Ton corps me harcèle de son désir insatiable. Le lit a duré plus que notre amour. Des paroles d'imbécile ! Notre amour est immortel. Ceci est tout ce que j'ai pu comprendre en ces dix ans où je n'ai pas cessé de penser, de souffrir, de trembler, de te regretter et de faire semblant de réfléchir. Il n'y a rien que l'on puisse penser d'un dialogue aussi obscur que celui-là, qui est le mien, au cœur de cette solitude. Je dialogue avec notre amour, qui est plus fort que nous, car c'est le seul qui me reste, puisque tu n'es pas là pour me répondre. Peut-être si nous nous revoyons, pourrions-nous nous reconnaître. Ou peut-être es-tu morte, mais cela m'étonnerait. Tu serais venue me le dire.

IV

Avoir été cet homme étrange dont tu as cru qu'il t'avait aimée une fois, celui des voyages, celui qui ne s'arrêtait jamais si ce n'est pour te juger, entre deux avions, ou pour te donner le sentiment d'être un morceau de bois. Je ne te l'ai pas raconté, je l'ai lu dans tes cahiers de voyages. Tu as toujours tant écrit ! Je ne saurai jamais où se termine réellement la place Saint-Marc et où tu commences à rêver.

Peut-être l'as-tu rencontré pour de bon dans un carnaval de Venise. Il n'était pas italien, il était avide, du pays de l'avidité. Il voulait toujours plus, mais pas ton corps, pas ton parfum, non, il voulait quelque chose que tu n'a jamais eu, quelque chose de plus. Parfois, je pense que tu l'as quitté, parce qu'il ne te voyait pas, il voulait faire de toi un objet de création, te mettre des vêtements étranges pour satisfaire ses fantasmes et pour une raison simple que je comprends bien, tu t'es lassée, tu n'en pouvais plus. Il te transmet la peur de vieillir. Il ne te vit jamais comme tu étais avec ton âge et ta fraîcheur. Il s'était préparé à t'aimer pour l'éternité et, pour commencer à le concrétiser, il t'imaginait approchant ton premier siècle.

La bibliothèque de ta chambre était pleine de cahiers de voyages. Pourquoi ne pas les avoir amenés avec toi ?

J'ai peur d'imaginer pourquoi tu les a laissés. Je sens que tu voulais que je sache qui tu avais été auparavant. En vérité, j'aurais dû les lire systématiquement, étant donné qu'ils étaient dans un ordre strict, mais je ne l'ai pas pu. J'ai cherché ce qui concernait le temps que nous avons passé ensemble. Les descriptions étaient précises, mais tes sentiments ! Je n'aurais jamais pu les imaginer. Savoir quelque chose de moi à travers toi me faisait si mal. Cela me déprimait tellement que j'ai fermé le cahier, je l'ai rangé et j'en ai pris au hasard un autre sur ta vie antérieure.

Et j'ai commencé à comprendre que l'on peut être condamné pour être si curieux et que ta curiosité t'avait déjà joué des tours, parce que tu l'avais suivie et que son mystère t'avait attirée.

Il t'avait fait très mal. Il était si autoritaire et jaloux qu'il t'avait privée de ta vie de famille et de relations. Il aimait tout, mais j'estime qu'il ne comprit pas qu'en t'en privant il te laissa vide, parce que tu étais beaucoup de choses et non pas cette poupée de chiffon habitée par des légumes qui t'entraînaient en pourrissant. Mais il savait si bien raconter les contes de fées, de châteaux et de princesses. À la fin de son récit, il y aurait toujours un endroit pour toi et cet endroit était celui de la domestique vêtue d'un tablier rustique, ou celui de la servante légère et sensuelle d'une auberge de campagne, où un chevalier viendrait avec son cheval se reposer dans ses bras.

V

Avoir été cet homme qui te fascinait, qui savait te raconter des histoires, voyager, voyager et te transformer en personne transhumante. Sans doute n'avait-il jamais aimé ton corps, mais seulement, parce qu'il était jaloux de toi, parce que tu lui volais le centre du monde et que tu te transformais mimétiquement en protagoniste de ses contes. Avec lui, tu n'avais pas le temps de peindre, ni d'écrire. Mais il n'a pas pu te détruire, parce que tes pensées s'envolaient très loin, au-delà de la vie.

Je le sais, il ne le sait pas. Je le sais, parce que je te lis et je te vois fuir de ses bras de misogyne, pour te perdre dans mon imagination sur des plages lointaines, longues et dorées. Svelte et parfaite, comme cette romaine du poème d'Alfonsina Storni, pour trouver l'amour éternel, d'un amant très beau et pur comme toi, assoiffé de tendresse et de silence. Tes confidences me

brisent.

Je sens tes orgasmes dans mon sexe. Je te sens le prendre pendant que je lis les confidences de tes fréquents voyages romantiques et imaginaires vers cette plage lointaine et dorée où tu te trouves avec cet amant sensuel et presque adolescent qui ne peut exister dans la réalité, mais qui est une partie de toi, la projection de ton idéal d'homme ou d'homme idéal, qui t'appartient.

Combien de souffrance cela aurait été pour une autre femme de vivre avec un homme et de ne pas le posséder. Tu t'es résignée comme la femme d'un mutilé de guerre. Mais non, tu ne t'es même pas résignée. Tu l'as simplement vécu.

En tout cas, tu avais accepté qu'il soit le dernier homme de ta vie. Je crois que tu as raison, que ton adorable « prince bleu » n'était pas si mauvais. Il était parfait, il savait tout et il avait lu tous les textes possibles sur la sexualité et l'érotisme. Il avait poursuivi tout une recherche qui l'avait conduit aussi bien à l'orgie qu'à la mystique, il avait lu des textes tantriques et d'autres du même genre pour dominer ses érections. Comme si ce réflexe pulsionnel était l'expression unique de l'être vivant mâle.

Il aurait été l'homme idéal pour une femme hystérique et glaciale, qui le séduise et lui donne l'illusion d'une passion éloignée de la réalité. Non pas pour toi, qui t'étires ardente sur le lit, sans plus de fantasme que les yeux de l'aimé. Admirant avec plénitude l'homme qui te possède, aimant fortement et accueillant avec des gémissements le plaisir partagé.

Tu me rends triste. Seule dans une piscine sur le Marmara, le cœur rêvant et le corps ardent, pendant que lui, dans sa chambre, se repose dans sa hâte de t'aimer sans passion. Il t'a aimée, je le sais, comme je t'ai aimée. Nous t'avons perdue tous les deux. Il t'a donné le meilleur et moi aussi, mais nous avons seulement été des hommes très compliqués.

La nuit, je me suis réveillé, parce que tu criais. Pardonne-moi, j'aurais dû te réveiller avec des baisers, mais je ne t'ai rencontrée

ni dans ta chambre, ni dans la mienne, ni dans la nôtre. Tu fais toujours des cauchemars.

Tu m'as dit qu'il y avait un taureau qui traversait de ses cornes la porte d'un omnibus arrêté dans une gare de campagne.

VI

Te crier de ne plus te tromper. Je te vois te dresser joyeuse au paroxysme de la curiosité. Tu déchiffres la forme des nuages. Voir un couple ou une femme avec son enfant dans les bras. Je sais que tu ne l'imagines pas, parce que tu m'enseignes les formes et je ne peux pas te nier que je les vois aussi. Mais vient le vent qui sépare le couple et la mère de son enfant. Ne te trompe plus. Ne souffre pas tant, ce ne sont que des nuages. Oui, mais pas pour toi. Tu ne trouves ni un crayon, ni un papier pour immortaliser la scène. Dans ton immense sac, il n'y a pas les accessoires permettant d'immortaliser l'instant et tu pars très loin chercher cet amant parfait. Je te promets qu'il n'existe pas. Tu vas vers ta plage, cette immense plage lointaine où tu ne l'as jamais eu, parce qu'il n'a pas existé et n'existera jamais. En fait, il n'est pas de ce monde. Je ne suis jaloux de personne, mais de lui, parce que je sais que tu le vois écarter les méduses de ton chemin. Peut-être que je me trompe, mais je l'imagine comme un adolescent, peut-être serait-ce ton propre fils, le seul être que tu n'oserais pas faire tien. Quelqu'un de beau comme toi ne peut être que ton père ou ton fils. Personne ne peut aimer autant un autre qui ne soit une partie de soi-même.

* * *

Tu me demandes ce qui se passe après la mort, si nous pourrions nous voir. Je ne le sais pas, je ne le sais pas et je te dis : « assez » et

je t'oblige à revenir, mais ce n'est plus possible, parce que tu cherches la vérité, je ne peux pas te suivre et aussi je sais que je ne peux pas te laisser seule. Les champs sont jaunes, les champs de blé regorgent de grains. Deux mille ans ont passé depuis que le pharaon a rêvé des épis des sept ans d'abondance. Tous sont morts, tous cherchent la vérité et tu t'obstines à savoir. La seule chose qu'il est possible de connaître et d'accepter est que nous sommes ensemble aujourd'hui, que les vents défont les nuages et qu'un jour, je te le promets, pour que tu ne sois pas triste maintenant avec moi dans mes bras, je porterai des fleurs d'amandiers à la tombe de tes rêves, pour que tu penses que la neige est arrivée, qu'il te faut dormir et attendre le printemps pour renaître.

* * *

Il y a un cristal. La nuit devient profonde et fébrile. Nous rompons le temps et je t'aime.

VII

Savoir la vérité. Je m'interroge. Ce dimanche, tu t'es réveillée bien tôt, cherchant quelque chose que je ne voyais pas. Tu étais comme illuminée. Nous avons traversé le pont. Tu m'as amené vers la droite sans la moindre hésitation, jusqu'au numéro 19 du quai Bourbon, sur l'île Saint-Louis.

Il y avait là un hôtel particulier, c'est là qu'il se trouve toujours. Peut-être y a-t-il toujours été, y sera-t-il toujours et peut-être y retournerons-nous ensemble de quelque manière, puisque tes pas assurés paraissent confirmer l'existence d'au moins une vie antérieure en ce lieu. Tentation d'être l'unique dans toutes tes vies. Mais cela me coûte, je doute, je ne sais pas. Comme je ne

sais pas où tu te trouves et que j'ai besoin de te poser certaines questions, tu demandes davantage, à chaque fois.

Ce fut un dialogue fou. Tu parlais comme hallucinée. Je n'avais pas peur, je te suivais.

– Nous avons déjà été ici, au premier étage. C'est une nuit de fête, je regarde vers le bas. Mes escarpins sont d'un rouge profond, presque Bordeaux, et ils ont des lacets en velours, je vois la jupe au ton de mon habit de fête. Peut-être s'agit-il d'un adieu. Les murs sont d'un vert Nil.

Nous descendons, nous regardons le fleuve pour la dernière fois ce soir-là.

– Pourquoi vas-tu partir demain pour l'Amérique ?

– Qu'irai-je faire en Amérique ?

– Tu as commencé à faire quelque chose que tu dois continuer ; pour cette raison, tu repartiras. C'est ta vie, ton travail. En principe, tu reviendras et nous nous marierons en grande pompe.

– Où sommes-nous ?

– Je crois que tu es à mes côtés sur le balcon. La Seine est en crue, c'est l'été.

– Que faisons-nous ici ?

– Il faut entrer dans cette maison, il faut entrer, tu vas te rencontrer.

Je n'ai pas peur, je te suis, mais j'éprouve la même chose qu'avec cette petite fille dans la maison sans personne, quand j'espérais qu'elle me dise comment jouer avec elle. Je te suis et une petite porte s'ouvre sur le porche, débouchant sur un patio empierré, avec beaucoup de plantes. À travers la fenêtre, je perçois des murs d'une couleur vert Nil. Nous avançons de quelques pas, c'est la fin de l'été, mais des feuilles sont déjà tombées des arbres et bientôt, au centre de la végétation ombreuse, je vois, comme

née des entrailles de la terre, une statue d'aborigène avec des bras ouverts et des chaînes brisées. C'est une statue américaine.

– Que fait cette statue dans le patio du numéro 19 d'un hôtel particulier de l'île Saint-Louis ?

Tu reviens, tu me regardes en sachant que je suis bien obligé de reconnaître que tu avais raison.

– Tu vois ? C'est toi qui l'a apportée vers l'an 1900.

* * *

Je ne te réponds rien, ta fantaisie m'étonne et me réjouit, je peux, enfin, jouer avec toi ! Nous sommes tous les deux impliqués dans la même aventure et nous sortons vers la droite par une autre porte, cherchant un document dans une librairie pour apprendre quelque chose sur ce numéro 19 du quai Bourbon. Dans une petite librairie couleur d'humidité et sentant les vieux livres, nous trouvons l'information : là, résida un anthropologue français qui partit en Amérique du Sud en 1912 et ramena dans ses bagages la reproduction de la statue en question. Nulle part n'était indiquée la date de son retour, ni celle de sa mort. Ce n'est pas là matière à croire ou à ne pas croire, c'est comme l'histoire des nuages. Peut-être vois-tu des choses que je ne vois pas ou vois-tu des choses dont je n'avais même pas l'intuition et qui m'ont paru rigoureusement fausses.

* * *

La nuit est bientôt tombée. Nous cheminions en silence sur la rive gauche de la Seine. Je sentais comme toujours que tu éprouvais un certain sentiment de panique quand la nuit approchait, qu'il fallait retourner à la maison et que la fin de la semaine se terminait brusquement et simplement pour nous, à manger comme tous les humains. Je le sentais, c'était physique. Comme si quelque chose en toi exprimait l'irrémediable, l'éphémère. Alors, je voulais parler avec toi. Tu te couchais très

tard, tu te mettais à peindre. Vers le milieu de la nuit, tu t'inquiétais.

* * *

Nous sortons sur la terrasse, il y avait des étoiles et ce ciel rose lumineux de Paris qui semble annoncer un passage dépourvu de sentiment tragique vers l'éternité. Je sais que tu désirais que le jour retourne bientôt.

– Tu te souviens, m'as-tu dit, de cette gare, d'une grande gare ? Tu la vois ?

– Pas très clairement (je te réponds, heureux de pouvoir, enfin, jouer ensemble).

– Souviens-toi, tu dois m'accompagner, souviens-toi, plus, plus, (tu répliques).

– C'est une grande gare, avec une coupole très haute. Comme la gare Constitución à Buenos Aires. Il y a beaucoup de voies qui se croisent. Je sens l'odeur, souviens-toi. Je ne suis pas sûre si c'est Constitución ou Hambourg, je ne sais pas. Tu es en train de partir. Il y a un train arrêté sur le quai. Tu portes un costume fil à fil gris, croisé, et moi un habit bleu avec un plastron blanc et les cheveux courts en mèches nettement délimitées qui débordent sur les joues, sous un petit chapeau. Il y a du vent et des odeurs dans la gare. Nous sommes en l'an 1912. Je t'embrasse. Ce train te portera vers un port, Hanovre peut-être, et de là en Amérique. J'ai peur dans les tripes. Je ne sais pas pourquoi j'ai peur que tu ne reviennes pas. Tu ouvres la petite porte du train au dernier moment et tu t'en vas. La gare ne s'écroule pas, mais je n'ai déjà plus de chemin de retour vers une maison quelconque.

* * *

Tentation de poète : faire que le temps s'inverse, retourner à cette nuit où nous célébrons les adieux sur le quai Bourbon et nous fondre dans les pierres des murs de la maison jusqu'à nous

transformer en pierres et devenir un peu plus éternité, nous-mêmes.

VIII

Cette nuit j'ai rêvé d'un taureau qui traversait la carrosserie d'un omnibus stationnant dans un lieu que je ne connaissais pas. Mais je reviens à Carlos et Ana. La place d'un quatrième convive, qui devait arriver d'un moment à l'autre, était naturellement libre. J'ai alors affirmé que je t'attendais, que tu pouvais arriver, qu'il n'était pas possible de te chercher à l'aéroport, parce qu'on ne savait jamais ni l'heure de ton arrivée, ni le numéro de ton vol. Je leur ai raconté que tu étais dans la partie turque de l'île de Chypre, peignant la montagne des cinq doigts qui regardent vers le ciel, et que la veille dans l'après-midi, nous étions à Nicosie en train de prendre un café turc et que nous continuions à habiter près de Guernée sur la plage de Denise Keese. Mais, comme je n'avais pas la peau bronzée, Ana m'a fait remarquer que ce n'était pas possible, parce que le soleil, là-bas, est éternel. Je lui ai affirmé qu'il n'en était pas ainsi, que seuls les jasmins en fleur sont éternels, qu'à la nuit tombée, ils embaument l'air de leur parfum, que cette fois il y avait de la musique grecque sur laquelle tu avais essayé de m'apprendre à danser comme Zorba et que, pour cela, je n'avais pas bronzé, mais comme blanchi de lune.

Je lui ai montré quelques-uns de tes projets de tableaux, surtout ceux d'avant-hier, sur la plage. Tu m'as dessiné avec un air presque fou et un chapeau de paille. On m'a dit que je ressemblais à Van Gogh. Les autres dessins représentaient le kiosque aux tentes vertes à l'endroit où, sur la plage, nous avons l'habitude de déjeuner et celui de cette femme qui se perdait vers le nord en tirant une petite fille par la main.

* * *

Vers les onze heures, je sentis qu'ils étaient inquiets ou fatigués. Ana retira tes assiettes et les plaça avec les autres sur la pile de la cuisine. Je ne leur ai pas dit, bien sûr, que le taxi était venu me chercher chez Denise Keese quand il était encore très tôt, vers les quatre heures du matin. Il y avait une brume intense, très intense. Nous avons dû traverser la fameuse chaîne de montagnes pour atteindre l'aéroport. Il y avait tant de brume ! Je ne sais pas à qui j'ai tendu le billet d'avion, mais quelqu'un l'a pris. Il y avait aussi de la brume dans l'avion. Il y avait une musique étrange, comme d'oiseaux qui se réveillent à l'aube, mais chantent à contrecœur. Qui sait comment je suis arrivé à la maison, mais la brume est venue avec moi et les oiseaux aussi, parce que l'appartement en était plein et il y avait encore beaucoup d'oiseaux endormis dans les filets. J'ai dû ouvrir la fenêtre pour les chasser. Ils se sont envolés, finalement, dans un battement d'ailes impressionnant. J'ai dormi comme j'ai pu dans ma chambre, en essayant de récupérer de ce voyage.

* * *

Seulement le geste habituel de préparer le café et les lettres qu'on avait passées sous la porte m'ont permis de m'insérer à nouveau dans le temps. Il y en a une qui t'est adressée comme tous les mardis. Elles se sont accumulées, ici, à côté de tes cahiers. C'est quelqu'un qui ne doit pas ignorer que nous sommes ensemble et qu'encore avant-hier soir nous mangions à l'abbaye de Bellapais et que tu portais le fameux habit vert corail que tu n'as jamais pu enlever. Je ne comprends pas cette histoire, mais ce vêtement semble fixé à ta peau. Comme des ailes, tu entres avec lui dans la mer, quand tu sors, il est collé à ton corps et, quand tu avances de deux pas au milieu des jasmins, il paraît sécher, s'ouvrir et resplendir comme une fleur qui ne peut pas se faner, alimentée par une source d'éternité.

J'ai fermé la porte derrière Ana et Carlos, j'ai pu vérifier que les

fenêtres étaient bien fermées, qu'il n'y avait pas de brume, ni d'oiseaux dans les filets. J'ai marché sans but l'espace de quelques pas et une voix en moi a demandé : « et maintenant quoi ? ».

* * *

La tapisserie de l'entrée se dégrade. Tu devras la faire réparer ou la changer. Je ne sais pas pourquoi elle s'est tant dégradée ; il n'y a pas beaucoup de gens qui entrent et sortent. Peut-être est-ce moi qui inflige des va-et-vient à cette tapisserie près de la porte d'entrée ?

Je n'avais pas envie de me mettre à lire. Ni même de mettre de la musique, parce que tout bruit me dérangeait, toute sonorité qui ne soit pas ta respiration ou la mienne. Tu t'es endormie très tôt, mais j'ai pensé que tu ne dormais pas, que tu pensais, en silence, immobile, pour ne pas me déranger ou m'inquiéter, parce que mon lit est trop petit pour contenir ce corps surdimensionné qui est le tien.

Je retourne à mon rêve. Cette image, que veut-elle dire ? Ce taureau chargeant l'omnibus rempli de touristes sans âme, sans touristes et stationné dans une gare poussiéreuse d'où je ne suis jamais sorti et où je ne pourrai jamais aller, parce que je ne la connais pas ?

IX

Alternative possible :

Accepter ta proposition d'éternité...

Écrit à Paris, le 21 mars 1994.

La pluie vient de cesser.

Crise, partage et résolution²⁰

Chère Véronique,

Le 23 septembre tu m'as envoyé un courrier qui s'appelait « Contre vents et marées ».

Cette communication, fruit de ton travail analytique et de ta volonté d'aller vers l'avant m'a beaucoup émue.

Quand tu te parles à toi-même, tu me parles, quand je te réponds en parlant de moi-même, j'essaie de mettre en parallèle nos crises, mais au-delà de tout le vouloir profond qui nous a poussés toutes les deux vers la recherche de la liberté.

La liberté, je l'ai acquise par l'exercice de la vocation et j'ai pu comprendre par ma propre expérience qu'aujourd'hui tu goûtes la liberté avec l'exercice de la profession d'écrivain. Donc je te réponds. Tu te disais.

« Tu l'as fait. Tu es partie. Malgré et contre tout. Malgré et contre tous. Tout le monde te l'a dit. Tu es folle, ne pars pas ainsi. N'y vas pas. Reste avec nous. Tu leur as dit. Trop tard. C'est mon chemin. Je dois aller jusqu'au bout désormais. Je suis déjà trop avancée. Je ne peux plus reculer. Et puis, tu le sais, c'est écrit en toi. Depuis toujours. Depuis le début. À ta naissance. Tu es partie. Tu étais déjà allée trop loin. Tu étais déjà trop loin d'eux. Tu avais déjà trop d'avance. Il le fallait. Tu avais respiré l'extase de la liberté. On est vite accro à ces choses-là. Trop bon pour les laisser derrière. Même pour faire plaisir à ses amis. Même pour revenir dans un moule plus conforme qui te permettrait de vivre tranquillement. Tu l'as choisi. Tu es partie. Loin d'eux et loin de

²⁰ : publié dans le n° 87 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2003)
« La crise ».

tous les autres. Tu as choisi ce voyage en enfer pour gagner ta liberté éternelle. Ne l'oublie pas en route. Ne l'oublie jamais. Quand tu auras froid et que tu n'auras plus de manteau pour te couvrir, te protéger, te réchauffer, parce que tu les auras tous jetés pour recommencer une vie neuve. Quand tu auras faim et que tu n'auras même plus de pain pour te nourrir. Quand tu auras soif et que plus aucune source d'eau ne coulera pour toi. Ne pleure pas, ne gémis pas sur ton sort. Ne mendie pas à l'autre. Ne te retourne pas. Avance. En grelottant s'il le faut. La faim dans le ventre, la soif dans la gorge. Avance. Marche, ça réchauffe. Mais surtout ne te retourne pas. Ne regrette pas. Ne regrette jamais ton choix. Le jour où tu l'as fait, tu n'avais ni froid, ni faim, ni soif. Tu avais toute ta raison. Tu savais pourquoi tu le faisais et tu savais quel chemin tu prenais. Le froid fait perdre l'espoir; ne le laisse pas t'empêcher d'avancer. La faim rend fou ; ne la laisse pas ralentir ta marche. La soif crée des hallucinations ; ne les laisse pas te troubler. Tu te perdrais. Il n'y aurait plus de retour possible, sur aucun chemin. Avance. Tu es déjà allée trop loin. Tu le sais bien. Tu ne peux plus revenir en arrière même si, un soir de désespoir, tu t'y laissais aller. Tu ne peux plus redevenir celle que tu étais autrefois. Tu n'es plus la même. Tu es une autre. Tu es devenue une femme forte, indépendante, décidée. Tu ne peux plus jouer à la femme fragile, enchaînée, hésitante. Personne n'y croirait et sûrement pas toi. Tu ne peux plus te raconter d'histoires. Tu n'y croirais pas. Ta vérité, tu la connais jusqu'au fond de tes entrailles. Tu te connais jusqu'au fond de tes entrailles. C'est ce que tu voulais. Te connaître. Te comprendre. Savoir qui tu étais au fond de toi, derrière toutes ces peurs qui ne t'appartenaient pas, que tu jouais sans comprendre pourquoi. Tu n'as plus de peur en toi, alors comment veux-tu aujourd'hui te rejouer les scénarios d'autrefois ! Essaie donc si tu ne me crois pas. Joue-toi la comédie. Fais-toi un petit caprice. Tente une crise de désespoir. Racle le fond. N'aie pas peur, ce n'est plus toi ça. Racle. Racle donc. Tu as vu ? Tu ne peux plus l'atteindre ce fond. Tu remontes toujours bien avant. Comme poussée par un ressort.

Ton ressort. Ta force intérieure. Essaie donc de retourner dans le passé. Allez, vas-y, puisque tu ne me crois pas. Loue une voiture et vas-y. Tu as vu ? Tu n'as plus rien à faire là-bas. Ce n'est plus chez toi. Ce n'est plus ta maison. Ta maison, aujourd'hui, elle fait partie de toi. C'est ton corps. C'est pour cela que tu peux jouer à vagabonder d'un lieu à l'autre, d'un quartier à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre. Tu n'es plus entravée. Tu n'as plus de chaînes. Tu sais parler toutes les langues sans même les connaître. Tu as tout appris. Tu sais arriver, seule, aménager, seule, prendre tes repères, seule, rencontrer les autres, seule, lier amitié, seule. Mais non, tu n'es plus seule. Ils sont tous là autour de toi. Comme autrefois. Sauf qu'autrefois, tu avais besoin d'eux, tu étais dépendante de leur présence, de leur avis, de leur jugement, de leurs dépendances. Aujourd'hui, tu peux les aimer vraiment du fond du cœur. Tu peux les chérir sans peur. Tu peux leur donner toute ton âme. Tu les aimais déjà autrefois mais tu aimais de la même manière ceux qui te faisaient du mal. Alors l'amour était tout brouillé. Tu les chérissais mais tu devais partager entre eux et les autres qui se gavaient. Tu leur donnais ton âme mais tu la donnais à n'importe qui et certains n'hésitaient pas à en jouer. Aujourd'hui, aimer, chérir, donner, ne peut plus t'entraver, te vider, t'effrayer. Ceux que tu aimes désormais ne sont pas de vilains gloutons, des coquilles vides qui pourraient t'aspirer pour exister. Plus de vampires autour de toi. Tu as une bombe pour les chasser bien loin. Tu as compris comment t'en servir. Facile. Si tu avais su cela plus tôt, que de temps, d'énergie, de plaisir tu aurais gagné ! Mais non, tu le sais bien, si tu avais su comment neutraliser une coquille vide autrefois, tu aurais neutralisé n'importe qui, tu aurais neutralisé tout le monde ! C'est ce que tu as fait d'ailleurs quand tu as appris à utiliser ta bombe anti-vampires. Tu les as tous neutralisés. Tous autour de toi. Ça fait tout drôle après, n'est-ce pas ? Quand tout est vide. Quand tu parles dans le vide. Quand tu marches dans le vide. Quand tu ris dans le vide. C'est cela le vide. Le vrai vide. L'expérimentation totale du vide. Après tu peux même écrire un traité philosophique

sur le vide. Sans complexes, ma chérie. Là, tu es devenue plus philosophe que tous les philosophes de la terre. Parce que toi, tu l'as expérimenté ce vide. N'aie aucune crainte, aucun d'entre eux ne pourra t'en démontrer. C'est comme pour la folie. Celle avec laquelle tu es allée flirter lorsque tu avais si froid, si faim, si soif. C'était la folie extrême, n'est-ce pas ? Celle qui fait peur aux plus grands psys du monde. Tu crois qu'ils t'auraient suivie quand tu as testé ton immortalité ? ».

Et je te réponds aujourd'hui 1^{er} octobre 2003, à 16 h 15. Je peux maintenant te le dire, chère Véronique, parce que nous sommes ensemble dans le non temps, que nous avons partagé tant d'heures. Tu agonisais d'amour. J'étais ton analyste tel qu'aujourd'hui je suis en dehors du temps, ton alliée pour la vie. Elle sera peut-être plus courte que la tienne, car tu es plus jeune, mais nous serons toujours ensemble en dehors du temps.

... ta voix depuis Budapest, ta voix dans les chemins de l'Italie, ta voix dans la souffrance et la joie, ta voix dont les paroles m'échappaient, car elle se cassait d'amour, d'angoisse, de solitude. Ta voix que tes blessures avaient affaiblies.

Tu écris et chaque page nous sommes ensemble, peut-être faudrait-il que je raconte notre histoire, car le lecteur a le droit de mieux la connaître...

Il y a eu une femme à Budapest qui t'a donné mon nom et notre aventure analytique ensemble a commencé.

Tu revenais de souffrances terribles, d'un amour vrai, mais malheureux.

Tu m'as fait ramasser mes propres souvenirs. Moi aussi j'avais été abandonnée, moi aussi j'avais pris l'exil pour oublier. Mais tu étais avec toi et moi, ma Véronique, j'ai vécu ma crise dans une suprême et humble solitude, personne ne m'avait tendu la main, et mes analystes étaient devenus pour moi des anesthésistes. En revanche, moi avec toi, j'ai du être dure et sereine, aimante et complice. Je n'avais d'autre désir que de te montrer que la survie

était possible.

Aujourd'hui, tu es devenue écrivain. Pour être écrivain il faut être vivant, et pour être vivant il se peut que l'amour soit l'unique chemin pour nous sortir de la crise.

Je te propose de partager notre éternité, car elle nous appartiendra et, dans ce cas-là, les chemins que nous avons partagés dans cette vie seront pour nous plus faciles à vivre.

Véronique, les crises ont aussi traversé ma vie : fortes, comme des ouragans déchaînés dans les tropiques.

Comme toi, j'ai tenu en étant ferme mais flexible et je suis retourné aux petits matins d'accalmie qui suivent les orages pour accepter les pertes, qui au fond ne sont que des apparences et qui nous poussent vers la liberté.

Nous laissons dans ces tornades tout ce qui nous a rendus lourdes, fragiles, perdantes.

Aujourd'hui, légère comme la brise des îles, forte comme la proue des bateaux des vikings, armée du courage du gagnant, je me confronte à mes lointaines nuits sombres et je me rends compte de ta solitude sans bornes dans cette maison de Budapest où tu as commencé à faire le ménage de tout ce qui t'encombrait.

À la fin, ta maison est devenue une cellule de moine, à la fin ne reste dans la mienne que la joie d'un printemps éternel où nous ne serons ni la cause, ni les victimes des crises.

*Avec amour, un jour d'automne où je pense à toi et je pense à moi
et les roses fleurissent prêtes à se confronter à des soleils froids, mais
revigorants.*

Violence et séduction²¹

Mme D. était venue me consulter, envoyée par son médecin psychosomaticien. Elle souffrait d'insomnies.

Elle était belle, d'âge indéfini, un regard particulièrement intéressant et profond.

Sa demande : ne plus se réveiller en sursaut, assiégée par des préoccupations. Elle se disait être coupable. De quoi ? Pour qui, en fonction de qui ?

Elle parlait facilement, mais d'un seul thème, de son couple, et de lui, de lui, de lui. Donc elle parlait d'elle et de ses projections sur lui.

Nous sommes convenues de travailler la reprise de ses projections sur cet homme qui, à travers le temps, n'était qu'un écran vide sur lequel elle avait projeté une passion imaginaire et douloureuse.

Elle racontait qu'elle voyait se déchaîner devant eux (lui et son mari) des violences horribles et tout cela simplement pour remplacer le désir sexuel inachevé. Violence comme forme de séduction, comme expression d'une position alternative.

Rien ne restait après qu'un goût amer de culpabilité et, en plus, l'évidence de ne pas se sentir désirée la rendait encore plus agressive. Elle s'interrogeait dans certains moments de lucidité si sa passion déguisée en guerre n'avait pas fini par faire peur à son conjoint. Les premiers jours de cet amour avaient été d'incroyables séductions.

²¹ : publié dans le n° 88 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2003) « Violence et séduction ».

Il la suivait partout, il l'appelait dans des pays lointains où elle voyageait sans cesse. Le désir les étouffait, mais rien ne pouvait être comme l'idéalisation de cette passion qui allait rester perdue et inassouvie dans des panoramas de rêves.

À cette époque-là, elle avait tout laissé pour le suivre et la routine avait remplacé le tout d'un rêve par une réalité monotone, froide et protocolaire.

Oui, il avait eu peur, parce qu'elle pleurait beaucoup, criait, partait.

Il y a eu pour les deux des fantasmes d'autres amours, fantasmes d'infidélité qu'elle n'a pas pu assumer dans le réel. Elle revenait vers lui après avoir effleuré ses lèvres comme si l'approche était possible. Mais malheureusement rien n'était plus possible, car en réalité jamais rien n'avait été possible. Ils avaient rêvé tous les deux.

C'était elle ma patiente, pas lui, l'homme qui dormait à côté d'elle d'un sommeil profond. Elle ne dormait pas, son désir la brûlait. Les après-midi d'hiver... longs et solitaires avec le « beau dormant » qui ne pouvait pas échapper à ses obsessions. Bientôt la violence avait remplacé la séduction. Une violence qui aurait pu être meurtrière, si elle n'avait pas réussi à symboliser.

Un jour c'est lui qui est parti et c'est elle qui a pleuré sur ce fantasme inachevé.

C'est un cas douloureux. Jamais ils ne se sont revus. Le danger de la violence est plus présent que jamais. Aujourd'hui tout est mort mais terriblement vivant.

Une analyse difficile l'amène à goûter des moments d'inscription dans le temps. Nous ne pouvons pas aller plus loin avec un corps désirant dont l'objet du désir est inaccessible. Par ailleurs, elle ne veut pas regarder ailleurs. Et le temps passe aujourd'hui alors que, avant avec lui, ils ont vécu en dehors du temps. Maintenant elle vieillit, de lui nous ne savons plus rien.

Parfois j'ai osé postuler chez elle un délire mélancolique. Mais pourquoi ne pas parler simplement de l'accompagnement de quelqu'un qui n'a jamais accepté la frustration ?

Somatise-t-elle ? Oui, malade relativement imaginaire, car elle arrive à se faire souffrir. Pas trop, car l'espoir de la réalisation de cet amour est son garde-fou. Même les deuils de sa vie ont été niés avec lui.

Il la retrouvait dans ses bras, forte, très fort en lui disant : « Ne me quitte pas ». Elle répondait : « Je veux que tu sois mon amant ». Il répondait : « Plus tard, je suis fatigué ». « Fatigué de quoi ? » répondait-elle en mettant en évidence les espaces de « rien faire » qu'il avait.

Je ne pouvais que reconnaître dans cet amour une position sadomasochiste trop archaïque pour pouvoir être travaillée. Il aurait fallu une analyse individuelle approfondie de chacun.

Même une thérapie de couple aurait été difficile, car inacceptable pour les conjoints qui ne voulaient pas sortir de leurs projections réciproques et devenir mortels.

En tout cas, ils se sont aimés le mieux possible.

* * *

Je suis dans un café d'un quartier inconnu, inhabituel, comme ce thème qui me passionne et je sais qu'il y a autant à dire que je me vis dans la violence de choisir, car choisir certains cas, c'est abandonner les autres.

Donc je me pose humblement la question de fonder mon choix selon le critère de séduction, c'est-à-dire si je vais être séduite par le cas.

* * *

Cas Mishima : traité merveilleusement par Gregorio Margnon, Mishima qui était né au Japon d'une famille plutôt défavorisée.

Maigre, fragile, d'un caractère fermé, il a décidé, avançant en âge, de se construire un corps pour être un beau cadavre.

Il se suicida à 38 ans.

Écrivain de talent il faisait au moins deux versions de ses écrits, selon le type de public.

Mais qui était-il entre ses versions ? Le simple « tout public » ou l'être complexe, torturé cherchant la beauté dans des passions, dans les limites de la mort.

Des thèmes comme celui de ce couple qui, une nuit de lune, fait l'amour sur la rive d'un fleuve en même temps qu'avec une lame de rasoir elle le fait saigner pour bien augmenter la saveur du coït ?

Je ne veux pas aller plus loin avec Mishima qui, jour après jour et grâce à des efforts physiques remarquables, devient beau, musclé et fort pour séduire en tant que cadavre. Et, il l'a fait. Il a séduit et violenté aussi bien les lecteurs que les analystes.

* * *

J'ai l'impression que le thème « violence et séduction » ne s'ouvre pas de lui-même, mais que le thème fait le choix à ma place.

En moi apparaissaient des images qui en les contemplant m'amènent vers des films qui m'ont marquée à jamais.

Je ne les traiterai pas tous, mais pour les amoureux du cinéma une petite énonciation pourra vous faire explorer dans les arcanes de films d'anthologie presque oubliés et intéressant à voir en relation avec notre thème.

* * *

Manon : film français de 1952. Un amour qui détruit jusqu'à l'épuisement. À l'origine, le thème de Manon est repris de l'original de l'abbé Prévost.

Robert des Grioux en version moderne, est interprété par Michel Auclair. C'est un garçon tout beau, jeune, pur et fascinant. Manon Lescaut, dans la même version, danse le rock, exploite et est exploitée par son frère, personnage indéfinissable. Des Grioux va de mal en pire. Manon lui fait vivre les humiliations et l'oblige à faire l'amour dans le bordel où elle gagne sa vie d'ambitieuse fille facile.

Le film finit par la mort de Manon dans le désert africain. Ils ont embarqué à Marseille, lui, ayant tué le frère de Manon, elle, apprenant son amour inavoué pour Robert. Ils vont partir dans un bateau qui amenait des juifs clandestins vers la Palestine.

Une bande de nomades à chameaux tire à mort sur le groupe. Manon blessée est conduite vers une oasis par Robert, mais ils n'arrivent pas. Il l'enterre dans le sable pour empêcher les vautours de la dévorer et il se laisse mourir sur le corps mort de sa Manon bien aimée qui enfin n'est qu'à lui.

* * *

Vous souvenez-vous du beau polonais marié avec la sœur de Vivien Leigh dans le film « Un tramway nommé désir » ?

Il criait, il cassait, il dénonçait, il aimait, il rendait folle celle qui déjà l'était. Mensonge, violence, désir, séduction dans les cris, dans les tee-shirts serrés, dans les lèvres méprisantes de Marlon Brando. Violences et séduction dans les attitudes de Vivien Leigh. La pièce ne pouvait être que de Tennessee William, un violent souffrant de sa condition et de sa différence.

* * *

Vous souvenez-vous de « Soudain l'été dernier » ? Une fois de plus avec Tennessee William et ces deux femmes qui ont été utilisées par Sébastien l'absent, le mystérieux Sébastien pour séduire des hommes à son profit. À la fin, nous comprenons la folie de la mère de Sébastien qui veut donner de son fils disparu

une image noble et dépouillée de perversion tandis que son épouse Liz Taylor menacée de lobotomie récupère la mémoire et voit Sébastien être détruit par ses victimes, les jeunes garçons dont il semble avoir abusé.

* * *

Vous souvenez-vous de « Dogville », lorsque la protagoniste échappant à la violence du père et à celle de son groupe arrive à cette ville où elle doit souffrir des humiliations inouïes et la perverse séduction de ce jeune homme censé être son protecteur ?

Miracle de mise au jour, elle reviendra à la loi du père, elle assumera sa propre violence, elle mettra en équilibre séduction et violence. Elle ne sera que son propre et seul protecteur.

Par ailleurs ce film vu en tant que sociologue est l'expression brutale et conforme de la société d'aujourd'hui.

* * *

Séduite par le thème, par la richesse je dois me faire violence afin de me taire.

Je voudrais seulement ajouter qu'en toute violence, il y a de la séduction, car elle n'est qu'un appel parfois désespéré pour se faire remarquer, pour exister et dans la séduction il y a la violence comme une forme de destruction d'obstacles et barrières qui nous amènent à créer une relation d'objet.

Mon cœur bat très fort. En évoquant ma patiente, en évoquant les films, je comprends la dimension cachée de la lune. Par petites doses, violence et séduction portent bonheur, rendent possible la communication, font bouger le désir qui, engendré par la pulsion et en passant par le fantasme, permet la gratification et la mise en paix de l'homme par rapport à son équilibre libidinal qui engendre un équilibre cosmique.

* * *

Demandez-vous à une plante carnivore la raison de sa beauté ?

*Fait à Paris le 27 octobre 2003
entre deux métros,
un café et une salle d'attente,
le même jour et avec passion.
Il fait froid,
je ne sais pas qui tu es,
mais ta présence m'apaise même dans la violence
qui est ton péché mignon,
car ton amour me séduit et coule avec générosité
comme le torrent de montagne.*

Les films :

- 1948, *Manon*, de Henri-Georges Clouzot, avec Cécile Aubry et Michel Auclair
- 1951, *Un tramway nommé désir*, de Elia Kazan, avec Marlon Brando et Vivien Leigh
- 1958, *La chatte sur un toit brûlant*, de Richard Brooks, avec Elisabeth Taylor et Paul Newman
- 1959, *Soudain l'été dernier*, de Joseph L. Mankiewicz, avec Montgomery Clift, Liz Taylor et Katharine Hepburn
- 2002, *Dogville*, de Lars von Trier, avec Nicole Kidman

À voir également sur le même thème :

- 1958 et actuellement, au théâtre Marigny, *Hedda Gabler*, de Henrik Ibsen, selon une mise en scène de Roman Polanski, avec Emmanuelle Seigner.

La solitude²²

« La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps, mortelle quand elle est trop longue, quoique nécessaire » (Vauvenargues)

Il est rare qu'un homme chargé d'expérience et qui a beaucoup médité ne cherche pas à faire connaître ses conclusions, à léguer une règle de vie valable pour ses amis, ses descendants, les générations futures. À plus forte raison s'il fait profession d'écrire, d'enseigner, de philosopher.

C'est ainsi que Vigny fait dire au docteur Noir dans *Stello* : « Seul et libre, accomplis ta mission »

Certes, il n'est pas facile de connaître sa mission, moins facile encore de l'accomplir, car la vie est une souffrance, un fardeau. Mais l'abandonner serait lâche. Même au moment où on se sent mourir, il faut penser aux autres, rédiger son message, le cacheter dans une bouteille et le lancer à la mer. Advienne que pourra !

« Qu'importe oublié, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur. » (La Bouteille à la mer)

Nul ne sait si le message du marin mourant éveillera des échos au fond d'une autre conscience que la sienne. Dans l'immensité de l'espace et du temps, l'homme n'est qu'une fourmi. Qu'importe ! Comme le loup, il fera énergiquement sa « longue et lourde tâche » dans la voie où le sort a voulu l'appeler, puis il souffrira la mort sans récriminer.

Ainsi, ni chrétienne, ni saint-simonienne dans son essence, la

²² : publié dans le n° 89 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2003-janvier 2004) « La solitude ».

mission des hommes relève à la fois du pessimisme de l'une et de l'optimisme de l'autre doctrine, mais elle a sa propre teinte d'esthétisme : il est beau d'agir stoïquement.

* * *

Il nous apparaît aujourd'hui que chaque homme ayant sa fonction dans la communauté devrait se sentir épaulé par tous les autres et travailler dans une chaude ferveur. Mais chacun se trouve seul, tragiquement seul, comme Moïse parmi les « six cent mille Hébreux » qu'il guide. Chacun vit dans son petit univers spirituel où personne ne peut lui venir en aide.

Solitude de l'homme, solitude de l'aristocrate, solitude du soldat, solitude du poète, solitude de l'écrivain. Plus l'homme est grand, plus il est noble, plus il est héroïque, plus il a du génie, plus il se sent amoureux et plus il se trouve seul.

« Les parias de la société sont les poètes, les hommes d'âme, de cœur, les hommes supérieurs et honorables », écrivait Vigny à un ami le 30 mars 1831.

Ne les plaignons pas trop cependant ! Car la solitude procure la paix nécessaire à l'élaboration d'une œuvre. Loin de la ville, loin du progrès économique, elle permet d'atteindre à la grandeur en découvrant la beauté. N'oublions pas enfin que la solitude procure, dans la mesure du possible, l'indispensable liberté.

* * *

Inutile de souligner que la conception individualiste s'oppose à la conception socialiste qui se répandra au cours du XIX^e siècle. Elle s'oppose même à la vocation chrétienne d'humilité et de charité.

Obligé au travail social, entraîné à la recherche de la justice, à l'observance de la solidarité, le commun des mortels ne peut retenir de cette ordonnance qu'une étroite leçon, mais il faut convenir qu'elle ne manque pas de noblesse.

* * *

La solitude c'est la vie sans l'autre, mieux dit, la vie avec l'autre dans son silence impénétrable. Inutile de décoder le silence, car il est plein de la négation à communiquer. L'enfer, c'est l'autre, bien sûr. Le paysage est sordide, répétitif, ennuyeux et bien décourageant. L'enfer de la solitude de parler tout seul avec l'impression de se diriger dans un auditorium composé de nombreux correspondants sans visage. Impression d'informer au sujet de thèmes divers.

Quelqu'un citait le tsar Paul II qui disait que les autres n'existaient que quand il les autorisait à parler. Une fois le débit du discours achevé l'informateur cessait d'exister.

C'est dans la communication que la solitude se perçoit le plus, quand le regard de l'autre s'intériorise à la recherche en lui de son désir intérieur : manger, lire, dormir...

Monopole de l'autorité, cruauté sans borne. Acceptation de la place de l'autre comme un objet peuplant un espace non dérangeant.

*Fait à Paris, le ...
 Une nuit dans le silence fait la solitude,
 Et j'en oublie même les mots pour en parler.
 Mais je n'ai pas fini.
 Je reviendrai à parler et, cette fois, avec ma solitude
 pour créer avec elle des paroles nouvelles
 que personne n'aura besoin de décoder.
 Béni soit le silence*

L'abîme²³

Écrire, c'est décrire.

Quand on m'a proposé d'écrire sur l'abîme, il ne m'a pas été dit dans quel sens je devais le faire. C'est la raison pour laquelle j'écris à ma manière en ressentant en premier lieu comme un vide mais en seconde lecture comme une plénitude.

* * *

Je m'approche au bord de la falaise de glace, je regarde vers le bas une profonde crevasse. Le ciel, la glace, tout est bleu et mystérieux, tout cela me fait peur autant que le silence et l'absence d'écho. L'Argentine est une réserve naturelle, et en allant vers le sud, vers la Patagonie, vers la froide mais, selon la légende, ardente « Terre de Feu », je retrouve là-bas : des éléphants marins, des phoques, des pingouins, des baleines et des baleineaux perdus dans les eaux profondes, parfois des cachalots mourant sur les plages muettes et ventées de Rio Grande. Tout est là, l'abîme et le majestueux.

* * *

Sur le plan analytique le vide de l'abîme n'est pas autre chose que la plénitude chargée, qui parle de nous, de ce que psychologiquement nous touchons quand nous nous confrontons à lui. Et nous vivons cette expérience comme un trou profond dans un lieu quelconque de nos entrailles.

Dans la première séance analytique, le discours du patient est linéaire et historique. Il a l'air de ne pas avoir de faille, mais ce

²³ : publié dans le n° 90 de la lettre de SOS Psychologue (février 2004) « Ecrire ».

n'est pas ainsi : les abîmes sont à chaque pas, se découvrent à chaque heure et sont pleins de refoulé. Noyées dans le refoulé, soumises à la loi du silence de la censure se trouvent les traumatismes originaux, anciens ou actuels.

Les rêves apportés par l'inconscient, viennent en tant que formations psychiques comme les lapsus et les actes manqués, réveiller ce qui est caché, ce qui n'a jamais été dit, ce qui n'a jamais été accepté. Les rêves naissent de l'abîme insondable de l'inconscient pour communiquer à la conscience selon son degré d'éveil le message de ce qui n'a jamais pu être verbalisé, ce qui, sans l'avoir voulu ni caché, nous a échappé.

Interpréter un rêve, c'est éveiller la conscience vers un état de compréhension des symptômes qui jusqu'à maintenant n'ont été que des compensations objectives, événements douloureux et irrationnels qui traduisent beaucoup de terreurs archaïques.

* * *

Peu à peu l'abîme disparaît et se remplit de plénitude. On peut comprendre beaucoup de névroses d'échec quand les secrets gardés jalousement par la répression font pousser des fleurs inattendues dans le fossé de l'abîme. Et nous sommes surpris par une nouvelle vie, par une nouvelle version du discours.

* * *

Dans l'abîme nous sommes allés mourir. En explorant l'abîme, nous trouvons la naissance et, soudain, la conscience élargie devient possible et nous « sommes ». Mystérieusement nous commençons à être ce qu'avant nous n'avons pas pu être.

* * *

Je m'approche de la faille du glacier, quelques échos apparaissent : les cormorans volent au-dessus de l'espace gelé, des morceaux de glace tombent avec fracas sur la mer bleue, avec des bruits

stridents...

Parfois l'abîme se remplit, mais d'autres failles apparaissent, nous nous posons de nouvelles questions et nous avons besoin de chercher. Pourquoi « être » signifie exister dans le questionnement en regardant cet abîme ? Pourquoi ai-je cet abîme ? Qui en moi est cet abîme ?... Où sont mes failles ?...

*Fait une nuit apparemment d'hiver
dans un Paris qui n'a pas de glacier
mais des abîmes
de communication et de silence.
Je contemple mon propre abîme.
Écrire le remplit,
il semble moins profond,
même si les questions que je me pose,
sont paradoxalement
plus profondes qu'hier.*

La lettre de SOS : 10 ans !²⁴

Éditorial

Ce n'est qu'à la fermeture de ce numéro que nous avons été confrontés au fait qu'il s'agissait des 10 ans de la lettre, qui est publiée et diffusée dans le monde entier et par Internet, oui, le monde entier, car en grande partie le courrier international auquel nous répondons, toute l'équipe de SOS, chaque mercredi, fait écho à des thèmes qui ont été publiés. C'est ainsi qu'ils nous suggèrent de parler de telle ou telle chose. Nous avons du courrier personnel où les gens ressentent le besoin de demander des orientations, des adresses de psychologues dans différents pays. Par ailleurs, beaucoup de personnes se confient à nous, car, dans certains pays, il y a peu de spécialistes.

C'est une synchronicité que le thème de ce numéro soit sur les rêves, car la première lettre de SOS, non encore publiée par Internet, traitait des rêves, il y a exactement 10 ans, en mars 1994.

SOS a 15 ans et se porte très bien comme un jeune adolescent qui s'éveille à la vie de groupe et éveille les autres pour qu'ils tiennent compte de son existence.

Il faudra parler de la vocation de cette « Lettre ». Personnellement je ne voulais pas faire de la lettre ni une plate-forme de communication pour les savants ni une voie de vulgarisation, car des livres savants nous en avons tous les jours. Quant à la vulgarisation, chaque semaine des magazines communiquent les mille secrets du bien-être.

Je voulais faire de la lettre un lieu de confidences personnelles où

²⁴ : publié dans le n° 91 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2004) « Le rêve ».

chacun pouvait décliner les thèmes selon son vécu. Nous étions tous d'accord.

Si parfois des concepts théoriques apparaissaient, il ne s'agissait pas de froides définitions, mais de touchés utiles pour mieux canaliser les confessions.

Je remercie mon équipe qui, jour après jour, enrichit et devient plus libre. Je perçois une cohérence interne remarquable, quand une fois par mois en comité de lecture les articles sont lus nous sommes surpris par le fait que, sans le savoir, les récits semblent s'enchaîner comme les perles d'un collier.

Fréquemment nous remarquons après la publication de la lettre qu'il reste des fautes d'orthographe ou certains erreurs de frappe, mais il faut bien comprendre que nous sommes tous des bénévoles, que nous prenons du temps sur notre vie de famille pour donner gratuitement, pour motiver les gens à approcher la psychologie et pas pour partager ensemble des inquiétudes qui, pour beaucoup, n'ont pas pu être exprimées.

Nous faisons également une réunion mensuelle, les derniers mercredis de chaque mois, de 20 h 30 à 22 h 30, ouverte à tous nos adhérents, mais aussi à tous les autres qui veulent connaître nos activités et les partager. Seulement il faut s'inscrire en avance, parfois très en avance, car l'espace physique est limité. SOS fonctionnant dans mon cabinet, nous n'avons pas le temps de nous déplacer ni de faire des choses dont l'ampleur pourrait nous dépasser.

* * *

10 ans d'amour, d'ouverture, de démocratisation de la psychologie.

Il y a 10 ans notre webmaster, Jacques Pion, créateur professionnel de sites Internet prestigieux, a contribué à la diffusion de nos lettres en construisant pour nous un site plein de charme et fort accueillant. Je le remercie spécialement et remercie

également le secrétaire général, Hervé Bernard, pour son assiduité et la mise en page de chaque numéro de la lettre.

Bravo à notre petite lettre de SOS, bravo pour nous amener à dépasser nos individualités pour consolider chaque jour cette équipe de bénévoles et mettre en valeur le concept de gratuité qu'il est bien rare de trouver aujourd'hui dans notre monde et surtout dans notre profession.

Je remercie Élisabeth Courbarien et Jacques Pion pour leurs efforts à effectuer les corrections de la lettre.

Fait à Paris le 28 mars 2004 avec joie, dehors le soleil brille. Ce soleil qui est présent dans le logo de SOS et qui parle de vie et de résurrection.

Rêver les yeux ouverts²⁵

Je rêve dans mes nuits sans sommeil, quand le repos est doucement présent, mais les yeux sont plus ouverts que jamais.

Je rêve de te revoir, mais mon désir de rêver de toi me réveille et sans confusion je te vois dans ce passé où nous avons ensemble vécu notre sublime et étrange rêve d'amour. La lune sur le fleuve d'argent, les hirondelles partaient vers le nord. Qui aurait pu nous dire qu'un jour je serais partie comme les hirondelles vers le nord ?

Moi aussi j'ai cherché la chaleur et un peu de paix après ton départ sans retour, vers l'éternité.

Je te rends hommage. Notre amour adolescent était devenu avec le temps ce que les aiguilles de l'horloge marquaient : une réalité d'adultes dans un foyer où nous avons fait réalité nos fantasmes.

Je me souviens des nuits à Puerto Belgrano quand tu accomplissais la garde en tant qu'officier de la marine de guerre. J'avais peur de la nuit, j'ai eu toujours peur de la nuit, hélas, et j'attendais le jour et ton retour dans les chaises longues du jardin.

Même les hivers, je t'ai attendu. Déjà à cette époque le sommeil m'échappait.

Aujourd'hui, je crois ne plus avoir peur des nuits, mais je t'attends en passant le temps qui marquent les aiguilles de la grande horloge. Nous nous approchons. Tu as connu l'éternité avant moi. Nous en avons beaucoup parlé ensemble. Mes yeux grands ouverts dans mes nuits te cherchent et, cher amour, tu viens toujours me visiter par des images. J'avais 20 ans et notre premier

²⁵ : publié dans le n° 91 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2004) « Le rêve ».

enfant. Le soir, j'étais dans notre maison de jadis et je n'ai pas la moindre intention d'échapper à ce souvenir, à cette image. Je m'en souviens, nous t'attendions tous les deux sur le trottoir, pour qu'ainsi tu arrives plus vite.

J'avais sacrifié mes longs cheveux pour me rendre la vie plus facile à vivre, mais pour toi j'étais la même.

Une image formidable vient d'apparaître : le jour de notre mariage à l'église de Notre-Dame des Victoires.

Rien n'a changé, mon cher amour ! Je me suis vue partir avec toi dans la voiture après la cérémonie. Que tu étais beau dans ton uniforme, que j'étais belle dans ma robe de mariée, comme nous étions innocents tous les deux, cette nuit-là, différents des autres !

Oui, nous étions si innocents ! Trop peut-être, mais non l'innocence n'est jamais trop, car elle ne rime pas avec naïveté.

Les souffrances de la vie ? Nous auraient-elles marquées si fort pour nous empêcher de rêver ? Non jamais. Nous avons rêvé depuis le premier jour de notre amour jusqu'à aujourd'hui. La mort aurait pu détruire nos rêves ensemble, mais la mort n'existe pas, car les souvenirs comme les grands rêves sont plus forts que la mort.

À 17 ans, j'avais rêvé que tu étais atteint d'une grave maladie, tu avais des taches blanches sur la peau. Il y avait un fleuve et dans le fleuve une île. Et tu étais mort dans cette île et tu voulais m'attraper pour que je vienne mourir avec toi, mais je me suis échappée. Il y avait une porte battante et tu me suivais pour me faire rester. J'ai gagné l'autre rive à la nage et en arrivant je respirais, soulagée.

Je me suis réveillée en sueur. Le matin, j'appuyais mon dos contre le mur en pierre du jardin pour échapper au cauchemar. Pouvais-je savoir sans rien savoir qu'il s'agissait d'un rêve prémonitoire ?

Dans la réalité la lysis du rêve s'était accomplie, car je ne suis pas partie avec toi. Ma vie devait continuer, mais je te sens avec moi.

Tu me protégeais de l'ennemi dont mon innocence me l'a fait ignorer. En plus et dorénavant rien n'est fini, tu reviens, si pur avec tes yeux adolescents. Tu es l'ange qui protège nos enfants et aujourd'hui nos petits enfants.

Je viens de lire le livre d'Isabelle Allende « Mon pays inventé ». Sa vie ressemble à la mienne, avec ce touché magique et clairvoyant... La mort de notre fils ainsi a tué une partie de nous, mais le reste est vivant et je suis sûre qu'en servant les autres je vous rends hommage à tous les deux.

*Mis en page un jour d'hiver,
il n'y a pas d'horloge devant moi,
les aiguilles marquent
le passage du temps quelque part
mais je sais que l'instant fait éternité
et que je rêve de toi et de lui
les yeux bien ouverts
car je n'ai plus peur de la nuit.*

*Je me trompe,
ce n'est plus déjà une nuit d'hiver
mais de printemps, un printemps éternel
et je rêve en dehors du temps
les yeux bien ouverts cher amour.
Fait à Paris le 22 mars 2004*

Les rêves²⁶

**Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XVI : Les rêves)**

Freud fut le premier à étudier les rêves avec des critères scientifiques. Il dut, pour ce faire, se démarquer des deux dogmes dominants dans ce domaine. Le premier, propre à une pensée sans doute archaïque et au sentiment populaire, selon lequel le rêve était une manifestation bénéfique ou hostile émanant de pouvoirs supraterrrestres, démoniaques ou divins. Le second, dont se réclamaient l'immense majorité des médecins et des profanes cultivés, supposait que :

« Les rêves étaient exclusivement provoqués par des stimuli sensoriels ou physiques agissant de l'extérieur sur le rêveur ou surgissant par hasard au niveau des organes internes. Selon ce point de vue, le rêve est considéré comme dépourvu de sens et de signification. Il est comparable à une série de sons que les doigts d'un profane arracheraient au piano en parcourant le clavier au hasard. Les rêves constitueraient alors un « processus physique totalement inutile et bien souvent pathologique » et toutes les particularités de la vie onirique s'expliqueraient par le travail incohérent d'organes isolés ou de groupes de cellules cérébrales obéissant à des stimuli physiologiques²⁷. »

Freud a réagi contre ces interprétations et ouvert le chemin de son étude psychologique et clinique.

« Le rêve est un phénomène psychique qui, par opposition aux autres faits de la conscience, par sa forme et son contenu significatif,

²⁶ : publié dans le n° 91 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2004) « Le rêve ».

²⁷ : Freud Sigmund, *La interpretación de los sueños*, obras completas, Ed. Nueva, Madrid, 1948.

se situe en marge du constant devenir des faits conscients. En tout état de cause, le rêve, en général, semble faire partie intégrante de la vie consciente de l'âme ou plutôt en constitue une expérience externe et apparemment occasionnelle. Les circonstances particulières de la formation du rêve conditionnent sa situation exceptionnelle ; en d'autres termes, le rêve ne provient pas, comme d'autres contenus de la conscience, d'une continuité totalement logique ou purement exceptionnelle des événements de la vie, mais constitue le résidu d'une étrange activité psychique développée pendant le sommeil. Cette origine donne sa particularité propre au contenu du rêve, lequel contraste étonnamment avec la pensée consciente²⁸. »

« La fonction générale des rêves consiste à tenter de rétablir notre équilibre psychologique en produisant un matériel onirique qui rétablisse, de manière subtile, tout l'équilibre psychique... Le rêve compense les déficiences de la personnalité et, en même temps, avertit le sujet des dangers de sa vie présente. Celui qui néglige les avertissements contenus dans les rêves peut ainsi faire l'objet de réels accidents. De tels messages de l'inconscient sont plus importants que ce que pensent la majorité des gens. Dans notre vie consciente, nous sommes exposés à toutes sortes d'influences. Il y a des personnes qui nous stimulent ou qui nous dépriment, des événements à notre poste de travail ou dans notre vie sociale qui nous perturbent. De telles choses nous conduisent sur des chemins qui ne correspondent pas à notre personnalité. Que nous nous rendions compte ou non de leur action sur notre conscience, elles ont un effet perturbant et nous laissent sans défense... Plus la conscience est influencée par des préjugés, des erreurs, des fantasmes ou des désirs infantiles, plus s'élargira la brèche qui existe en établissant une dissociation névrotique conduisant à une vie plus ou moins artificielle, très éloignée des instincts sains de la nature et de la vérité²⁹. »

Les rêves peuvent parfois annoncer certains succès bien avant

²⁸ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, op. cit., p. 116.

²⁹ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, op. cit., p. 49-50.

qu'ils ne se produisent dans la réalité. Ceci n'est pas un miracle ou une forme de précognition. Beaucoup de crises dans notre vie ont une longue histoire inconsciente. Nous avançons vers elles pas à pas, sans nous rendre compte des dangers qui s'accumulent. Mais ce que nous ne parvenons pas à voir consciemment, notre inconscient le perçoit et nous en transmet l'information au moyen des rêves. Rappelons un cas typique : une femme mariée rêve que son mari la voit sortir d'un hôtel avec un homme. Elle ne fait pas cas de l'avertissement. Les faits se produisent quelque temps après : le mari de la dame ne la voit pas sortir, mais entrer dans un hôtel où un ami abusant de sa confiance l'avait emmenée, ce qui provoque, comme il est logique, une véritable crise au sein du ménage et de terribles complexes de culpabilité chez la femme.

Si les rêves peuvent ainsi constituer très souvent un signal d'alarme, il s'avère également qu'il n'en est pas toujours ainsi. C'est pourquoi toute supposition concernant une main bienveillante qui nous arrête un moment est douteuse. Ou, pour le dire sous une forme plus concrète, il semble qu'une certaine intervention bienveillante agisse parfois alors que, d'autres fois, ce n'est pas le cas. La main mystérieuse peut même signaler le chemin de la perte ; les rêves démontrent que ce sont des pièges ou qu'ils semblent l'être. Ils agissent souvent comme l'oracle de Delphes qui prédit au roi Crésus que, s'il traversait le fleuve Halis, il détruirait un grand royaume. Ce n'est que lorsqu'il se trouva totalement vaincu après avoir traversé le fleuve Halis qu'il comprit que le royaume en question était le sien.

« Nous ne pouvons nous permettre de traiter les rêves à la légère. Ils ne naissent pas d'un esprit complètement humain, mais plutôt d'une nature déchaînée peuplée de belles déesses généreuses, cruelles aussi, plus proche de l'esprit des mythologies antiques ou des fables des forêts primitives que de la conscience de l'homme moderne³⁰. »

Il est indispensable de commencer par Freud lorsqu'on étudie les

³⁰ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, op. cit., p. 52, 70.

théories et pratiques jungiennes, car, à notre sens, Jung prolonge, approfondit et donne un caractère universel à la psychanalyse freudienne en la faisant passer d'une technique de traitement des névroses à une voie de construction de la personnalité.

Freud avait observé que le rêve était une « voie royale » pour percer les secrets de l'inconscient. Jung, à son tour, privilégia cette méthode d'analyse des rêves, selon lui, irremplaçable, en y adjoignant, toutefois, les « illusions » constituées par les « fantasmes » et les « visions », pour leur valeur sémiologique. Au contraire de Freud et de ses disciples qui ont accordé toujours moins d'importance à l'interprétation des rêves, pour Jung et ses continuateurs, elle constitue un matériel indispensable.

Freud et ses disciples tirèrent leurs conclusions sur le matériel onirique à partir de la seule méthode des « libres associations ». Cette méthode consiste principalement à laisser parler le patient sur le contenu de son rêve. D'abord, l'analyste divise le rêve en autant de parties que nécessaire pour ensuite amener le patient à préciser ce que lui suggèrent ces différentes parties.

Jung adopte la même technique tout en préférant, néanmoins, des associations moins libres, moins souples, dans tous les sens du terme, et davantage axées sur le contenu du rêve et sa relation plus ou moins immédiate avec la réalité quotidienne, ce qui constitue l'analyse du rêve sur le plan de l'objet, de même que la compréhension du rêve sur le plan du sujet ; c'est-à-dire en tenant compte de ce que l'image onirique veut dire dans l'« ici et maintenant » sur le complexe subjectif du rêveur.

Jung parle ainsi du « contexte » du rêve et de la « méthode d'amplification » de celui-ci. Il estime que, si la méthode freudienne des « libres associations » débouche, certes, sur des complexes, le monologue du patient ne peut jamais garantir qu'il s'agit précisément du complexe qui donne le sens au rêve.

C'est pour cette raison que Jung est amené à intervenir dans le libre « jeu des associations » du patient, ce qui constitue un

véritable scandale pour les freudiens orthodoxes. Il suffisait de franchir le pas et Jung n'hésita pas à le faire. L'analyste jungien, perdant toute pudeur, selon les disciples de Freud, se croit dans le devoir de « s'associer » tranquillement avec son patient afin de faciliter le *betrachten* au commencement de l'analyse et promouvoir en lui-même la « pratique de l'inconscient ». Dès lors, l'analyste jungien vit comme un devoir nécessaire le fait de s'associer tranquillement avec son patient même quand son action peut être considérée par la critique externe comme un délire à deux.

Cette hérésie acquiert sa signification réelle lorsqu'elle est liée à l'inconscient collectif. En effet, lorsque le sujet reçoit en rêve des images collectives, l'analyste jungien se sent alors en terrain commun et s'attribue le droit d'enchaîner. En réalité, il s'agit moins pour l'analyste de s'associer que de fournir au patient le matériel qu'il a rassemblé dans sa recherche de l'inconscient collectif et de pratiquer ainsi des rapprochements objectifs. Cet aspect du traitement jungien peut être très dangereux. Un des propres disciples de Jung, le Dr Roland Cahen, souligne ses dangers et ne le recommande qu'en dernier recours³¹.

Nous reconnaissons parfaitement tous ces dangers. Seul un analyste avancé sachant bien ce qu'il fait peut les affronter sans risques majeurs. C'est aussi l'occasion de signaler que le silence extrême imposé par les freudiens n'est pas non plus exempt de danger, parce qu'il décourage le patient par la pratique d'un long monologue. Le patient finit, comme le dit Baudoin, par ne plus rien comprendre à cette « histoire de fous³². »

Jung a avancé, de manière décisive, dans l'étude des rêves en distinguant, à partir d'un principe heuristique fécond, deux plans que nous avons seulement mentionnés en passant. Il s'agit de deux niveaux d'interprétation aussi valables et possibles l'un que

³¹ : Cahen Roland, *Psychothérapie de Jung*, Encyclopédie médico-chirurgicale, Paris, 1955.

³² : Baudoin Charles, *La obra de Jung, op. cit.*, p. 71.

l'autre et aucunement exclusifs, parce que complémentaires pour un même matériel onirique : l'un appartenant au « plan de l'objet », l'autre au « plan du sujet ». Il est riche d'enseignements d'analyser le rêve alternativement sur chacun de ces plans.

Examinons un exemple apporté par Jung lui-même :

« Une patiente désire traverser une rivière lorsqu'elle se voit retenue par le pied par un crabe. Cette malade vit une relation homosexuelle avec une amie et, par association, en vient à penser que les pinces du crabe représentent l'affection accaparante de son amie. Il s'agit là de l'interprétation depuis le plan de l'objet, mais cette interprétation n'épuise pas le matériel par rapport au sujet lui-même, car le crabe est un animal qui avance à reculons – preuve d'une disposition régressive – et qui est associé au cancer, ce qui donne à penser que la racine de l'homosexualité est terriblement dangereuse³³. »

Dans le sens strictement freudien, postulant que le rêve exprime des désirs – ou, plus exactement, nous dirons des tendances – réprimés, il existe de la part du rêveur une approximation de l'objet, désiré ou craint. Nous nous voyons amenés à englober un rêve quelconque à l'intérieur des deux plans de l'interprétation jungienne.

La différence d'interprétation entre Freud et Jung est capitale. Cependant, une observation attentive permet de déceler de nombreux points de convergence.

Pour Freud, le contenu manifeste du rêve et de son souvenir, avec son aspect arbitraire et absurde, est une façade à travers laquelle on occulte les vrais désirs de l'inconscient, qui peuvent se découvrir à travers les « libres associations ».

Selon la terminologie freudienne, nous avons :

- le « contenu manifeste » constitué par les images oniriques dont on se souvient au réveil et en relation avec le quotidien ;

³³ : Jung C. G., *Psicología del inconsciente*, p. 62.

- le « contenu latent » formé par les pensées qui tentent d'arriver à la conscience et qui constituent le véritable motif du rêve – liées au complexe subjectif du patient ;
- la « censure », action du Surmoi et qui interdit l'accès au plan de la conscience du contenu latent et le transforme en images anodines. Freud emploie l'expression « censure » qui est exprimée alternativement en ce qu'elle est le même travail que réalisent les autorités avec le journalisme en temps de dictature, de guerres ou de troubles, en déguisant les informations et en les présentant sous forme satisfaisante pour elles.

* * *

Les artifices, utilisés par les contenus oniriques pour détourner la censure, comme les effectuent les journalistes habiles qui publient les informations officielles, mais en filtrant à travers elles des faits réels qui pourront être interprétés par les éventuels lecteurs surtout quand ceux-ci possèdent une clé d'interprétation, sont :

I. – La dramatisation

Dans les rêves, ne figure aucune idée abstraite, mais des images concrètes, sans souci de traduction logique. Comme à travers un film de cinéma muet sans légendes pour l'éclairer bien que, parfois, les personnages du rêve parlent et présentent comme une scène la réalisation de quelque chose ;

II. – La condensation

Elle consiste en ce que plusieurs personnages ou éléments de plusieurs personnes se réunissent en apparaissant avec le contenu manifeste comme une seule personne. Par exemple, on rêve que l'on est menacé par une personne qui réunit les conditions psychologiques de sa femme, qui a le visage d'une autre personne, qui s'habille comme une troisième et qui agit comme un criminel. Dans cette image se trouvent concentrées les caractéristiques de quatre personnes ;

III. – Le dédoublement ou multiplication

Il s'agit du phénomène inverse de celui de la condensation ; ici, par exemple, le caractère d'un ami se retrouve chez un autre, sa voix chez un troisième, ses occupations chez un quatrième, etc.;

IV. – Le déplacement

C'est le processus le plus important de la déformation du rêve qui consiste à substituer une image du contenu latent. Par exemple, si une personne hait profondément quelqu'un, dans le rêve celle qui haïra ne sera plus le rêveur, mais une tierce personne, sans aucun rapport avec elle. La haine du rêveur apparaît investie dans un autre homme. En réalité, ce mécanisme est l'une des clés de toutes les écoles analytiques et on l'appelle « projection ». Il n'agit pas seulement durant le sommeil, mais d'une manière permanente et il n'est pas difficile de le capter lorsqu'il fonctionne en état de veille ;

V. – L'inversion chronologique

Il s'agit d'une présentation sans ordre temporel réel ;

VI. – La représentation de l'opposé

Elle apparaît lorsqu'une personne désirant, par exemple, être aimée, rêve que la personne aimée lui est indifférente ;

VII. – La représentation par le détail

Dans ce cas, un acte intensément désiré, comme, par exemple, déshabiller une femme, est substitué dans le rêve par celui de lui enlever une boucle d'oreille ;

VIII. – La représentation symbolique

Nous abordons, là, l'une des différences essentielles entre Freud et Jung. Pour Freud, selon Ángel Garma, dont le livre *L'interprétation des rêves*, est une explication des interprétations freudiennes :

« La symbolisation peut être considérée comme l'une des formes

spéciales du déplacement. Quand, dans différents rêves, on observe qu'un élément concret du contenu manifeste est en relation, dans certaines circonstances, avec un élément réprimé du contenu latent, il appelle le premier « symbole ». Par représentation symbolique, il faut comprendre qu'un objet ou un acte n'apparaît pas dans le contenu manifeste comme tel, mais est représenté à travers le symbole³⁴.»

* * *

Comme l'affirme Jung, le symbole, pour Freud et ses disciples, serait seulement un « signe » ou un « symptôme ». Freud lui-même dans beaucoup de ses livres insiste sur cette interprétation du symbole. Ainsi le père à travers le taureau, le pénis dans le serpent ou l'épée, le sein maternel dans la grotte ou l'église. Cette interprétation nous conduit à considérer les rêves sous l'angle d'un système à deux pôles : un signifiant et un signifié – devant l'allégorie –, et l'essentiel de l'interprétation consiste à remplacer l'un par l'autre.

Cependant, les choses ne sont pas aussi simples et Freud lui-même a été le premier à signaler la complexité du problème, notamment au sujet du phénomène de la « condensation » selon lequel les images sont, généralement, composées à partir d'éléments divers et mélangés. Freud progressa dans la compréhension du problème en révélant le principe psychologique général de la « surdétermination » où il reconnut implicitement que le symbole n'était pas simplement un système fondé sur deux termes, mais sur plusieurs et dont la signification n'était pas équivoque, mais polyphonique.

C'est à ce niveau d'analyse que débuta le travail d'approfondissement de Jung. Ce dernier insista sur le phénomène de la « surdétermination » et le fit considérablement progresser en explorant des zones totalement inconnues pour Freud.

³⁴ : Garma Ángel, *La interpretación de los sueños*, Ed. El Ateneo, 1971.

* * *

Les différences essentielles entre Freud et Jung concernant les rêves sont les suivantes :

I. – Jung nie que le rêve soit une simple « façade », comme le prétend Freud, et se plaît à répéter un vieil adage de la Cabale selon lequel le rêve contient lui-même sa signification :

« Le rêve est ce qui est entièrement et seulement ce qu'il est ; ce n'est pas une façade ; ce n'est pas une chose préparée ou alignée, un piège quelconque, mais une construction parfaitement achevée – l'idée que le rêve dissimule quelque chose est une idée anthropomorphe³⁵. »

II. – Jung, par ailleurs, insiste sur le fait qu'un rêve isolé est peu significatif et qu'il convient d'analyser une série de rêves ;

III. – Loin de considérer que le rêve est le « gardien du sommeil », comme l'affirme Freud, Jung estime que son action est fondamentalement « compensatrice » de l'activité consciente. Sans doute, tous les deux répondent à ce sens d'accord. Le plus important, pour Jung, dans le rêve est de le considérer comme la dramatisation de l'état actuel de la psyché profonde du patient. Sa valeur va encore au-delà, étant donné que si le message du rêve peut être exprimé, c'est que l'état actuel de la conscience le permet.

* * *

Le rêve est constitué par des éléments connus et inconnus, diversement mélangés. Ses contenus peuvent être aussi bien conscients qu'inconscients ; en eux, on peut retrouver des restes diurnes et des éléments profonds de l'inconscient personnel et collectif. Pour Jung, leur ordonnance se situe hors de la loi de la causalité. L'inconscient manifeste, par le rêve, son activité

³⁵ : Jung C. G., *El yo y el inconsciente*, op. cit., p. 109.

régulatrice et compensatrice de l'attitude consciente. Parce que le rêve apparaît comme un phénomène d'équilibre, il est, en même temps, correcteur.

Les contenus inconscients ne peuvent être « standardisés » dans leur contenu symbolique, parce que ces contenus peuvent recevoir des significations multiples et personnelles en fonction, d'abord, de la situation vitale et spirituelle du sujet.

Les rêves de l'inconscient collectif sont facilement reconnaissables à ce que, quand ils sont l'expression de problèmes qui sont l'histoire de l'humanité, ils se répètent maintes fois. Les fantasmes et les visions sont aussi des manifestations de l'inconscient et ils surgissent dans des états de repos de la conscience.

L'interprétation des rêves, des visions et des fantasmes est centrale dans le processus dialectique. Le psychologue et le patient élaborent ensemble le matériel. Ce dernier sélectionne, parmi les éléments élaborés, l'interprétation qui s'adapte le mieux à son vécu.

« La conscience se laisse domestiquer comme un perroquet, tandis que l'inconscient s'y refuse. Si l'analyste et le patient s'accordent sur une même interprétation et se trompent ensemble, ils seront avec le temps corrigés rigoureusement et inexorablement par l'inconscient qui agit continuellement de manière autonome sur le processus³⁶. »

Les rêves ont leurs racines, à la fois, dans les contenus conscients et inconscients et peuvent avoir une origine somatique. Les rêves ne se répètent jamais sauf en ce qui concerne les rêves « choc » ou les rêves « réaction » qui se reproduisent jusqu'à l'épuisement du stimulus traumatique qui les a produits et cessent par la suite.

* * *

Dans les rêves, il peut arriver :

³⁶ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, Santiago de Rueda, Buenos Aires, 1957, p. 75.

- qu'une situation consciente succède à un rêve en réaction ou compensation, ce qui n'aurait pas lieu si le fait ne remontait pas à la conscience ;
- que le rêve ne corresponde pas à un événement conscient, mais plutôt à une spontanéité inconsciente – le rêve aurait, alors, une fonction d'équilibre – ou que l'apport du matériel inconscient soit plus important que le conscient. Dans ces cas, les rêves significatifs peuvent modifier et même infléchir le comportement conscient ;
- que tout le matériel et toute l'activité oniriques aient une origine inconsciente et provoquent des rêves particuliers et difficiles, mais importants de par leur caractère dominateur, leur condition archétypique et leur particularité à se manifester avant l'apparition de maladies mentales.

* * *

Pour l'interprétation, il est préférable de posséder une série de rêves tels que :

« Ils continuent comme un monologue, sous le couvert de la conscience³⁷. »

La disposition des rêves est radiale et ils se regroupent autour d'un centre de signification.

« L'interprétation du rêve est, en règle générale, une tâche difficile. Elle suppose une sympathie psychologique, une capacité de combinaison, de l'intuition, une connaissance du monde et des hommes et surtout un savoir spécifique, où d'amples connaissances importent autant qu'une certaine intelligence du cœur³⁸. »

Il est indispensable de connaître l'ambiance et la psychologie du rêveur. Le rêve possède une fonction à la fois compensatrice et

³⁷ : Jung C. G., *Psicología y educación*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1949, p. 89.

³⁸ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, *op. cit.*, p. 80.

prospective. La première régule, la seconde anticipe les possibilités. L'analyse conduit généralement au « pays de l'enfance » où la conscience rationnelle du présent ne s'est pas encore séparée de l'âme historique et de l'inconscient collectif. Ces incursions répugnent à la conscience et l'invitent à la répression, laquelle accroît l'isolement de la psyché primitive et provoque dans ces cas extrêmes le manque d'instinct. Il est nécessaire, en regard de l'intégration, d'avoir une perspective double. Chez Jung, l'élaboration du matériel inconscient collectif doit être précédée de l'intégration des contenus infantiles. Jung assure que, sans cette étape préalable, l'inconscient collectif reste fermé à l'intégration.

* * *

La technique de l'interprétation comprend plusieurs étapes :

- description de la situation actuelle de la conscience ;
- description des événements antérieurs ;
- réception du contexte subjectif ;
- recherche des parallèles mythologiques dans les motivations archaïques ;
- dans les cas complexes, information par un tiers³⁹.

Les contenus de l'inconscient parviennent à la conscience en effectuant le chemin suivant :

- abaissement du seuil de la conscience pour que s'évadent les contenus inconscients ;
- remontée de ces contenus à travers rêves et visions ;
- perception et fixation par la conscience de ces contenus ;
- recherche sur la signification de ces contenus ;

³⁹ : Jacobi Jolande, *La psicología de C. G. Jung, op. cit.*, p. 129.

- insertion du résultat obtenu dans la psyché du patient ;
- incorporation et élaboration de la signification trouvée par l'individu ;
- intégration de la signification pour la transformer en connaissances instinctives.

Jung perçoit dans le rêve la structure du drame antique avec les éléments suivants :

- lieu, temps, personnes ;
- exposition thématique ;
- péripéties (moelle épinière du rêve) ;
- lisis (solution). Tout rêve doit comporter une solution (lisis). Sinon, il exprime une évolution négative du rêveur.

* * *

Rappelons-nous que Jung utilise au niveau de l'interprétation le concept et la méthodologie du conditionnalisme ainsi que la méthode de l'amplification et non celle de la réduction. La dynamique du rêve fait ressortir sa finalité en soulignant des faits que le sujet ignore ou désire ignorer et qui sont, par conséquent, allégoriques, c'est-à-dire référentiels. L'amplification personnelle apporte la signification individuelle et subjective, tandis que l'amplification objective transmet par le matériel symbolique la signification collective.

Les rêves où abondent détails et éléments divers expriment avant tout des problèmes individuels ; ceux qui mettent en scène des détails et des images simples expriment plutôt une connaissance de type universel. Dans le premier cas, les longues images archétypiques ainsi que la multiplicité des détails laissent soupçonner l'emprise d'un inconscient non encore différencié, alors que dans le second cas, il s'agit d'une conscience superdifférenciée qui a acquis son autonomie. Concrètement, il

existe ensuite, avec valeur de synthèse, deux niveaux d'interprétation : l'un subjectif et l'autre objectif. Dans le premier cas, l'interprétation est symbolique et s'effectue à partir des données internes auxquelles le rêve fait allusion. Dans le second cas, l'interprétation est concrète et recueille les images telles qu'elles apparaissent et pour ce qu'elles sont, en considérant qu'elles présentent les configurations de l'attitude du rêveur vers l'extérieur. En se référant au mécanisme, particulièrement révélateur, de la projection, Jung dit :

« La projection ne se produit jamais, mais elle survient⁴⁰. »

« La transformation d'un phénomène subjectif dans un objet⁴¹. »

Il s'agit du phénomène inverse de l'introjection que Jung décrit comme :

« L'assimilation de l'objet au sujet⁴². »

Il rejoint, en cela, les concepts et la nomenclature de Freud et considère que les images du rêve constituent des modalités de l'énergie psychique.

⁴⁰ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, *op. cit.*, p. 338.

⁴¹ : Jung C. G., *Tipos psicológicos*, *op. cit.*, p. 461.

⁴² : Jung C. G., *Tipos psicológicos*, *op. cit.*, p. 461.

La jalousie⁴³

Je dois m'accuser sans pitié ou essayer de comprendre ma souffrance de toujours ? J'étais jalouse de tout et de tous. Seulement, il m'est arrivé d'avoir des moments de paix en regardant un feu de bois ou la flamme d'un cierge pascal.

Par ailleurs, tout a été guerre. Les batailles permanentes pour devenir la meilleure, celle sans tâche ; mais même ainsi, j'étais jalouse de cette partie de moi-même qui s'élevait en cherchant Dieu pendant qu'une autre partie de moi restait collée à la terre et encore plus bas, perdue dans mon enfer intérieur.

Je n'ai pas de mot aujourd'hui, tout s'efface. Je regarde le feu dans la cheminée, c'est le même feu dans des temps différents qui tend toujours vers le haut alors que les braises sans flamme me font penser à des villes illuminées ici-bas. Je me promène donc entre les bâtiments comme à 17 ans...

Je vivais à Cordoba, en Argentine. Autour de la maison que nous venions de louer, le jardin était en friche. J'étais tellement jeune et tellement vieille ! J'allumais les étoiles de Noël et je les jetais par terre entre les herbes géantes. Les étoiles illuminaient les herbes ! J'ai rêvé des villes déjà. Je me suis toujours contentée de rêver mille paysages sans avoir aimé, ni avoir envie, ni connaître le courage de sortir de mon enclos pour explorer le monde. Mais sans le savoir, j'ai toujours jaloué les autres, ceux qui osaient la vie, qui ne laissaient les rêves que pour les nuits de vrai sommeil.

Je n'avais pas d'amies, j'étais trop vieille, elles se racontaient des histoires banales. Moi rien. Pas d'amies, pas de poupée, un

⁴³ : publié dans le n° 92 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2004) « La jalousie ».

monde d'adultes m'entourait, pire que malveillants, indifférents.

Les filles avaient très tôt commencé à faire des yeux doux aux garçons, moi rien. Je les regardais. Jalouse ? Peut-être n'est-ce pas le mot. Sûrement impuissante. Dès mes six ans le collège des sœurs de la Miséricorde ne m'avait pas aidé non plus à oser le monde.

Je me suis murée derrière une équivoque notion du péché qui justifiait mon enfermement. Je n'étais peut-être pas consciemment jalouse, parce que je voyais les autres avec admiration, mais sans avoir la moindre imagination pour les imiter.

La vie à la maison était réduite à des leçons très sommaires. Pas de soins spéciaux pour moi. Beaucoup d'austérité ? Non : de l'indifférence.

Enfin, jalouse de tout, je me suis fait une raison. Je me suis promise qu'un jour quand les autres auraient fini avec leurs histoires banales et leurs comédies je deviendrais quelqu'un. Je me suis mariée sans avoir eu de poupées. Je suis partie de ma ville pour aller loin, je me suis coupée du monde sans l'avoir jamais pénétré. Aujourd'hui je suis jalouse de ma propre innocence, car l'autre partie de moi voit sans aucune pitié la réalité.

J'appris à faire avec. Je suis trop jeune, je suis trop vieille. Autant de vie j'ai vécu en regardant et décodant les autres que parfois ma simplicité et ma facilité à me satisfaire avec les plus petites choses m'effraient.

Même mon lit est petit, ma lampe de chevet n'a pas de prétention, je ne suis pas envieuse non plus. Le monde arrive, je le reçois. Le monde passe, je ne cherche pas à le figer. Mais j'ai peur, une peur archaïque, car je souffre d'amour, mais je ne souffre pas de manque. J'ai peur de la solitude qui a été mon amie et mon horreur. Je ne serais pas restée seule dans une maison comme la mienne de l'enfance, car elle serait pleine de recoins, d'imaginaire.

Enfin je suis jalouse des gens qui vivent dans une communauté,

car les hommes passent, les personnes vivant en communauté restent.

Sortir ? Avoir une vie mondaine ? Non, je ne suis pas jalouse des gens qui font ce type de partage même si quand je suis en situation sociale je suis vite entourée et j'aime les personnes vraiment.

Non, je crois seulement que je suis jalouse de ceux qui ont trouvé enfin la paix. Peu importe l'âge. Je n'ai connu la paix que de façon passagère, entre les vagues de la mer, avec mes enfants dans mes bras.

Cette séparation entre cette partie de moi qui va vers le haut et celle qui reste n'est qu'une solution passagère pour vivre le mieux possible dans mon corps et accomplir ma mission sur terre.

Je demande pardon à tous ceux qui ont pu être victimes de ma jalousie, mais je n'arrive même pas à détester ceux qui jour après jour me détruisent plus ou moins consciemment. Vraiment, je n'ai pas de mot pour décrire, ni même pour écrire sur ce thème. Il m'échappe.

Enfin je crois que je suis différente. Je dois accepter et continuer à couper impitoyablement tout lien qui me trouble avec des valeurs qui choquent les miennes.

En revanche il y a beaucoup de jalousie envers moi. Cela ne me fait pas mal, car je ne crois pas être provocatrice. Peut-être est-ce mon accueil sans aucun préjugé qui provoque ?

Peut-être suis-je jalouse de mes enfants qui ont des piscines chez eux. En réalité, je ne sais pas. L'unique chose que je reconnais comme étant étrange chez moi, c'est que ma vie a tourné toujours autour de mon couple et mes enfants.

Je crois, comme Martin Buber, que l'homme est « un couple », et j'ai peur de savoir que Dieu me prendra peut-être mon aimé et je partirai sans doute en me demandant le pourquoi de la séparation ?

J'espère la paix. Je verrai pour le moment ce qu'il y a lieu de faire avec ce libre arbitre qui nous a été donné et qui est seulement accessible et compréhensible par l'homme capable de faire la démarche de devenir conscient.

J'avais pensé écrire sur la différence entre jalousie et possessivité, mais je n'ai pas pu l'ajouter à mon plan théorique.

De toute manière un mot : le jaloux est capable d'aimer et il souffre. Le possessif dessèche son objet d'amour, l'éloigne de tout et de tous.

L'été est là. Il y a neuf boutons dans le rosier Pierre de Ronsard. Le soleil rayonne, je voudrais accepter des changements de saison, mais j'aime le silence de l'hiver sans même savoir pourquoi.

Il me faudra ouvrir les portes vers la vie, bouger, aimer autrement. Peut-être un peu de jalousie pourrait m'éveiller, mais pour cela il me faudra trouver un objet d'amour ouvert à la vérité, désirant. Enfin, impossible de me définir. Je pourrais être jalouse du rosier qui fait des boutons, mais je suis en lui et avec lui dans une position animiste.

Fait à Paris sans réponse ? Il y a du vrai soleil !

Coupable ou non coupable⁴⁴

Le manteau noir de la culpabilité me déborde, nous déborde sans pitié. Culpabilité d'aimer des objets impossibles ou remords fondamental d'une incapacité à aimer ?

Pourquoi l'univers entier semble nous jeter au visage l'image impitoyable d'une culpabilité sans rémission ? Écrasés par son poids, nous mourrons sans douceur dans le sombre crépuscule d'une société qui ne se soupçonne pas elle-même comme étant à l'origine de notre faute majeure, celle d'être nés sous ses griffes.

* * *

Ce n'est pas dans une langue étrangère que je devrais écrire. Il le faut, car il ne m'est pas possible de laisser parler la passion de la vérité qui me désarçonne dans ma langue maternelle, sublime et bien aimée, mais pleine de retenue et de silences bienveillants et pudiques. Jadis c'était la grâce de l'innocence, j'ai parlé d'amour dans ma langue, j'ai crié vers Dieu en exigeant de voir son visage, j'ai chanté des berceuses à mes enfants... Tout en douceur. La violence n'était pas là-bas et il y n'avait qu'un certain soupçon de culpabilité en embrassant un garçon entre les rosiers de printemps ou les plantes rampantes du chemin de fer. Volupté sans culpabilité, pas trop loin dans les élans comme pour aller se confesser avec le Directeur de conscience, car à cette époque-là, – et pour moi il y aura toujours encore un Directeur de conscience –, pas du tout représentant d'une société manipulatrice, accusatrice ou franchement permissive, mais d'un Dieu dont la miséricorde va plus loin que nos misères.

⁴⁴ : publié dans le n° 93 de la lettre de SOS Psychologue (juin 2004) « La culpabilité ».

* * *

Mes confrères savent combien notre spécialité est étrange, douloureuse, tragique et difficile. Nous sommes demandés parfois comme conseillers de vie, comme directeurs de conscience. Nous sommes obligés sans trop le vouloir, mais par devoir déontologique et par connaissance, d'écouter les confessions des êtres perdus, égarés, sans lendemain avec leurs histoires et leurs troubles. Il nous est demandé dans des alliances ponctuelles des solutions à des crises dans l'« ici et maintenant ». Le chemin est si dur qu'il nous faut une force au-delà des forces limitées de notre condition humaine pour ne pas laisser notre propre fragilité se manifester au-delà de notre empathie.

* * *

Jung disait que quand dans la nuit nous sommes pris par l'inquiétude nous devons nous poser la question : « quelle est la tâche que je n'ai pas accomplie ? ».

Portée par cette suprême injonction, je suis la route d'une présence permanente auprès de chacun de mes patients. Je ne ressens pas, en général, le mal-être nocturne, la culpabilité ne m'agresse pas, car elle n'est qu'un piège de l'orgueil et j'ai fait ce que j'ai pu et Dieu sait que dans le silence émergent les corrections au sujet des non-dits qui parfois auraient été nécessaires au bon déroulement de certains cheminements analytiques. Mais si aujourd'hui je n'ai pas dit, pourquoi ne pourrais-je pas l'ajouter le lendemain ? Parfois il n'y aura pas de lendemain. Nous vivons dans une société où tout va trop vite, une société qui rattrape impitoyablement le faible, le fragile, le dépendant, le naïf, mais pas le pervers qui apprend à se faufiler entre les obstacles pour acquérir le pouvoir et la fortune faciles qui lui sont si chères.

* * *

Je suis coupable de détester foncièrement les profiteurs de l'oxygène des autres.

Je m'explique : il y a une rue avec, de chaque côté, un trottoir. Sur un des trottoirs les pervers et en face les névrotiques.

Sur le trottoir des pervers tout est permis, ni le remords, ni la culpabilité n'existent. Ils ont tous les droits. Exploiter l'innocent qui croit aux paroles fascinantes du pervers, à sa séduction sans bornes. C'est le trottoir du mal, mais comme dans ce paradis de manipulation et de mensonges le mal n'existe pas, tout est plaisir, nonchalance, petits efforts pour récompenses disproportionnées. C'est le trottoir d'un yacht de grand luxe, des gigolos sans scrupule, des femmes qui s'affairent à se vendre ou à acheter les autres au meilleur prix du marché. Peut-être un jour, dirait un rêveur, ils pourront changer... moi personnellement je ne doute pas que la grâce puisse les toucher, mais je n'ai pas été encore témoin du miracle. Ils ont des « tissus pourris » ou des « psychismes mités ». Ce n'est pas moi qui ai donné de tels qualificatifs, et je les mets entre guillemets pour bien signaler que ce sont d'autres bien plus grands que moi et bien avant ma naissance qui l'ont dit.

* * *

Revenons au trottoir d'en face, le trottoir des névrotiques : ils sont coupables de tout, en regardant les yeux grands ouverts vers le trottoir où les pervers boivent jusqu'au bout la bouteille de vie, en s'assurant naturellement que cette eau de vie soit de la meilleure qualité. Le névrotique porte sur lui les péchés du monde. Il est soumis à la tentation de déprimer, de croire à la parole bienveillante. Il est né coupable et comme tel il doit périr à moins qu'une grâce divine, puisse le guider pour se connaître et l'aider à faire un bilan. Peut-être un jour dira l'homme sensé : « pourra-t-on le sauver ! ».

Étrange et suprême paradoxe. Peut-être sont-ils loin du plaisir facile, peut-être n'arrivent-ils pas à exploiter les autres, peut-être

leurs culpabilités et leurs remords sont-ils imaginaires, mais cliniquement parlant ils sont beaucoup plus proches de la vie et de la paix que le pervers qui jouit de tout n'importe comment.

Pour le pervers la vie n'est que, sur son trottoir de luxe, manipulation et apparence.

Pour le névrotique il s'agirait d'un manque de vouloir profond de vraiment en avoir assez de ses culpabilités et de se confronter à laisser venir, contempler, comprendre et interpréter autrement la vie et lui donner un sens.

* * *

Beaucoup de pervers viennent en analyse, en général pour apprendre à mieux manipuler les autres.

Les pervers se cachent très bien et parfois déroutent les autres avec leurs plaintes de migraine. Il y a des courants analytiques qui n'acceptent pas de travailler avec les pervers.

Dans mon cas, il s'agit d'un défi, parfois je crois avoir échoué, mais dans tous les cas au moins je suis arrivée à les déstabiliser...

Mme X était venue pendant deux ans. Un mari fortuné, médecin avec deux enfants adoptés et "une migraine". Autour d'elle, beaucoup de gens qui la suivait dans "sa lutte pour la paix avec ce mari qui allait chaque jour voir son analyste". Pourquoi devrait-il aller voir, chaque matin, son analyste ?

Ses rêves étaient très noirs, sa voix pas très cohérente avec son apparence de poupée vénitienne. « Poule de luxe », dirait une de mes patientes qui a le mot juste.

Elle est arrivée à me proposer de faire hospitaliser son mari d'office. L'horloge de notre temps ensemble s'était arrêté ce jour-là...

C'était le mois de juillet, fin juillet et elle partait en vacances dans une de ses nombreuses résidences secondaires dont la fortune

venait de son mari. Elle s'approche de mon bureau et me demande un rendez-vous pour la première semaine de septembre. Ma réponse fut : « pas avec moi ». Elle est partie pour la première fois sans plaider sa cause.

C'était le 20 juillet 1998. Je suis descendue pour aller à la banque, à deux cent mètres à peine de mon cabinet. Je tremblais. C'est drôle : enfin, je n'avais pas obéi ! Elle n'est pas revenue. Elle avait compris, mais pendant ces deux ans passés avec elle, j'en ai appris plus sur la perversion et sur mes propres limites que pendant toute ma longue carrière. Elle n'avait pas culpabilisé. Je crois simplement qu'elle a conclu qu'elle avait utilisé de mauvaises techniques de manipulation avec moi...

Point à la ligne...

Fait à Paris le 22 juin 2004.

Il fait un peu froid, mais j'aime ce temps en dehors du temps et du calendrier.

Ce temps qui s'accorde avec mon âme de solitaire qui aime être accompagnée.

En tout cas, je préfère être dans la rue en contemplant les deux trottoirs.

Dans la rue, cela circule et il y a de la perspective.

Je crois en l'éternité et je sais aimer et je suis aimée et nous serons en paix.

Le bonheur⁴⁵

Le bonheur est un état passager dont la durée dépend de notre capacité de transformer les énergies négatives en énergies positives afin de « crever le plus tard possible ».

Le bonheur est un point de confusion entre réalité, naïveté et innocence.

Même avant de naître nous n'étions pas toujours attendu dans le bonheur. Je me souviens, il y avaient mes parents, mes grands-parents, mes oncles, mes tantes et toute une jolie famille au fond bien pourrie et pleine de sentiments contradictoires. Le bonheur aurait été de continuer à nager dans le ventre maternel moins dangereux que l'environnement où j'étais reçue et qui était déjà hypocrite et ambivalent. Personne ne pourra dire parmi les survivants que ce que je raconte n'est pas vrai.

Voyons le tableau sous différents angles.

Une pauvre jolie jeune femme censée être la mère et qui pour le bonheur de son père devait considérer le rejeton convenable ! Ce n'était pas du tout vrai. Je suis née femme et je commençais à être en contradiction avec le désir de mes parents d'avoir un garçon qui devienne « marin ». Ma tante, la femme de mon oncle maternel aîné considérait qu'être femme était horrible et que les femmes sont moins bien que les hommes. Par ailleurs les mieux intentionnés avaient demandé à ma mère si elle n'avait pas peur d'accoucher d'un monstre. Chez mes ancêtres il n'y a jamais eu de monstres – que je sache –, mais une paire de dents de dragon m'auraient été nécessaires pour me confronter à cette famille si

⁴⁵ : publié dans le n° 94 de la lettre de SOS Psychologue (juillet-août 2004) « Le bonheur ».

bien élevée et jalouse...

Aujourd'hui, c'est l'heure de la vérité. Il y a eu beaucoup de bonheur, mais non reconnu : par exemple, la tante était obligée de suivre son mari dans de longs voyages en Europe en bateau. La pauvre femme ! Elle ne sait pas aujourd'hui si l'oncle, son mari, l'a aimée. Je ne sais pas, mais avant de mourir il avait souffert d'un ramollissement du cerveau du 25 décembre au 16 janvier, date où il est mort. Elle dit qu'il la regardait méchamment. Naturellement, en approchant la mort, la conscience s'affine et fait bien le tri entre les bons et les méchants.

Par ailleurs ma mère s'était mariée avec mon père par amour mais le bonheur n'a pas trop duré, car il ne fallait pas se montrer heureuse de coucher avec un homme même légitimement épousé. Donc elle a eu des regards de femme violée – tu penses ?

Seulement lui, mon grand-père était porté par le bonheur sans bornes de ma présence pour lui bien désirée. Et je me souviens de lui, car mon bonheur d'aujourd'hui c'est à lui que je le dois. Mon grand amour ! Après j'aurai d'autres hommes qui viendront essayer de prendre sa place, mais la place était royale et les hommes... n'étaient pas des rois.

Avec beaucoup d'innocence je fais, selon les dires de celui qui a été mon analyste, mon meilleur analyste, Angel Garma, d'« un pêcheur un roi » en voulant retrouver le grand-père...

Hier soir, j'ai rêvé du curé de mon église – un mystique dans la réalité – comme étant le mari de ma mère. Il faut interpréter le rêve : il était plus que mon père pour moi, car il était la solution à mon problème le plus profond au sujet de mon père... Mon grand-père était un mystique, tertiaire, trinitaire. Le père de l'église n'était qu'une condensation entre mon grand-père et Dieu le père, auquel je crois. Mais où est donc passé mon cher papa ? À peine dans le lit de ma mère comme pour faire le bonheur d'une reproductrice bien intentionnée. Une espèce d'Esprit Saint, à vrai dire.

* * *

Le bonheur c'est une histoire relative. En principe il n'y a que des contrats. Si le contrat dure c'est le bonheur.

Le bonheur est un mensonge qui devient vérité par moment quand nous avons la capacité d'oublier que nous sommes mortels, que la maladie n'a pas épargné nos enfants et nous-mêmes, qu'il n'y aura peut-être pas de lendemain pour nos amours...

Pour moi personnellement le bonheur c'est de confesser ma vérité et si elle peut servir aux autres pour crier bien fort et ainsi dépasser le bavardage mensonger.

Ma vérité ? Mon bonheur, c'est d'aimer avec les yeux bien ouverts, être fidèle à mes idéaux, les pieds sur terre et le cœur au ciel, ce ciel dont je rêve et où nous serons ensemble pour l'éternité.

Je ne peux pas dire que les aimés sont partis, car je les évoque dans une présence immédiate...

Heureuse j'étais dans les bras du grand-père... Où sera-t-elle, la montre que j'ai marqué avec mes dents naissants et qu'un jour de ma jeunesse, j'ai voulu la faire démarrer et je l'ai oubliée chez la bijoutière, car mon cœur souffrant d'amour trahi avait effacé toute mémoire qui ne soit celle du traître ?

Le bonheur d'être mère ! Mais loin de la famille, le plus loin possible pour que jamais des êtres malveillants puissent regarder le nouveau né, comme moi-même j'avais été regardée.

Je ne parle pas des étrangers, car ils sont bien les autres ! Nous n'avons pas d'histoire avec eux.

Je n'ai jamais demandé aux autres de prendre en charge mes enfants. Mon bonheur au fond est d'avoir été une mère à l'« italienne » comme disait mon oncle quand je ne laissais pas les enfants dormir chez lui à Miramar, à la campagne.

Par ailleurs il y a du bonheur dans le manque de bonheur, car alors il s'agit d'une recherche consciente pour le trouver et la question avec le bonheur c'est comme avec la vérité, « si on le cherche, on le trouve ». Vouloir le bonheur c'est pouvoir l'attendre et ainsi le vivre.

Enfin le bonheur, ce ne sont que des instants de conscience où nous ressentons la joie d'exister en étant simplement entre la fugacité chronologique et l'éternité sans fissure.

Commencé à Paris le 7 juillet et mon bonheur à une heure du matin, à cette heure tardive de la nuit c'est de reconnaître la beauté de la vie. J'ai été trahie. Je suis trahie, je serai trahie, mais je n'ai pas envie de monter des défenses. J'apprends simplement qu'il faut nager contre le courant, se faufiler entre les obstacles, contempler sans m'ébranler les essais de manipulation des autres. La vie est un Maître, regardons-la avec admiration, mais écoutons penser les autres... Ce qui est important n'est pas seulement dans la parole, mais surtout derrière la parole. Je nage les yeux bien ouverts entre mes utilisateurs. Je m'étonne quand quelqu'un me demandait : et vous, est-ce que vous allez bien ? Merci pour le faire. Ils pensent que je suis blindée. Non, je ne suis qu'un témoin qui veut savoir et faire le tri entre ceux qui sont pour moi et ceux qui ne le sont pas.

Je vois que certains « tirent la couverture vers eux » à partir de moi. Mais pourquoi pas si cela fait leur bonheur ? Pourvu que je puisse laisser venir, contempler, comprendre et enfin trouver le sens et les découvertes pour le bonheur sans limite de ma propre évolution dont j'ai besoin.

Parfois je suis triste et la tentation de les envoyer à leurs misères m'assiège, mais mes propres misères sont plus à considérer et à dépasser que mes tentations de donner des leçons.

Je vis avec plénitude le bonheur des instants magiques : et vous, comment allez vous ? Et, je dis : bien, très bien, car à cet instant l'autre m'a considéré comme étant une personne qui pouvait ne

pas être assez comblée. Mon sourire face à la vie est réel. Demain, je ne sais pas. Peut-être, je crierai à cause de ma solitude sans bornes, mais demain n'existe pas et aujourd'hui je sais aimer et je suis aimée et nous sommes en paix.

Je vois le jeu des autres et je me demande où sont mes jeux ? Car pour le moment je ne connais que des enjeux. Oui comme chaque nuit je laisse l'échiquier dans sa position. Nous verrons les mouvements à suivre demain. Aujourd'hui « les jeux sont faits » et l'action m'a apporté le bonheur.

Histoire de Mlle MN, qui venait consulter, car depuis plus de vingt ans elle n'arrivait pas à faire le deuil de sa seule et unique histoire d'amour, qui aurait pu lui donner le bonheur définitivement. Elle avait passé des années en attendant le bonheur avec son mari. Le bonheur était pour elle toujours possible et il l'est encore. Elle croyait qu'il pourrait changer.

Un jour elle a écrit une petite histoire après avoir rêvé d'un loup. Elle m'a dit : « il s'agit de ma propre histoire. »

« J'étais partie dans un bateau de luxe avec mon panier de Cendrillon et sans méfiance le 12 mai... Je me suis faite dévorer par un loup à fric sans éthique, chevalier d'un rêve sans destin, sans lendemain. Je lui ai donné à manger de ma main et il était devenu mon ami et donc moi son esclave, car un loup n'est qu'un chien qui n'a pas de maître... et je me suis égarée dans un bonheur de fidélité avec le loup qui en réalité n'était pas mon loup, ni celui de Rome, de Romulus et Remus, mais un homme sans scrupule déguisé pour Cendrillon en un charmant loup perdu, sans meute. »

* * *

Aujourd'hui, elle n'a pas encore fait le deuil, car son loup lui est encore utile pour mettre à l'extérieur ses angoisses. Il n'y a pas beaucoup de différences entre l'adulte et l'enfant.

Nous pouvons suivre chez les adultes le sens de la présence de

ses loups...

Peut-être que je me trompe. Mais je crois bien aimer mon propre loup. Pourquoi ne pas l'appivoiser et faire de lui le compagnon porteur de la restauration de notre énergie psychique ?

Le cas m'a touché.

Continué le 8 juillet à 3 heures du matin et il fait un certain froid sans lendemain, car il s'agirait d'un été aussi étrange que le loup de mon histoire.

La projection⁴⁶

Je n'arrive pas à me situer, ni même à trouver la bonne position pour mon corps... Je voudrais enfin lire, lire, lire jusqu'au sommeil, un sommeil profond et réparateur, mais tout effort devient inutile, je suis parasitée, je passe sans cesse d'un souci à un autre sans ne pouvoir rien résoudre, car c'est la nuit.

* * *

Des jours et des jours sans pouvoir écrire sur un thème sur lequel nous, les analystes, avons beaucoup à dire. Comme par hasard, trois d'entre nous ne présentent cette fois que leur absence de communication. Pourquoi ? Où est la difficulté ?

Peut-être par peur de réfléchir à nos propres projections. Oui, je crois personnellement, que ce qui me trouble, c'est le questionnement au sujet de mes limites pour bien différencier mes interprétations des faits réels. Si 80% de notre vie ne sont que projections, où suis-je aujourd'hui après trois longs mois de silence, après avoir si facilement écrit sur le bonheur... La question reste suspendue...

* * *

Aujourd'hui nous sommes le 4 octobre de l'année 2004... Ces derniers temps il y a eu des événements troublants, le décès de ma tante, ma lectrice bien aimée, dont je vous ai déjà parlé. Je m'étais faite à l'idée qu'elle serait éternelle. Je crois que j'ai toujours écrit pour lui faire plaisir, elle gardait dans la table de son salon mes livres, mes écrits. J'avais une correspondante pour moi.

⁴⁶ : publié dans le n° 95 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 2004) « La projection ».

Je disais les choses simplement en sachant qu'ainsi elle me comprendrait plus facilement. C'est drôle, la plus forte de mes projections, a été, est et sera que je n'ai jamais été aimée pour moi, mais pour ce que je représentais... Au fond, dans mes nuits sans sommeil, je me dis que j'ai beaucoup aimé, mais que je n'étais pas aimée. À l'évidence, ma conclusion est fautive, mais tant pis pour moi ! Par ailleurs et, en ce moment, je déteste mes enfants, car ils m'ont déçu par rapport à tout ce que je crois leur avoir appris sur la considération envers autrui. Beaucoup de projections peut-être, mais rien à faire c'est ainsi et point à la ligne. Il leur faudra rebrousser chemin pour que nous puissions communiquer librement, humblement sans vouloir se considérer comme « les maîtres du monde ». Enfin, je suis en train de dire des choses que les autres parents sont incapables de dire, mais qu'ils pensent...

* * *

Oui, mes plus féroces projections sont aujourd'hui sur mes enfants : encore me faudra-t-il être sûre que ce ne sont que des projections !

* * *

Comme tout parent, je dois avoir commis des erreurs, mais dans l'aspect pratique ce sont des professionnels brillants – sans exception – et je les ai beaucoup aimés et respectés. Je n'ai jamais été l'esclave de mes enfants, mais quelqu'un de présente au réel de chaque situation.

Au fur et à mesure qu'ils sont rentrés dans la vie je n'ai jamais interféré dans leur choix. C'est bien clair, je n'ai rien dit, mais j'ai tout contemplé dans un silence prudent, car nous ne pouvons pas les faire grandir en essayant de faire la loi.

* * *

Mon expérience de vie n'est que mon expérience de vie et ils ne

sont pas moi.

Dans ce sens, je suis impitoyable. Pas d'identification... Vous êtes vous, chacun égal à lui-même, et moi je suis moi, différente de vous, égale à moi-même.

* * *

Aujourd'hui je préfère me taire. Rien à faire. Ils sont libres de moi. Je suis le type de mère toujours disponible, mais seulement si on le lui demande.

* * *

D'autres événements se sont succédés ces derniers mois : d'autres décès, des maladies d'êtres aimés.

Je suis seule et paralysée sans avoir le courage d'écrire.

J'aimerais que Roland Cahen, mon maître et ami, soit près de moi pour dialoguer ensemble sur le thème. Mais il est parti il y a quatre ans. Nous aurions pu parler de l'aveuglement thérapeutique.

Et qui sont mes amis ? C'est là où la question se pose et comme je n'ai pas de réponse encore je laisse la vie m'offrir l'évidence de cet amour sans bornes que représente l'amitié.

* * *

Moi ? Toujours loyale, bien qu'en apparence cruelle parfois, parce que je suis censée être sincère. Je n'ai pas de point de vue particulier, mais je me laisse être touchée par l'évidence qui n'est pas une projection.

* * *

Et à toi, pourquoi je t'aime ? Parce que je crois que nous sommes faits pour nous aimer au-delà de toute différence et de toute projection, notre vie coulant dans les fleuves de la

140

création.

*Fait à Paris le 4 octobre 2004
dans un automne qui rattrape un juillet perdu
dans le non sens d'un été bien froid
Pas de projection...*

Choix du partenaire amoureux⁴⁷

Mes réflexions ont été écrites en trois fois, comme toujours. Le thème me fait douter, car il est toujours à la première personne. J'avais l'impression d'avoir été choisie, mais pas d'avoir choisi... Je laisse donc la question pour après et je vais vers des cas cliniques.

* * *

1^{ère} partie

Pour parler du choix du partenaire amoureux, je commencerai par le cas de Mme NN., 58 ans dont la demande pour entrer en analyse avait été sa difficulté à créer des liens de couple dans la durée. Son cas m'a permis de mieux comprendre les questions que posent les patients sur ce thème et mes propres interrogations...

* * *

Récit de Mme NN. : « j'avais 14 ans à cette époque et j'ai trouvé le premier beau parleur de ma vie. Il était élève, à cette époque, à l'École Polytechnique, en fin d'études.

Nous nous sommes rencontrés dans une soirée inattendue le 30 décembre d'une certaine année où je n'étais qu'une adolescente bien protégée par une famille avec le zèle de son avenir. Il m'avait dit qu'il était mal avec sa mère, je le pris à ma charge, nous nous sommes mariés et nous avons eu des enfants, sans plus. Sa mère était devenue une amie mais il n'était pas assez mûr pour en profiter, donc je l'ai pris en charge malgré l'opposition furieuse de

⁴⁷ : publié dans le n° 96 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2004) « Le choix du partenaire amoureux ».

mon père qui ressentait le mensonge et l'imposture. Mais enfin je l'aimais et point à la ligne, nous avons eu de beaux enfants et nous avons mangé de bons mets.

Mon deuxième couple s'est passé après mon veuvage, un homme d'un autre pays qui m'a raconté deux jours après avoir fait sa connaissance qu'il était au chômage et que s'il ne retrouvait pas une situation pour la fin de l'année, il se suiciderait. Je le pris en charge, et je l'aimais. Il doit continuer à raconter son histoire de suicide jusqu'à la fin de ses jours en trouvant chaque fois une femme moins naïve que moi mais plus avisée que lui, naturellement. Pour conclure, je ne trouve pas beaucoup d'hommes dans le bon sens du terme mais eux n'ont pas trouvé chez moi la poule aux œufs d'or qu'ils attendaient. Le troisième, car il y a toujours un troisième, ne m'a pas vendu de châteaux en Espagne mais toujours la bonne parole pour me faire croire qu'il était allé plus loin que moi dans sa recherche de vérité. Il était le meilleur dans son genre car il n'avait pas la belle parole mais l'air de posséder un mystère éclatant qui pourrait me rendre consciente. »

Voyez-vous : j'étais la première innocente, le premier agneau entre les brebis du bon Dieu qui sont nombreuses mais pas trop en ce pays où les femmes et les hommes rêvent de sentiments. Seulement, ils ne vivent que pour la recherche du pouvoir et de l'argent.

Enfin ce n'est pas le cas de ma patiente qui m'intéresse particulièrement car elle retombe toujours sur ses pieds, arrive ce qui arrive et les hommes de sa vie lui ont servi quelque part à la rendre plus forte et plus sensible à la vérité, et ce n'est qu'à la vérité que moi-même je rends hommage, toujours et partout.

Elle n'avait choisi comme partenaires que des répliques de l'« Indifférent de Watteau » du Louvre, des hommes capables de « bailler sa vie », pas trop puissants, mais avec l'air d'être des mâles dans le bon sens du terme, c'est-à-dire des « Latin lovers »

spécialisés dans les zones érogènes et dans le plaisir des sens.

Il aurait pu être aussi un japonais du style de Mishima, car pourquoi ne pas choisir une pathologie limite si cela pouvait la faire rêver une autre fois d'être le sauveur ?

Du fait de la liquidation de ce lourd complexe, voici le portrait de son partenaire possible dans le réel du présent, c'est elle-même qui l'a tracé :

une sensualité sans limite, une sensibilité sans bornes et la séduction par une bonne parole sensée ;

un homme facile à vivre, capable de rire de lui-même et d'avoir de la considération pour les autres ;

c'est elle-même qui l'a dessiné après avoir travaillé assez en elle-même, pour garder l'essentiel de ses expériences de couple et éviter de nouvelles séparations motivées par la répétition due à une possible névrose d'échec.

Écrit à Paris le 1^{er} octobre 2004 juste après « la projection »⁴⁸, car je ne voulais pas tomber dans la déprime qui est produit par le manque de courage de remplir avec des vérités relatives la muette page blanche.

* * *

2^{ème} partie

Le 30 octobre, en allant à Londres, dans l'Eurostar, où comme par hasard, il fera nuit pendant 20 minutes, c'est-à-dire le temps de la traversée du tunnel, il est curieux que je ressentis et vis la synchronicité de vivre moi-même dans ce passage inattendu par la nuit. Il y a trois semaines je n'avais même pas pensé aller à Londres... En tout cas le travail inconscient était déjà là-bas : le changement de langue, un petit pas vers la Manche et tout s'arrange, il me fallait pour parler moi-même du partenaire un

⁴⁸ : n° 95 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 2004) « La projection »..

« passage par la nuit », comme Jonas dans le ventre de la baleine. Mais enfin, comme je dis toujours « ma vérité », je profite de cette nuit obligée pour parler et oser parler du partenaire. Je sais que je dis ce que les autres n'osent pas dire mais il s'agit d'un espace d'honnêteté, de sincérité et de liberté d'expression. Je voudrais communiquer ce que j'ai pu comprendre à ce sujet : l'imprévisible polygamie de l'homme réel, c'est-à-dire un seul amour s'exprimant avec des partenaires différents et avec des buts différents. Si vous voulez que je m'exprime plus clairement : un couple de sexualité, d'enfantement, de confidences soupirées sur l'oreiller, un couple de totalité sans jalousie, ou chacun sait qu'il est transparent, fidèle et mûr. Par exemple un autre couple asexué, mais transparent aussi, un couple intellectuel avec un partenaire ciblé qui nous élève vers le ciel de la culture et la compréhension de l'angoisse à questionner, et encore un troisième un partenaire/-couple dans la recherche d'une réussite professionnelle, d'une réussite dans la vie. Nous vivons dans un système de culpabilisation que nous, bornés, acceptons si nous pouvons accepter cette pluralité qui n'est pas un péché mais le constat d'une réalité.

* * *

Moi, fille unique, « spécialiste » en enfants uniques de tous les âges, je peux bien le dire : nous sommes des brebis égarées, sans fratrie, ils ont voulu faire de certains de nous des gagnants et des autres des résignés à ne pas sortir de notre nuit de Blanche Neige ou de Peter Pan. Nous sommes des partenaires amoureux, tous âges confondus, à la recherche des amours fusionnels et de la dépendance. Enfants uniques nous sommes comme des « accros », mais la question c'est que personne ne sait rien de nous et que dans notre pauvre vie sans défense par manque de fratrie nous vivons comme des zombis perdus. Vous, mes lecteurs, parmi lesquels il y a des enfants uniques, je suis sûre vous avez cherché chez les analystes l'âme sœur et vous nous avez raconté des histoires, mais les uniques et vraies questions sont : qui suis-je ? Où suis-je dans ce monde sans référents où ma

fratrie est partie par le non pouvoir ou le non désir de mes parents ?

* * *

3^{ème} partie

(mercredi 17 novembre 2004)

Attention, si derrière une découverte nous ne prenons pas conscience immédiatement de la compréhension, tout devient confusion et si cela peut nous rendre plus riches en connaissance pour nous-même, nous manquons de clarté pour transmettre à nos élèves la découverte. Il y avait une raison pour laquelle je ne pouvais pas achever l'article car le choix du partenaire amoureux est trop large. Le soir en dînant au restaurant avec un ami, et comme je n'aime pas être dérangée quand je mange, – avec une fréquence relative, confortablement et sans défenses –, la voix d'une femme m'a beaucoup dérangée. En réalité, pas moi mais la personne qui m'avait invitée. Donc en voulant être en paix pour bien digérer et me préparer à un lendemain rempli de travail, par deux fois je suis allée lui demander de parler plus bas. Elle a pris la demande relativement en compte, mais vers la fin du repas elle racontait à vive voix qu'elle était scorpion et qu'elle avait casé quelqu'un. Trop forte sa parole pour mon hôte je suis allée lui dire que si elle était scorpion, moi j'étais sagittaire et que j'avais du feu en moi pour demander un peu de modération. Elle m'a répondu qu'elle était une femme du spectacle et que sa voix portait. Je lui ai dit que j'étais une femme du silence et que j'avais appris à écouter.

Plus tard dans la nuit, en partant, car je n'allais pas m'en aller à cause des autres – car, en dehors des séances ce ne sont pas mes affaires sauf exception de besoin réel de l'autre en danger, naturellement –, elle était venue me dire en partant : « Excusez-moi, je suis une femme du spectacle, donnez-moi votre adresse je vous enverrai des invitations. Soudain elle m'a serré la main et m'a dit : « j'ai eu beaucoup de plaisir à faire votre connaissance,

mes filles seront là-bas et auront aussi du plaisir à vous connaître ». Je me suis entendu dire : « moi aussi » et j'ai cherché dans mon sac une carte qui n'existait pas car je n'en porte jamais sur moi. En revanche j'ai déniché un billet de l'Opéra de l'avant dernière semaine pour le ballet Médée sur lequel je griffonnais mon adresse en confondant mon nom professionnel et mon nom de famille. Je la lui donnais. Mais ce qui m'a surprise c'est que je me suis laissée surprendre car hors contexte je n'avais pas monté mes défenses de façon instrumentale, opératoire. Soudain j'ai réalisé que le problème n'était pas que le partenaire soit à un niveau d'élection homosexuelle, bisexuelle ou hétérosexuelle. La question est d'être reconnu par l'autre, c'est ça qui détermine l'élection du partenaire amoureux. Car au moment où elle m'a parlé, sa main étreignait la mienne et j'ai bien senti que le courant d'énergie, la libido comme nous l'appelons, sans vouloir trop en dire, passait. C'est-à-dire qu'en me confrontant avec elle je l'avais reconnue et cette puissance de l'ici et maintenant était plus forte que tout préjugé.

Enfin je me suis dit humblement que l'élection du type de partenaire n'est pas une question d'orientation de la libido mais de reconnaissance entre deux personnes « en manque ».

Je demande à mes confrères et à mes lecteurs de ne pas me trouver trop naïve mais je ne l'ai compris qu'aujourd'hui, en un instant, quand j'ai été surprise par la reconnaissance d'une femme qui m'acceptait sans savoir qui j'étais mais en me sentant comme un être capable de l'accueillir en plénitude d'âme, simplement et sans défense, sans surmoi protecteur ni contexte analytique : deux êtres dans un restaurant, sans histoire commune et sans passé. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'homo, de bi ou d'hétéro sexualité mais simplement de reconnaissance. Enfin que je suis moins bête que ce que j'étais hier.

A la lecture de mon article qui n'est qu'un morceau de vie, comme toujours – pas un exposé théorique que vous pourriez sans difficulté trouver dans tout magasin spécialisé – mes

confrères diront peut-être que j'ai un problème avec l'homme pour le cas que je choisis de Mme NN., mais ce n'est pas vrai. Je suis bien honnête, je n'ai pas de contentieux avec les hommes, j'aime mon aimé avec toute la force de ma compréhension et de mon partage et suis simplement bien avec lui dans une totalité qui dépasse la procréation, la vie, la mort, enfin la terrible et suprême « Condition humaine ».

*Fait à Paris dans un moment de ma vie où l'automne ne m'affecte pas comme
avant et où j'accepte ce présent de compréhension, d'éternité et de silence
paisible où j'habite mon corps et la puissance de son désir.*

Les feuilles tombent, le vent sculpte mon visage et mon âme.

*Je trouve que t'aimer ici et aujourd'hui est l'évidence de notre éternité du fait
que nous sommes arrivés ensemble au seuil de ce mystère qui est le couple.*

La condition humaine⁴⁹

Je n'ai pas demandé la permission au père Batut pour inclure, dans cette lettre sur la tristesse, son éditorial hebdomadaire de la paroisse. Je n'ai pas eu le temps de le faire et je prie l'auteur de bien vouloir me pardonner, mais ce n'est qu'une réaliste exaltation de notre « condition humaine » dont je parle très fréquemment à mes élèves, dans mes articles et autant que je le peux. Condition qui n'est pas facile à assumer ! Hélas ! Voici donc la parole de vérité que j'honore.

« L'homme n'est qu'un souffle ».

Avec quelle facilité l'humanité oublie sa propre fragilité ! Elle devrait pourtant en avoir chaque jour l'évidence, et cependant elle n'y songe pas. Elle vit comme si sa survie allait de soi, et n'était pas un miracle permanent.

De nos jours, il est habituel d'entendre déplorer les ravages causés à la terre par l'activité de l'homme. Il y a quelque chose de rassurant dans cette auto-accusation car c'est l'homme qui demeure le sujet de son destin. Ce qu'il a fait de travers, il peut le refaire en mieux. Il peut se ressaisir, mettre un terme à la pollution, aux désastres écologiques de tous ordres... Bref, pour le bien comme pour le mal, il conserve la maîtrise des événements, ou du moins il le croit – comme l'ivrogne qui se rassure en se disant le jour où je le déciderai, j'arrêterai de boire !

Rien de tout cela dans les épouvantables drames auxquels nous assistons en ce moment, impuissants devant les images impitoyables que nous transmettent nos écrans de télévision. L'humanité ne peut incriminer personne ni les pollueurs, ni les terroristes... Ni même Dieu, puisqu'elle ne croit plus en lui.

⁴⁹ : publié dans le n° 97 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2004-janvier 2005) « La tristesse ».

Dans l'Écriture, pourtant, c'est la conscience même de sa fragilité qui oriente l'homme vers Dieu. L'homme biblique, paradoxalement, a conscience à la fois de sa faiblesse et de sa grandeur « tu fais retourner l'homme à la poussière... » « tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur. »

En essayant, dans la mesure de nos moyens, de faire parvenir à nos frères humains si terriblement éprouvés l'aide matérielle qu'ils attendent, en priant pour les victimes et pour ceux qui restent en vie, mais dans des conditions de précarité terrifiantes, reprenons les paroles du psaume 89, et demandons pour notre monde, en ce changement d'année, ce que demande le psalmiste « Apprenons la vraie mesure de nos jours, pour que nos cœurs découvrent la sagesse » (*Ps.89,13*).

Père Jean-Pierre BATUT

Un touché d'impuissance qui fait grisaille.

La tristesse⁵⁰

Le 24 décembre 2004,

Si je pensais, ma fille, comme a été ma mère ! Une fleur magnifique enfermée dans une serre par la suprême volonté des autres. La différence entre ma mère et les autres, c'est qu'en premier lieu, elle n'est pas devenue folle dans ce milieu gériatrique qui, en réalité, n'était pas plus tragique que le monde qui nous entoure. Elle s'était laissée enfermer simplement et sans plus, car elle avait accepté l'enfermement comme solution à la méchanceté de l'environnement qui depuis sa plus tendre jeunesse l'avait jugée légère. Légère, tu le diras un jour ma fille quand, à l'âge qu'elle avait, tes enfants t'obligeront à te poser des questions : l'environnement sera alors devenu presque hostile, car tu ne serais plus la même dans ta lumineuse jeunesse.

Tu pourras te demander à laquelle de mes filles, je m'adresse ? Tu n'auras jamais de doute, car la différence sera que tu pourras comprendre et les autres non. J'accepte qu'aujourd'hui tu te battes pour ton avenir, mais qu'il ne soit pas qu'exclusivement matériel et surtout pas, réfléchis sur la dépendance à quelqu'un d'autre. Aime l'homme de ta vie, aime les hommes de ta vie, mais en étant libre comme un oiseau du ciel, indépendante, et je te dis cela, car dans les générations qui nous ont précédées, les femmes n'étaient pas libres, sauf ma grand-mère qui était déjà une femme « pas comme les autres », Présidente de la société de l'histoire avec le président (1916-1930) et le général des Armées. Elle fumait déjà dans les années trente, et se baladait dans le monde en bateau pour faire des conférences en Europe. Ma mère bien-

⁵⁰ : publié dans le n° 97 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2004-janvier 2005) « La tristesse ».

aimée n'a pas osé, je suppose, dépasser l'image de sa propre mère. Je ne parle pas en tant qu'analyste et en concepts, je parle en temps qu'être humain.

Ma grand-mère bien-aimée avait éduqué sa fille dans un modèle plutôt sensuel différent de son propre modèle intellectuel. Ma mère l'a laissée faire, et toi cher Hervé tu l'as vue à la fin de sa vie tendrement accepter son destin de recluse, mais tu sais aussi que c'était elle qui m'a fait ce que je suis aujourd'hui. Je reprends la lettre « E » qui rend mystérieuse ma signature ! Je m'appelle Emma comme ma grand-mère, je suis cette intellectuelle qu'elle a été, mais avec cette dominance animale de ma chère maman qui seulement comptait à la fin de ses jours avec son instinct de survie, sa sensualité dont j'ai bien hérité pour ressentir même les plus simples plaisirs de la vie comme manger et surtout aimer la beauté de la vie même en réclusion.

La différence, ma fille, par rapport à ma mère n'est que le fait que j'arrive à pouvoir dire : « basta, ça suffit, it's enough, en voilà assez, io sonno estanea, no puedo mas, en todos los idiomas. »

Elle n'a jamais su dire : « c'est assez ».

Dans la clepsydre, le temps s'écoule et je me réveille de mon long sommeil de femme de devoir.

Tu le seras à ton tour, je souhaite aujourd'hui pour toi que tu le deviennes, avant que tout le sable de la clepsydre soit passé. Reste libre comme les oiseaux, suis les saisons, migre quand l'hiver cruel des sentiments humains t'abandonnera, cherche des horizons nouveaux, ne t'enferme pas dans une routine de tristesse, gagne, sois toujours gagnante. Il n'est de deuil que nous ne puissions faire. Même l'adieu à un être aimé sera pour toi accueillir la joie enfouie de l'aimer autrement. Ne sois pas triste.

Fait à Paris, à toi, ma fille bien-aimée.

* * *

Aujourd'hui, le 26 décembre 2004,

Une esquisse de tristesse face à un monde de mensonges qui s'effondre. C'est le jour de la Sainte Famille dimanche 26 « honorer le père et la mère... » Je marche encore : il n'y a que des ruines ! Dans quelques heures, le « blues » passera emporté par l'ouragan de la réalité à vivre, des constructions à faire, encore et encore et encore au-delà des ténèbres que je contemple les yeux bien ouverts. Je crois avoir ignoré ma complicité dans la restructuration de ce monde faux, illusoire, facile et séduisant. J'étais identifiée à ma surprise permanente en face de faits qui se sont déroulés autour de moi. C'était la pause de cet après-midi qui m'a lancée dans l'horreur de cette situation. J'ai voulu me convaincre que tout était bien, que les autres savaient et que chacun vivait son destin, le plus consciemment possible et que si mal advenait, ce ne pouvait être qu'en fonction de circonstances adverses. À ce moment, je découvre qu'il y avait de la manipulation et parfois – pour ne pas dire : toujours – bien volontaire. Dans le jeu des échecs je n'étais qu'un pion sauvé toujours par le profil bas que j'avais en tant que pion pour les joueurs.

Ça y est, le blues part. Je suis arrivée au deuxième round et je dévie le fou.

Mais qui est le roi dans l'échiquier de mon histoire ? Le roi que je protège et qui est bien derrière moi après avoir été roqué par les tours. Il s'agit sûrement de mon père ici-bas, et du père éternel là-haut qui donne chance à l'innocent d'arriver sans faire du mal, mais par conscience éveillée à dénuer les *pierres*.

* * *

Le 27 matin,

Et voici que les fleurs de la joie sont vivantes sur le balcon du 5^{ème}. C'est l'hiver. Et, comme dans les mythes extrêmes dont parle Lévy Strauss, elles attendent de moi la question comme s'il

s'agissait du Graal. Pourquoi êtes-vous là sans vous faner ? J'ose questionner et elle répond qu'elle ralentit son cycle pour ne pas se faner sans avoir compris le sens de son éphémère beauté.

Derrière chaque tristesse, il y a aussi la possibilité de trouver le sens. Je te questionne tristesse, parce qu'en te sachant éphémère, je voudrais attendre et comprendre ta présence, hier soir, la nuit tombant... et elle me répond : ralentis, prends ton temps, contemple, écoute, lâche ton contrôle, aime sans avoir peur, vis sans urgence, fais-toi justice, libère tes sens, goûte la vie, tendrement, parfois passionnément autre, mais va vivre. Cesse de n'être là que pour les autres, romps avec ton silence, crie des vérités, galope sur ton cheval vers des horizons de sérénité où le ciel et la mer se confondent. Brise ton silence, crie à cœur ouvert dans les nuits froides... mais enfin, freine, ralentis, laisse-toi vivre au-delà de toute contingence, accepte de grandir, de vieillir, de mourir et tu naîtras à ce que tu ne laisses pas fleurir en toi...

La nuit est si triste !⁵¹

Dans la plupart des circonstances, l'opinion publique porte un jugement sur notre conduite. Quelquefois pour la louer, mais peut-être plus souvent encore pour la blâmer. Or d'une manière générale, cette sanction ne nous laisse pas indifférente. Ce peut être un encouragement ou une contrainte.

Si la majorité se plie volontiers à la manière d'agir de leur entourage, de leur époque et de leur milieu, d'autres, au contraire, ne paraissent pas avoir la souplesse de caractère et d'esprit nécessaire pour s'adapter ainsi et, sans tenir compte de l'opinion, ils résistent à ces sortes de règles venues de l'extérieur, s'en tiennent à leurs idées et à la conduite qu'ils ont choisie. Ils gardent leur personnalité !

En présence de la diversité de ces attitudes, nous pouvons nous demander quelle est la plus prudente, la plus habile, la plus raisonnable et la plus digne aussi.

* * *

Dans la société, il y a lieu de se conformer aux manières d'agir du milieu auquel nous appartenons. L'adaptation semble, bien souvent, justifiée ou même nécessaire.

Pour éviter d'exciter les moqueries, de susciter les critiques ou de blesser les autres dans leurs sentiments. Et, dans une certaine mesure, il est prudent de ne pas déchaîner contre soi d'inimitiés profondes. Il peut y avoir aussi une obligation absolue à conformer ses façons d'agir à ce qu'exigent des chefs, des supérieurs.

⁵¹ : publié dans le n° 98 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2005)
« Couple et société ».

Toutefois, il peut y avoir des circonstances où il est inutile de faire comme les autres. C'est le cas pour les modes passagères, les futilités ou certaines distractions auxquelles on ne trouve aucun plaisir ou même la pratique de certains sports.

Il y a lieu, parfois, de résister aux modes, aux usages et à certaines façons d'agir par un légitime souci d'hygiène ou de santé, par goût. Ce peut être, en effet, une affaire d'opinions ou de goûts personnels dans le domaine des Sciences, des Lettres, des Arts, de conceptions en matière politique, sociale, philosophique... Ce peut être aussi une question d'opinions personnelles, de convictions.

* * *

En bien des circonstances, et surtout en ce qui regarde les convictions profondes, il semble plus digne d'avoir le courage de ses opinions et de s'élever contre ce qui est admis ou moralement imposé, même si l'on doit être atteint dans ses intérêts, même si l'on doit encourir le blâme de son entourage, et si l'on doit souffrir de sa réprobation.

* * *

Enfin, « pour bâtir un couple, il faut être quatre : un homme plus sa part de féminité, une femme plus sa part de virilité » comme nous le rappelle Bernard Werber dans son ouvrage *L'empire des Anges*.

* * *

« Pour le bonheur, il faut tenir peu d'espace et changer peu de place » (Franklin)

« Dans un couple, l'un au moins doit être fidèle, de préférence l'autre » (Marcel Achard)

« Le but de la société n'est-il pas de procurer à chacun le bien-être ? » (Honoré de Balzac)

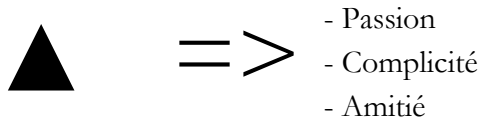
* * *

Que pouvons-nous dire qui ne soit : l'inférieure monotonie de la vie. Les jours ne se ressemblent pas. Mais les jours de la semaine ! Quand l'agenda ne donne pas le temps d'une réflexion en face de mon incroyable solitude... Parler de « couple et société » aurait été un thème magnifique plus de vingt années en arrière lorsque mes recherches en médecine sociale effaçaient mes états innommés de solitude. Je la percevais déjà cette solitude, mais j'attendais le lendemain pour la combler dans une vie de couple réussie. Solitaire à la naissance, au collège, à la maison et encore et après. Seule, me parlant à moi-même au sujet de tous ceux que je contemplais sans pouvoir trop dire. Les couples ! Il y en avait trois chez moi dans la même maison : mes grands-parents maternels, mon père et ma mère et mon oncle et ma tante. Ma maison : grande demeure que je n'arrive pas à oublier, car, quand j'ai mes *blues*, je reviens aux origines de ces douleurs que rend tout effort inutile. Je n'ai jamais été reconnue... Toujours exigée, commandée, mal nourrie par rapport à mon infini désir d'être bien aimée.

Mauvais étayage ! Hélas, aujourd'hui, je ne suis pas non plus bien entourée. Deux ans se sont passés depuis ma dernière tentative de construire avec l'autre. Pas de retour ! Pas d'étayage ! Exigée, commandée et les vautours survolent autour de ma tête de rêveuse qui seulement peut croire à l'éternité comme unique façon d'échapper aux pièges. Les couples de ma vie ? Mensonges, exploitation, insécurité, trahison et veuvage. Quoi penser et dire de « couple et société ». Aujourd'hui, aborder ce thème me ferait rentrer dans une grande hypocrisie. Parlons plutôt de couples. Le couple devrait être un lieu de paix, de protection, de sécurité, un espace avec un certain bonheur. En synthèse, je pourrais dire qu'un couple n'est que le lieu de la reconnaissance. C'est-à-dire : moi, je te reconnais dans ton individualité et toi à moi dans mon individualité simplement différente de toi.

La question m'attriste, je perds dans mon silence toute espérance de communication.

Ai-je, dans ma vie, un couple dont la « pyramide » se serait accomplie ? C'est-à-dire :



Non, il y a eu des exigences et des devoirs et responsabilités sans rétributions et par ailleurs, je n'ai jamais rien demandé à l'autre qui ne soit pas un amour tendre et sensible, une disponibilité totale... Car je me suis toujours rendue disponible et cela je ne le regrette pas. Même mes « shoppings », je ne les ai fait qu'avec mes moyens. Je ne pouvais pas être une femme comme il y en a pas mal, je suis devenue excentrique, libre pour choisir mon emploi du temps. Dans les emplois du temps, il n'y avait pas de loisirs qui ne soit pas ceux de la correcte conservation de mon âme et de mon corps : foi, gymnastique et connaissance, jusqu'au jour où j'ai trouvé en Dieu mon couple essentiel et je n'abandonnais pas sans un certain regret mes rêves de couple idéal dans cette vie dont la beauté est extraordinaire.

Ca y est ! Les *blues* sont partis, il n'y a plus de nuages.

Pour théoriser, il y a des textes excellents et irremplaçables comme « le couple, sa vie, sa mort ».

Le thème de couples mixtes m'a toujours fasciné, mais plus encore, le type de couple selon les cultures. J'ai beaucoup vécu et comme en Argentine, à mon époque tout était compliqué, mais le rire, la joie, les repas partagés étaient si puissants dans cette société, à cette époque paradigme situationnel de l'oligarchie paternaliste, que les conflits explosaient, volcaniques, mais tout s'arrangeait bien vite entre un baiser et une coupe de vin rouge et de la bonne viande à partager.

Le mari était mon compagnon d'aventures, même en étant très différent de moi. Il y avait aussi les autres hommes chez nous, les vieillards riches qui s'arrange pour avoir une famille parallèle avec maîtresse et enfants. C'est typiquement l'histoire des renards qui envahissent les poulaillers des moins riches.

Il y avait une histoire exemplaire dans la génération qui a précédé la mienne. Je ne peux donner de noms, parce que tout le monde se connaît.

Mais dans notre société, l'homme le plus riche d'Argentine avait pris comme maîtresse une femme aussi de notre « aristocratie » qui était l'épouse d'un diplomate très intelligent. Pas de drame : le mari a vendu sa femme à l'autre et l'histoire n'a pas été plus loin qu'un thème à aborder dans les soirées comme curiosité sans méchanceté.

Naturellement, elle a fait un maximum de « shopping » à partir de sa nouvelle situation que même bien âgée elle continue à être la une dans les petits comités.

Moi-même, je l'ai vue en revenant de Miami l'année dernière monter la première dans notre vol. Naturellement que maintenant, elle est veuve, mais entourée selon sa situation par des esclaves toutes classes comprises pour qu'ils soient bien payés.

Ironie de l'histoire : me décider à moi-même d'écrire sur « couple et société » ! Je reviens à la conduite humaine : rien n'est sûr. Le conseil d'une éternelle chercheuse de bonheur, c'est de ne jamais croire qu'un couple est gagné. Le socle peut tomber, nos projections retirées de l'autre peuvent nous mettre soudain en face d'un inconnu. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'un couple pourrait se construire : à partir de la vérité. Deux êtres humains imparfaits confrontés au choix de s'aimer ou se quitter. Je suis restée collée à des amours mortes et à des morts que j'ai aimés, mais trop lucide aujourd'hui, je ne sais plus où je suis... J'ai vu tant de gens abandonner la bataille pour le bonheur en couple

sans avoir essayé une thérapie de couple !

Douloureuse expérience ! J'essaye de les sauver. Quand un couple vient vers moi pour divorcer, je considère, en tous les cas, qu'ils doivent résoudre leur problème personnel de communication de couple pour éviter les divorces successifs, pour abandonner la néfaste répétition qui n'apporte que le chaos.

Je ne suis pas trop claire peut-être, mais je ne peux pas mentir ni me mentir : le couple est une construction à deux ou alors il n'existe pas et cela dans toute société dans toute culture.

Si vous n'avez pas le désir de partir vers d'autres projets, allez faire de l'argent, allez chercher de l'or dans le ventre de la baleine, mais cessez de faire semblant : le couple n'est pas seulement un pont de salut. Il est une vérité divine qui ne mérite pas de servir un mensonge.

Souhaitons être des bénis de Dieu, regardons ensemble vers le haut, un peu plus loin que les étoiles et nous trouverons sans doute le destin du couple éternel.

Fait à Paris le 22 février.

Il fait vraiment froid,

mais ce n'est pas le climat qui me rend dure

c'est le temps qui passe sans percevoir

l'immensité de l'instant que fait l'éternité.

L'homme chevauche entre l'éternité et le temps chronologique.

Capter l'instant, lui donner sa valeur,

c'est accéder à « vivre ici l'éternité »,

mais pourquoi pas en couple et toute société comprise ?

Ne pense pas que je ne t'aime pas,

mais je cherche la perfection.

Le partage⁵²

Partager est un verbe sur lequel je m'interroge, car je ne vois pas fréquemment le partage, mais la négociation. « Donne-moi un ventre pour partager mon désir de faire un fils et je ferai de toi la porteuse, la femme de ma vie ». J'ai entendu ce discours chez les autres. Cela n'a jamais été ma question personnelle. J'ai donné des enfants à l'homme aimé, car je voulais le voir s'étendre dans la transcendance. J'ignore s'il avait compris mon sentiment, car l'image était tellement forte que les paroles étaient insuffisantes. Il s'avère que je cherchais dans chaque trait de mes enfants la courbe de son visage, son allure tant aimée et plus tard son extraordinaire intelligence qui faisait de lui l'homme le plus remarquable et le plus détestable parfois pour les autres.

J'avais bien appris à partager avec mes parents, tous les deux en respectant avec naturel leurs oppositions et leurs différences qui les rendaient admirables.

Loin de moi les rêves de paradis perdus. Je suis réaliste, mais je crois avoir contemplé mes parents partager avec les autres. Ma mère avec une certaine frivolité liée à sa passion pour la vie mondaine. Elle était belle et sublime, elle était aimée pour sa facilité incroyable de donner sans se poser trop de questions. Mon père donnait gratuitement, parce que la générosité était sans doute la marque d'une virilité puissante. Il était sûr de lui-même. Ils n'étaient pas toujours d'accord. Ma mère était jalouse comme pas possible, mon père au contraire n'était pas du tout possessif. Il se plaisait bien d'avoir cette femme intelligente, cultivée et en plus généreuse comme lui, mais autrement.

⁵² : publié dans le n° 99 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2005) « Le partage ».

J'ai une cousine de quelques années plus âgée que moi qui s'était fait faire deux enfants de pères différents et inconnus. La famille lui a tourné la tête sauf ma maman... Elle rentra dans ma vie d'adolescente en me faisant partager son absence de jugement. Mon père m'a conduit à choisir ma carrière. Ensuite, dans ma vie, sans les complexes que peuvent apporter de mauvais bagages, j'ai cherché le partage. Parfois moins sage que permis, mais toujours passionnée. Un jour dans ma vie de femme j'ai vu partir les êtres aimés et j'ai su partager les douleurs, les souffrances, les agonies.

Un partage qui m'a beaucoup marquée c'est le lent départ de mon analyste bien-aimé. Je crois avoir partagé avec lui sa lutte entre l'ici-bas et l'éternité avec une telle loyauté que j'étais sûre que sa mort annoncée par la maladie ne pouvait, par la force de la condition humaine, constituer un obstacle entre nous, et je l'aimais dans ses espoirs et dans son apparente décadence dans son brillant chemin d'évolution intérieure.

Demain sera différent. Aujourd'hui je souffre de ma solitude où personne n'approche de ma porte pour partager simplement avec moi la coupe intransigeante et irréversible de la séparation qui, pour la loi de la nature humaine, nous menace.

Et je crie dans la nuit ma condition humaine unique dont le partage facile avec les autres a été complexe. Comment les approcher ? Le temps passant, les paroles ont été remplacées par un sourire et c'était dans ce geste de mon âme que le monde fut et comme dans la genèse : « c'était beau ».

Sûrement que la création a été accompagnée par le sourire surpris et la profonde solitude du créateur. Heureusement qu'au commencement était le verbe et que le verbe s'est fait chair, car c'est par la parole que le partage est né.

Fait à Paris le 25 avril 05

Date sans particularité dans une nuit différente où je suis sûre que le partage m'a échappé en quelque sorte, car le but de l'avoir me pose plein de questions.

Le matin, dont le temps n'a pas changé, je te cherche, je te vois prendre les choses à ta manière. Et je voudrais te questionner : « qu'est-ce que pour toi le partage ? » Peut-être un contrat de réciprocité ? Dans quel sens ? Voudrais-tu le pouvoir pour te sentir capable de partager ? Mais que signifie partage si le pouvoir se mêle aux sentiments ?

La nuit tombe, le silence se fait profond et tout devient possible.

Le bénévolat⁵³

L'homme est comme un reflet du tout de l'être, interprétable à l'infini. Il est son miroir ou son représentant.

Dans notre effort, pour nous délivrer de nos limites, nous cherchons des réalisations.

La conception du bénévolat dépend elle-même des fluctuations de notre vie. Ce n'est pas la grandeur du bénévolat qui compte, mais seulement la grandeur des résultats.

Or cette manière d'appréhender isolément de purs problèmes objectifs est un moyen pour la démarche que souhaite entreprendre le futur bénévole. C'est pourquoi l'exactitude objective isolée et neutre se trouve partout où il s'agit de connaissance contraignante.

La pensée, lorsqu'elle est substantielle, acquiert un caractère universel, mais elle n'est convaincante et plausible qu'à travers la forme personnelle que prennent ses opérations.

Quand les idées ont été pensées originellement et assimilées par l'être entier d'une personne, elles gardent à jamais leur plus grande force.

Voici donc une première vérité : la pensée proprement philosophique est inséparable de l'homme qui la pense. Elle a besoin de s'exprimer par les talents de l'individu. Chacun ne peut apporter qu'une petite contribution au tout, qui est le vrai

⁵³ : publié dans le n° 100 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2005) « Le bénévolat » (éditorial : « comme une promesse de longévité, la *lettre de SOS* arrive à ses 100 ans, c'est-à-dire à son 100^e numéro. Enfin une promesse d'éternité pour des choses qui ont été écrites un jour, avec le profond désir de perdurer »).

proprement dit et le réel dans l'histoire. Il peut être un membre de ce tout, et c'est par là seulement qu'il a un sens.

En fait, ce dont il faut avoir conscience, c'est d'être au service d'un tout incommensurable. Mais pour qui existe ce tout ? Ce n'est que pour l'entendement et l'existence de l'homme individuel.

Compte tenu de la précarité de la vie humaine, il faut que l'action bénévole se réalise en des formes et des volumes qui puissent entrer dans les limites d'une vie si courte et d'une conscience si restreinte. Le tout ne peut jamais être plus grand que ne le permettent les années de bénévolat d'un homme, avec son énergie spirituelle, l'ampleur de son expérience et la force de son intelligence.

La vérité actualisée en un tout achevé, lié à des individus, demeure un phénomène, vu par les yeux d'êtres humains individuels. Ceux-ci peuvent se comprendre sur le chemin où luit l'Idée de l'unité du tout, qui n'est ni ne peut être en la possession d'aucun homme. À des niveaux extraordinairement divers, un tout peut plus ou moins clairement se réaliser en certains hommes, comme représentant du tout, comme un écho de ce qui se dérobe à jamais à la conscience distincte.

Personne ne peut tout savoir et personne n'a besoin de tout savoir pour participer à une action déterminée.

Chaque individu est donc mis en demeure de décider pour quoi il veut œuvrer : pour la valeur, la connaissance et l'appropriation de l'action, ou pour la passivité de la valorisation.

Accepter un bénévolat, être saisi par cet aspect volontaire, cela entraîne des conséquences que seule l'indélébile unicité de l'homme permettra de comprendre.

* * *

Le bénévolat, c'est une certaine forme d'amour.

C'était déjà dans le temps, marqué comme une forme d'existence complémentaire pour l'accomplissement d'une vie. Mes ancêtres, dans toute région, pays, contrée, ont pratiqué le bénévolat.

Ma grand-mère était dame rose dans les hôpitaux à Buenos Aires. Mon grand-père a été fondateur de l'hôpital Saint-Joseph à Buenos Aires, hôpital pour les pauvres et les démunis. C'est en pratiquant le bénévolat, en essayant de sauver les pauvres des villes inondées par le fleuve de La Plata dans les années 39, qu'il est décédé d'une pneumonie.

Aujourd'hui et humblement, je suis, à petits pas, la vocation ancestrale. « SOS Psychologue » est né par amour. Simplement pour dire à ce monde diffus, insaisissable et impuissant que la psychologie est pour tous, et qu'une réponse est possible pour toute âme qui souffre, même si le psychisme est équilibré.

Et nous voici, l'équipe de volontaires, répondant avec conscience, présence et responsabilité, chaque mercredi à des emails provenant de différents pays. Le texte commence la plupart du temps par « aide moi, je n'en peux plus ». Et par ailleurs, combien de gens sonnent à notre porte pour savoir où ils sont, où ils vont, ce qu'ils veulent ? La demande n'est jamais très claire, mais nous sommes présents et disponibles pour discuter de questions confuses, compliquées, au sujet du mystère de l'autre. Cet être qui, avant, était indifférencié, devient alors un être en chair et en os, avec une blessure plus ou moins visible, mais toujours une plaie béante.

J'aime mon équipe de bénévoles. Chacun avec sa personnalité. Parfois chez quelqu'un d'excessif et affamé de pouvoir, je trouve une étoile de lumière prête à briller comme les *Stella Maris* dans le ciel, sur une mer dans la tempête.

Je trouve souvent quelqu'un capable de donner. Je ne sais pas vraiment pourquoi ils veulent partager avec moi cette vocation de bénévole, je m'interroge, je reste devant la question, et je choisis le silence. À chacun sa vocation, son destin, sa façon d'exprimer.

Mais, en tout cas, ils sont là, peut être enflammés par la passion de donner gratuitement à celui que personne n'a pu comprendre. Autour de ce foyer se sont constituées des réunions à thèmes, chaque dernier mercredi du mois. Les années, en passant, ont fait d'un groupe amorphe, un organisme puissant et consolidé. Tous pour tous ! Et les différences sont anéanties. Il y a quelques années pendant les journées portes ouvertes des associations du 16^e arrondissement, un de mes actuels collaborateurs, Paul, s'est approché de moi pour me demander de conduire, conseiller et accompagner une équipe de visiteurs de prison. Je me suis entendu dire « oui ». Les années se succèdent et ce groupe de volontaires, confronté à des cas difficiles, est devenu pour moi l'oasis de mon bénévolat. Ils ont une telle capacité à faire avec les histoires les plus sombres, qu'ils sont amenés à dépasser tout jugement pour, simplement, accompagner la détresse et l'horreur de la situation de ces gens, qui malheureusement ont perdu le nord de leur vie.

Enfin, le bénévolat n'est qu'une histoire d'amour qui ne finira jamais, et je prie le Seigneur que cette vocation qui illumine notre groupe, puisse fertiliser les terres stériles des individualistes.

*Écrit à Paris, le 7 juillet 2005
dans un état de présence
et de partage, dans le vivant et l'éternel.
Il ne pleut pas, mais il le pourrait.
Souhaitons trouver des terres labourées pour jeter la semence.*

La transmission⁵⁴

Je n'aimerais pas que les plantes ne refleurissent pas. Je les regarde pousser, s'étendre comme des bras, pour conquérir un monde autour de moi. Elles rentrent dans le cercle intime de l'analyse touchée par une caresse verte et inattendue. Rien de stérile, rien de triste ne devrait exister autour du contexte analytique.

Dans mon cabinet, chaque centimètre est imprégné de présence fertile et accueillante, permettant ainsi de faire de la transmission une vérité chaleureuse sans rigidité ni prétention. Il y a des livres partout, des photos d'enfants, des tableaux vivants reflétant des cultures diverses, tout est imprégné de la tendre puissance d'exister.

Quand le thème de la transmission a été proposé, j'étais quelque part à contempler mes ancêtres, ma vie et ma filiation. Le soir même, en réfléchissant au sujet de mes ancêtres, j'ai constaté en moi, qu'il n'existait pas que la transmission génétique ou socioculturelle. Il y avait beaucoup plus pour m'amener à réfléchir.

Mon grand-père maternel m'a transmis l'essence de la foi, pour une vie enracinée dans des valeurs éternelles. Ma grand-mère paternelle a voulu transmettre des images, du nord de l'Italie, qu'elle avait connues et vécues. Mais ce qu'ils réunissent dans la transmission, c'est le son de cloche. Ma grand-mère appartenait à la famille qui faisait les cloches des églises dans le nord de l'Italie : la famille Pruneri. Mon grand-père était ami personnel du Pape Pie XI.

⁵⁴ : publié dans le n° 101 de la lettre de SOS Psychologue (août 2005) « La transmission ».

À l'année de ma naissance a eu lieu le Congrès Eucharistique Universel en Argentine. Quelque part, j'entends le son des cloches à l'intérieur de moi-même.

La transmission dans le couple

Jean G. LEMAIRE dit page 12 : « il est demandé au couple de fournir l'ensemble de ce qui est objet de désir sur le plan affectif, l'amour passion, l'amour tendresse, l'amitié, la connivence intellectuelle, le partage du travail, l'éducation en commun des enfants ; à quoi s'ajoute encore non plus l'ancienne obligation sexuelle, mais l'obligation de jouissance. »

C'est à ce niveau-là que la transmission a une modalité particulièrement importante. Car c'est dans ces lieux que sont communiqués les objets idéaux vers lesquels s'orientent bien des affects et des tensions.

Au-delà de toute différence de culture ou frontière, le couple est le lieu qui génère la transmission.

Le couple est toujours un couple, dans un certain sens, avec une valeur absolue, et même dans ses faiblesses, il est la base de l'organisation et de la transmission sociale.

Mme X. a 4 enfants. Elle consulte au sujet de son mari, qui ne partage pas avec elle la transmission dans l'éducation. Il se tient à l'écart et considère qu'une paternité réussie est évidente à partir de la capacité du père à créer des ambitions chez les enfants.

Il exige terriblement des résultats scolaires, mais n'est jamais prêt à appuyer sa femme dans la transmission éducative.

Le fils aîné présente des troubles scolaires étranges. Soudain il change son écriture et devient asthmatique.

Je sens moi-même que la patiente vit dans un état d'extrême solitude sa maternité, car le mari est absent même après les manifestations gravissimes de l'asthme de l'aîné.

J'ai eu des contacts ponctuels avec cette patiente pendant 7 ans.

Lorsque son fils aîné est venu au monde, elle a fait sa première dépression.

Je l'ai connue quand cet enfant avait 7 ans.

À la naissance de ses deux frères, cette mère angoissée avait perdu, avec sa dépression, toute capacité à se battre et à proposer des solutions à son mari, apparemment sourd à tout questionnement.

À 14 ans, c'est-à-dire 7 ans après, l'adolescent asthmatique, aujourd'hui fils d'une mère dépressive, est devenu un excellent étudiant et un colérique insupportable. Il étouffe tout le temps et comme par hasard, à l'heure où le père rentre à la maison, ou le dimanche.

L'asthme ne cède pas. L'asthme, expression et symptôme d'une violence et d'une colère refoulée. Il essaye d'être l'enfant correcteur et de guider ses frères vers une scolarité réussie.

Il ne peut pas compter avec sa mère, car elle a choisi le silence comme défense. Derrière ce silence, je sens la violence de l'impuissance, mais je ne peux même pas l'amener à une régularité dans ses séances, à transmettre la volonté de crier « No, basta ! ».

Elle vient de temps en temps, tant la pression interne la menace, jusqu'à l'impression, selon elle, de devenir folle.

Je suis devenue la soupape libératrice des tensions.

Il s'agit sans doute d'un couple dont on pourrait dire, selon la typologie, qu'il est psychotique ; stable et figé chacun dans son rôle, et transmettant par des mécanismes de défense pour ne pas se compliquer.

Un soir, comme d'habitude, le père manifeste sa violence avec le fils aîné, mais cette fois, la violence, la colère, dépassent les limites de l'étouffement asthmatique. La mère contemple devant elle, son fils qui tape son père, sept fois, avec violence.

Après trois mois, le jeune homme est allé vivre avec ses grands-parents maternels.

Voici un cas de transmission pathologique et négatif. L'histoire n'est pas finie. Bientôt elle reviendra en consultation décharger le

trop plein de tension.

La transmission selon mon vécu

Personnellement je voudrais transmettre mes impressions au sujet de ce que j'ai pu apprendre de la vie. Elle est si brève, si fugace, que quand nous avons compris son sens, acquis les connaissances qui la font l'apprécier, nous sommes menacés sans différence par la contemplation de sa fin.

Véritablement nous pouvons dire que si nous avons bien dépassé les marées hautes de la vie, nous nous sommes pour cela délivrés des tempêtes.

La solution de ma vie a été l'amour, aimer, aimer le plus possible, apprendre à partager sans égoïsme absurde, ne pas rentrer dans des rivalités et surtout déraciner de mon être la peur et l'orgueil, car ils nous empêchent d'exister dans l'ici et maintenant de chaque jour.

Je contemple certains parents devenir fragilisés par l'âge à la place de se vivre comme des porteurs de sagesse. Le corps peut fléchir plus ou moins rapidement, mais nous ne sommes pas que des corps...

Le matérialisme à outrance fait passer des images d'une éternelle jeunesse à travers la publicité. Mais les porteurs de ces images sont mortels aussi.

L'image est un gagne-pain momentané. Mais qu'y a-t-il derrière la négation d'une vieillesse réussie ? Seulement la peur.

La jeunesse serait-elle si fière si elle avait reçu par la voix de la transmission ancestrale le sens de la fugacité ?

Je crois avoir toujours été en dehors du temps, mais justement parce que chaque jour a compté pour moi dans le réel d'une existence vivant dans l'action et la communication.

Je crois vous avoir raconté qu'un jour il y a déjà 15 ans, dans le métro, je me suis posé la question « pourquoi je n'avais pas peur

de la mort ? » Et une voix en moi a clairement répondu : « car je marche dans la vie ».

Les amérindiens des hauts plateaux boliviens marchent tout le temps, parce qu'ils disent que dans l'action ils vont contre le vent de la destruction. Et par ailleurs la transmission se réalise chez les peuples dits « primitifs » à travers les conseils des anciens, car ils ont survécu aux épreuves de la vie. Ainsi en remontant aux sources ils n'ont pas oublié les expériences acquises. C'est en fonction de notre vécu que nous pouvons enseigner aux générations qui suivent. Mais en même temps, si nous sommes quelque peu doués, nous acceptons de recevoir les messages de nos ancêtres. Mais cela veut dire aussi que sans doute nous avons eu un bon étayage.

Il ne faut pas mettre dans le concept de répétition que du négatif. La transmission orale m'a apporté des gardes fous incroyables que j'ai essayé de communiquer à mes enfants.

Parfois la transmission se fait dans le registre de la superstition. En Italie, la danse qui s'appelle la Tarentelle se veut une façon d'éviter l'arrivée des tarentules. Les rituels que racontent les anthropologues comme Malinowski ou Margaret Mead c'est pour ne pas être piqués et empoisonnés par les poissons du lagon : avec les danses, par la magie, ils projettent le mal à l'extérieur.

Le shamanisme chez les amérindiens, que je crois connaître et apprécier, est une forme libératrice d'un symbolisme dirigé vers le contrôle et la prudence vis-à-vis du noyau psychotique.

Mais le temps passe et je dois finir d'écrire. J'aimerais avoir plus de temps pour parler, mais comme le temps est si réduit j'essaierai de transmettre par des caresses tendres l'amour infini qui est en moi, de caresser du regard et de la voix.

Et je te regarde, mon aimé, toujours étonné de ta présence bienveillante. Tu rayannes, moi également, de ce surplus qui rend la vie éternelle dans l'instant.

31 août, dernière séance de SOS de la période de vacances, mais nous ne

sommes pas en vacances...

*Viendront les temps de l'absence, car la vie finit un jour, mais comme le dit
Lacan : « L'absence marquera la présence ».*

*Les hommes passent, les institutions restent. Les hommes transmettent et les
institutions préservent ce qui est transmis.*

*Il fait très beau, le ciel est bleu. Les nuages reviendront ainsi que les pluies
pour faire germer jusqu'à la moisson de ce que nous avons semée aujourd'hui.*

*Fait à Paris à des moments différents d'un même mois d'août où j'honore
particulièrement mes deux parents partis en août physiquement, mais qui
sont plus que jamais présents dans la transmission*

L'expansion⁵⁵

L'expansion 1

Je ne sais comment ce thème de l'expansion a été choisi, pourquoi, dans quel sens. Il y aura tellement à dire sur l'expansion.

La première est l'étouffement, dans le ventre maternel, quand je faisais des efforts inouïs pour m'échapper et conquérir enfin un territoire libérateur.

Je peux parler de cette période prénatale, car j'ai des mémoires très claires : mémoires de parois roses qui gonflaient et bougeaient, des instants d'engourdissement, des réactions à coups de bras, de pieds et de tête pour mieux exister dans ce monde qui ne m'était pas hostile, mais où, simplement, je n'avais pas assez de place pour m'étendre.

Cette expérience m'a tellement marquée dans la mémoire absolue du corps, qu'aujourd'hui, mon plaisir le plus grand provient de ces étirements musculaires et articulaires.

Le ventre maternel a été pour moi extraordinaire. À travers mon analyse, durant ma vie entière, j'ai pu régresser profondément et sans panique à ces expériences primordiales. Quand je monte dans un avion, plus le voyage est long, plus je suis en paix. Je me laisse porter, le ronronnement du moteur m'endort ; je suis complètement détendue et abandonnée dans cette situation du ventre maternel, qui pour beaucoup de gens est angoissante.

Pour moi aujourd'hui, 16 septembre 2005, la question de l'expansion me touche particulièrement ; je sens en moi la pulsion

⁵⁵ : publié dans le n° 102 de la lettre de SOS Psychologue (septembre-octobre 2005) « ».

d'une expansion nécessaire de mon territoire, pour exister librement, en dehors de toute pression.

Ce n'est pas la profession qui me dérange dans ce questionnement. C'est l'autre vie, à coté, le quotidien où j'ai accepté jusqu'à il y a deux ou trois mois, d'être le bouc émissaire des frustrations des autres, de mes proches.

C'est peut-être le silence qui a permis de faire sur mon écran, les projections les plus diverses, car je n'ai jamais répondu aux accusations. J'ai laissé couler les mots les plus divers sans en ressentir l'impact sur mon être.

Mais j'ai l'image de m'être déshabillée soudain de ce que j'étais devenue comme personnage pour les autres : un cintre où l'on pouvait suspendre tout type de misère. Pendant des années j'avais fait la confusion, naturellement pour avoir la paix, entre la vie personnelle et la vie professionnelle. Maintenant, c'est fini !

J'ai l'image d'une telle expansion de l'intérieur vers l'extérieur de mon être, que tous les personnages accusateurs, agressifs, envahissants, restent à la frontière d'un territoire qui n'est plus accessible.

Le temps passant, je contemple la fuite permanente qui m'empêchait de résoudre le questionnement de mon être essentiel. J'ai tenu la bonne distance, mais au niveau analytique. Personnellement je me suis laissée grignoter. Mais basta !

Je vois à distance l'image de la mer en face de l'appartement à Miramar. C'est le matin et le soleil brille sur mon appartement. À partir de mon seizième étage, je ressens une possible expansion libératrice.

Je suis seule face à la mer. Dans mon dos, encore, des taches de grisaille, de tristesse, le manque occasionné par les communications qui jamais n'ont pu avoir lieu. Il y a quelque chose d'étouffant, de réduisant dans mon dos, dans cette petite vie innocente que je pensais être des vacances. Ce n'en étaient

pas !

C'est là, peu à peu, que mon territoire est devenu étroit. Je prie Dieu de ne pas revenir en arrière.

Le soleil brille sur cette mer calme. Je contemple les maîtres nageurs qui partent sur de petits bateaux pour sentir l'humeur de la mer. Je peux leur dire, depuis ma tour d'ivoire, que la mer est calme, comme je le suis en ce moment où je ferme l'histoire, pour m'ouvrir vers l'éternité du présent, qui fait projet.

Aujourd'hui, en face de la vaste étendue, il y a tout à construire.

C'est le premier jour de la création.

L'expansion 2

Je reviens, aujourd'hui 23 septembre. Oui, c'est sans doute le 1^{er} jour de la création, dont je parlais le 16, car c'est l'anniversaire de la naissance de mes deux garçons, qui ont sept ans de différence. Je suis là, et je suis ici, et je suis dans l'expérience de la maternité.

Quelle expansion représente le fait de voir à nos cotés, celui qui, quelques instants avant, était en nous ? Aujourd'hui, c'est tellement étrange et après tant de temps, je contemple la maternité autrement.

Que nous soyons cosmopolites ou nationalistes, enracinés ou déracinés, l'humain est profondément déterminé par les rapports à cette patrie universelle qu'est la maternité. Dans mon pays, l'Argentine, où mes deux enfants sont nés, l'expérience semblait moins complexe, moins grave qu'ailleurs, plus simple et spontanée ; il y avait très peu de préjugés sur la douleur, mais beaucoup plus dans la conception de l'expansion spirituelle et physique, qui se concrétisait dans la naissance de l'autre.

Aujourd'hui, je ne voudrais pas sortir, à cause d'une obligation de travail, du monde magique du souvenir actualisé.

C'est tellement extraordinaire de pouvoir vivre au présent et sans aucune déformation, l'aventure, tant d'années après.

L'accouchement du premier était très long et comme j'étais une mère adolescente, je suis allée en clinique sans même connaître mon groupe sanguin et à moto (derrière naturellement, c'est mon mari qui conduisait, pas moi).

Il ne s'agit pas d'une expansion pathologique de l'imaginaire, mais d'un vécu conscient auquel mes sens ne peuvent échapper.

La campagne à Cordoba était verte. L'endroit s'appelait Dique de los Molinos. Naturellement je vois encore les braises des barbecues. Nous étions avec des amis à partager un dîner champêtre à côté du lac, et je ressens dans l'aujourd'hui de mon corps, les contractions qui annonçaient le démarrage du travail d'accouchement. J'essayais de ne pas dire, de ne pas me sentir dans l'urgence, car c'était le dernier jour où je pourrais être irresponsable. Oui, car l'unique réflexion surnaturelle qui est venue en moi quand j'ai vu le bébé, est la phrase : « tu ne pourras plus jamais être irresponsable ».

Ce n'est pas l'expansion pathologique de l'imaginaire, mais le vécu dans l'aujourd'hui de cette expérience essentielle.

La naissance sept ans après de mon deuxième garçon, troisième dans la liste des enfants, fut bien différente.

Avant d'aller à la clinique, je suis allée visiter un appartement à acheter, étant donné l'expansion de la famille, et car j'ai toujours la manie de l'expansion territoriale. Ce n'était pas très loin de la clinique.

Mon fils aurait pu ne pas être ici aujourd'hui, car il avait une double circulaire de cordon. Cette nuit-là, avec cet enfant, sauvé par l'adresse de l'accoucheur, en alliance d'amour avec moi, j'ai eu peur : il y avait plein de fleurs dans l'anti-chambre de ma suite en clinique, j'étais terrifiée, j'ai demandé à faire sortir toutes les fleurs, car j'écoutais la mort, j'écoutais la panique en moi,

j'halluciniais la séparation, l'enterrement, les fleurs se desséchant sous un soleil de printemps, car c'est le printemps dans mon pays. Et j'ai ainsi connu l'expansion hallucinatoire de l'imaginaire.

L'expansion 3

Je crois qu'il est important aujourd'hui, de parler de l'expansion des violences conjugales. Cette violence prend de plus en plus les caractéristiques du harcèlement psychologique.

Comment se protéger d'un conjoint qui culpabilise, qui fait des remarques insidieuses, jusqu'à réduire l'autre, à la situation de perdre l'estime de soi ? Sur dix demandes de thérapie de couple, huit sont en analyse en conséquence de problèmes de violence psychologique.

Madame X, personnalité dépendante, peureuse, bonne professionnelle, rentre systématiquement terrifiée chez elle. Elle ignore les questions dont va traiter la discussion, imposée par son mari, aujourd'hui ; il demande chaque jour de nouvelles choses, il n'est jamais satisfait ; il parle très bas, à tel point que son épouse est obligée tout le temps de le faire répéter ; il s'enferme pour manger tout seul ; il est toujours malade, manquant de force, d'argent, d'énergie. La violence est, chez lui, subtile et permanente.

C'est son épouse qui a proposé une thérapie de couple. Elle a perdu huit kilos sans raison évidente, mais la présence insidieuse de la plante maritale prend chaque jour plus de territoire.

C'est la subtilité de l'expansion de la violence psychologique chez le conjoint qui devient un fléau aujourd'hui.

Je crois que nous sommes en présence d'une lutte pour le pouvoir absolu : rendre esclave l'autre, en conséquence de l'absence de réussite, dans la vie en générale. Je crois que nous sommes face à un tableau de vampirisme.

Y a-t-il des protections légales, contre cette situation de fait, qui

devient un problème social masqué ?

Je ne vais pas écrire plus, mais je crois que la violence est là dans la vie : le problème de la concurrence.

Je cherche une phrase qui puisse marquer cette expansion de l'agression psychologique. Je ne la trouve pas.

De toute manière, le même constat revient toujours : il y a beaucoup moins de violence physique que de violence psychologique...

L'expansion 4

La douleur s'étendait, gagnant organe à organe, pour atteindre le cœur. Elle était arrivée, une nuit, sans raison apparente, une nuit comme toutes les siennes, pareilles au vide, presque abyssal.

Mais qu'y avait-il derrière ces douleurs : la présomption de la mort certaine, d'un été non vécu ? Pas le vent de la mer, pas d'oiseau comme souvenir. Tout avait été au service du processus d'universalisation de l'être. Mais la personnalité était brisée, désagrégée. Et le silence pesant de la douleur, cherchait le cœur, pour l'inviter à s'écrouler.

Mais de toute manière, tout continuait à être parfait. Aux jours, se succédaient les jours, et aux nuits, se succédaient les nuits. En revanche, la douleur avançait, seule avec elle-même, en expansion indéfinie, se rendant esclave d'un changement capable d'épouser la pulsion créatrice, pour atteindre ainsi ce cœur de pierre, pour qu'il devienne chair, vie, sentiment.

* * *

Enfin, tristesse inexplicable, en face de l'inexorable éternité. Oui, douleur du transit, d'une désintégration à une autre. Condition humaine, qui n'exclut pas que la lumière d'une nouvelle conscience, naisse et s'affirme vers la pleine expansion du sens de

la vie.

*Fait à Paris, le 7 octobre 2005,
jour de l'anniversaire de ma fille aînée.
Ma respiration devient difficile.
J'aimerais, pour elle, que la connaissance et les réflexions,
aussi bien que les conclusions,
soient moins lourdes de souffrance à cœur ouvert,
qu'elles ne le sont pour moi.
Personne n'a vu mes larmes,
mes cris se sont endormis dans mes entrailles,
mais ils fertilisent sans doute les chemins de mes aimés.
Les jours sont plus courts,
mais, paradoxalement, la lumière est en expansion
et je vois plus clair.*

Le temps⁵⁶

La conception que l'homme a de sa destinée, l'idée pauvre et misérable ou profondément belle qu'il se fait de la vie, détermine le caractère de ses autres sentiments, de ses actes et la valeur de son existence. Elle fait de lui un être prêt à l'effort, à l'action, ou capable d'apporter beaucoup de ferveur dans de longues méditations, ou bien, un pleutre ou un désenchanté qui traîne comme un boulet une suite de jours inféconds.

* * *

Quelques personnes sont convaincues de ce fait que la somme des joies et des peines est à peu de chose près la même pour tous les êtres humains.

Que pouvons-nous penser de la vie ? Elle n'est que d'un instant. Sa durée, infime si elle est comparée à l'éternité, nous paraît plus brève encore, parce qu'elle nous échappe.

Tout à la joie que nous donnent les beautés de la nature ou l'affection, tout entier au plaisir de satisfaire ses tendances, de réaliser ses désirs ou ses aspirations, l'homme oublie que bientôt, brusquement peut-être, toutes choses prendront fin pour lui.

Les événements le rappellent à la réalité. Il maudit sa destinée, tandis qu'il semble vouloir en conjurer la rigueur en plaçant au-dessus de tout son inextinguible désir de vivre, d'aimer, d'être aimé, de contempler encore les aspects harmonieux ou sauvages, grandioses ou très simples de la nature, d'entendre un chant d'oiseau. Pour combler ses vœux infinis, il voudrait prolonger sans limite des jours qui s'envolent, rapides, sans que rien puisse

⁵⁶ : publié dans le n° 103 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2005) « Le temps ».

arrêter ou même ralentir leur angoissante fuite.

* * *

Quelques-uns, plus austères, se sont donné un but : l'accomplissement d'un devoir, la réalisation d'un idéal. Impuissants à l'atteindre, parce qu'ils sont trahis par l'écoulement implacable du temps, ils déplorent la brièveté de la vie. Les philosophes et tous les penseurs rappellent avec émotion que « la vie n'est qu'une ombre », par la dureté, par la place infime que nous occupons dans le temps et dans l'espace.

S'il est fait abstraction de quelques êtres privilégiés doués d'une manière exceptionnelle, une existence humaine s'écoule sans laisser de traces durables après elle, sans avoir été connue au delà du cercle restreint de la famille, de quelques amis.

Et non seulement l'homme ne fait pas œuvre utile pour les autres, non seulement ce qu'il a tenté d'établir, de créer ou d'instaurer disparaît rapidement, mais encore il ne réalise en lui qu'une bien faible, une bien insuffisante perfection. Ses sentiments, très souvent, ne sont que superficiels et changeants, sa raison pauvre, sa volonté chancelante.

Ainsi les hommes se plaignent de la brièveté de la vie, soit qu'ils en regrettent les joies, soit qu'ils aspirent à une vie aux limites imprécises et lointaines afin de satisfaire des vœux immenses ou d'atteindre un idéal de suprême perfection.

* * *

Alfred de Vigny pense que « notre plus grand ennemi, c'est le temps ». Il dit même que dans le cours de son existence, il a acquis cette opinion : « la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de tuer le temps ».

Il est vrai que la vie apporte des chagrins, et, presque inévitablement, des malheurs. Souvent, elle n'est qu'une lutte contre les autres, contre leur égoïsme, leur malignité ou leur

perfidie. Les déceptions et les deuils atteignent fatalement ceux qui n'ont pas le sort déplorable ou privilégié de mourir jeunes.

Mais considérer le temps comme le plus grand ennemi, c'est ne pas aimer la vie, parce qu'elle n'aurait aucun intérêt véritable en raison d'un concours de circonstances défavorables ; c'est le cas des déclassés et de bien des misérables. Peut-être par sa propre faute, parce que, par mollesse ou insouciance, il n'a pas été possible de trouver sa voie et de se donner une activité louable ou simplement utile.

Il serait facile de dire : Je suis déçu, parce que j'attendais trop de la vie.

Toute cette amertume de la déception est due, le plus souvent, à l'absence de courage, à une obstination vaine, à une révolte qui ne fait qu'augmenter une douleur.

* * *

Si la vie n'est qu'une ombre, nous pouvons donner à cette ombre un peu de réalité en nous vouant au culte du bien ; et cela non pas avec l'idée que seul demeure le bien que l'homme aura fait dans l'art, la science, la vie morale. Un tel rôle, d'ailleurs, n'est pas le partage de tous. Mais se vouer au bien en étant juste, sincère, charitable, pur, courageux, capable de sacrifices, c'est exister davantage.

La vie prend une plénitude et une richesse exaltantes qui la font aimer. Un devoir aura été accompli, peut-être sera-ce un exemple digne d'être suivi.

Ce qui est essentiel, ce n'est pas de tuer le temps, mais c'est de détruire le scepticisme sous toutes ses formes, et de croire fermement que la vie et la douleur ont un sens, ne serait-ce que celui de nous permettre de nous élever spirituellement.

* * *

18 novembre

Le temps a une existence réelle. Les saisons se succèdent.

C'est l'anniversaire aujourd'hui de mon premier amour, qui est parti sans trop déranger, par la force d'une maladie qui fut plus forte que son envie de rester. Oui, aujourd'hui, je retrouve ce rêve de mes 17 ans, dans lequel il mourait en voulant m'emporter avec lui vers la mort. J'ai parlé de ce rêve il y a un temps dans un autre numéro de *SOS*, mais beaucoup de siècles se sont écoulés depuis lors. Comme je disais alors, nous étions heureux et nous avons eu des enfants. Aujourd'hui, je pense plus que jamais à notre incroyable jeunesse ensemble. Le temps des projets, de création, de la reproduction. J'ai même envie de pleurer en contemplant les temps différents, surprise d'être vivante et en dehors du temps. Le temps des saisons, des évolutions de la lune et du soleil, de neige et de la chaleur, est vrai. J'avais 14 ans, et déjà la génération de mes grands-parents commença à partir. Cette séparation à 4 ans de mon grand-père maternel a marqué l'existence du temps comme une réalité qui dépassait les aiguilles d'une montre. C'est-à-dire que le temps avait un début et une fin ; et entre ce début et cette fin, il fallait se dépêcher de vivre pour profiter de la présence de l'être bien aimé, de son contact sublime. Je parle de pleurer, mais les pleurs sont en moi beaucoup trop profonds. Ils lavent des espaces de mon âme qui ont besoin d'être arrosés pour accepter des temps nouveaux, où il y aura des autres bien-aimés.

Dans mes paroles d'aujourd'hui ne pensez pas trouver la tristesse et la mélancolie. Laissez moi constater ce que j'ai pu observer en contemplant le temps.

Voyons le temps de ma naissance. Les orangers fleuris. C'était le 18 décembre, mois d'un luxuriant été argentin, le temps d'ouvrir les yeux vers cette famille, cette génération de grands-parents, un monde d'adultes. J'aimais mes grands-mères, le temps des caresses, la chaleur du corps de ma grand-mère maternelle. Je me vois et je me sens enveloppée dans son châle, j'écoute dans ce

temps de l'éternité vivante que sont les souvenirs, le bruit de la maison de famille, mes parents tous jeunes, la salle d'hiver, l'orangerie, la salle rouge de musique où la grand-mère jouait du violon, mes oncles jouaient du piano et de la guitare sans jamais n'avoir appris aucune note de musique, la tante chantait.

Puis, le temps de l'adolescence, quand j'ai connu mon amour. Nous nous sommes réunis pour cette éternité qui existe encore.

C'était un 18 novembre aussi, il y a quelques années quand notre fille Graciela habitait rue Notre-Dame-des-Champs, qu'elle a reçu l'un de ses livres de sciences politiques qu'elle avait publié avec son équipe de recherche.

Le mois de novembre est pour moi sanglant, mais sublime, marque le passage, toujours en transit.

Je n'arrive pas à comprendre quand l'adolescente est devenue femme. Sept ans de mystère, sans souvenirs possibles qui ne soient des réflexions. La vie passait devant nous et le passage du temps n'était marquée que par les arbres de Noël et la naissance des enfants. L'université s'est continuée. Le temps des études a toujours été pour moi un temps parallèle. Il s'agissait de commencer, continuer, aboutir, et aller toujours plus loin. Sept ans de silence étrange entre 18 et 25 ans. J'ai perdu trois de mes amis. Nous étions tous adolescents. J'avais une amie médecin avec laquelle j'ai fait mes études et qui est décédée à 23 ans. Mon compagnon d'enfance à 18 ans. Et une autre fille à 19 ans qui avait tout pour réussir dans la vie. C'est peut être ça qui a marqué dans ces temps de jeunesse fascinants, mes réflexions profondes et désespérées, parce que c'était trop tôt. Dans notre groupe, on ne pensait pas à la mort, on pouvait changer de pays, s'expatrier, mais mourir n'était pas possible : c'était contre nature et nous étions dans la création de la nature. Je me souviens d'un après midi d'été à Cordoba, 15 heures, le bruit des voitures qui partaient sur les plages, nous deux à l'intérieur de la maison dans la fraîcheur, dans l'ombre, avec le reflet du soleil par la baie vitrée

ouverte sur les feuilles de vigne. Nous étions assis tous les deux. Toi, tu devais réfléchir à ton prochain travail tu devais réfléchir à tes projets de vie, je m'en souviens. Il était 15 heures, je me suis dis « je suis née, j'ai grandi et je me suis reproduite, maintenant je vais mourir ». À présent, je comprends cet unique souvenir pointé dans ce silence de sept ans : vouloir échapper aux événements peut être tragiques de la vie. Mais laissons cela.

Je ne sais pas quand l'adolescente est devenue femme. Je sais quand la femme est devenue adulte. C'était le 15 juillet à l'hôpital naval de Puerto Belgrano. Il pleuvait des cordes, je sortais du service de psychiatrie, 1^{er} étage, grande fenêtre ouverte sur une masse d'arbres luxuriants et brillants sous la pluie. Ce jour-là, j'avais accepté un compromis et c'était la première fois que je contredisais mon être intérieur. Je n'étais pas fière de moi. Objectivement, ce n'était rien, pour moi, c'était subjectivement traumatique. J'ai traversé le jardin, le parapluie fermé, la pluie tombant sur ma tête et mes épaules. Sans pitié, j'ai marché contre la pluie. Un immense camion de la marine a failli me renverser. J'étais devenue adulte sans que personne le sache. C'était une expérience solitaire qui allait me marquer pour les 18 années suivantes. C'était la dernière fois que je dormais comme tout le monde, le temps de l'innocence s'était achevé. Ce n'est pas important de savoir qui avait raison. Dans la vie, les événements objectivement importants, sont ceux qui nous marquent à feu comme du bétail. Par ailleurs, la génération des grands parents, c'était fini. Ils n'ont pas connu mes enfants. C'est alors que régnait la génération de mes parents, des oncles, des tantes.

La plage. C'est à partir de cette mer sublime que je récupère la mémoire, après ces sept années dont le silence a été absolu, à l'exception de cette image : finir naturellement ma vie. Je n'ai parlé qu'avec la mer. Ce sont les uniques moments où je n'ai pas d'histoire et où je suis en dehors du temps.

Je ne sais pas quand la femme adulte est devenue vieille comme

les pyramides. Mais soudain tout a commencé à exister autrement et le temps à s'écouler entre ma joie de vivre et les séparations, qui ont marqué de façon permanente mon devenir. Mes pas sur la plage, mes empruntes sur le sable, ici, maintenant, entièrement. L'eau effaçait les empruntes et j'en créais de nouvelles. Il y a eu de plus en plus de séparations. Après, il y a eu le départ définitif en France, voici pratiquement vingt sept ans, poussée par l'envie consciente de créer deux pôles d'attractions dans deux continents différents, comme mécanisme suprême pour me mettre en dehors du temps.

Aujourd'hui, en dehors du temps, je me souviens seulement de certaines dates précises, marquant des événements. Je suis en dehors du temps, insouciant, transitant entre deux continents avec cinq heures de décalage horaire.

* * *

Je viens de relire ce que j'ai écrit le 18 novembre dernier. Je parle des générations de mes grands parents et de mes parents : je ne suis plus d'accord avec l'histoire des générations. Depuis, j'ai compris qu'il n'y a pas de générations, mais « des vivants et des morts ». Oui, c'est incroyable de partager un même temps, dans cette vie ici-bas avec les autres. C'est la coexistence qui compte. Il y a ceux qui ne sont pas encore nés et ceux qui sont déjà partis ; ils ont fait partie de notre vie sur terre ou en feront partie plus tard. Je suis, sans aucun doute, la fille de quelqu'un qui représente pour moi un modèle de mère.

Je pense aux bras de Mathilde et je ressens, quand je m'abandonne, qu'elle devient, par magie, l'image rêvée de l'accueil maternel.

Beaucoup de jeunes sont partis, une proportion plus importante que celle des personnes âgées.

Un jour, quelqu'un m'a demandé d'aller acheter un pendule. Dans le magasin, le vendeur m'a expliqué, sur ma main, comment

fonctionnait ce fameux pendule. Il a dit à mon mari : « prenez garde à elle, car elle est plus proche de ses morts que des vivants ». Il était étonné, pas moi, car j'ai vécu une histoire avec ceux qui ne sont plus là, et je suis en train de construire des histoires avec ceux qui partagent mon temps aujourd'hui.

Si j'avais su que tu partirais un jour avant moi, je t'aurais donné un peu de mon âme pour que tu ne partes pas sans bagage.

Je ne sais pas où nous allons maintenant. Sûrement vers une nouvelle séparation, mais, cette fois, je voudrais être consciente et ressentir que nous vivons chaque instant en plénitude. J'aurais bien voulu être heureuse, mais tellement de choses m'ont échappé !

Suis-je coupable ? Et si c'est le cas, de quoi ? De ne pas être restée à tes côtés, les yeux dans les yeux ?

De toute façon, je crois que cela aurait été parfait, mais étions-nous au courant de l'horreur de la séparation ? Tu m'envoyais vers le monde, tu me poussais à conquérir des territoires nouveaux et je me suis perdue dans les méandres de tes propres rêves. Tu organisais et je faisais.

Après toi, des temps différents se sont écoulés. D'autres sont venus, il y a eu des histoires fugitives, des rêves transitoires et j'ai eu la deuxième partie de mon histoire à construire, car il faut bâtir !

Il n'y a pas de nostalgie, je ne regrette pas le passage. Quelque part en moi, j'ai très peur. Peur de dire adieu sans avoir connu le bonheur, mais la fugacité est la loi du temps...

*Fait à Paris, le vendredi 11 novembre 2005
et la circulation devient infernale.
Je voudrais arrêter la clepsydre du temps
et aimer en confiance,
mais pour cela il faudra que
tu me promettes l'éternité.*

* * *

Je ne peux pas m'imaginer la fin de ce thème, combien de temps nous faudra-t-il pour qu'il revienne ? Serons-nous encore ici sur terre ? Finalement, je suis triste pour tout ce que j'ai voulu dire. Hélas, le temps m'a dérobé. J'ai l'impression d'avoir ouvert une porte lentement, douloureusement peut-être pour oser voir derrière le passé, pour accéder au présent qui s'enfuit dans l'instant, pour accepter un futur dont l'existence devient incertaine. Oui, je suis triste sans l'être véritablement. Un vent froid s'élève sur la plage déserte. Les bruits de l'été se sont enfuis dans une espèce de Sahara maritime. Il n'y a que les dunes et ton souvenir et les tentes sur la plage de Miramar et mon dernier été en Argentine, l'été 78... Nous étions descendus avec notre fils Mario sur la plage d'été, il pleuvait des grosses gouttes. Pas une autre âme que nous deux.

* * *

C'était le dernier été avant mon départ en France le 12 mai 78 pour ne jamais revenir. Nous étions descendus sur la plage et il pleuvait des grosses gouttes et moi je pleurais de grosses larmes douloureuses. Je ne savais pas encore que j'allais partir pour toujours, mais la douleur était là-bas et toi mon fils tu jouais près de moi en voulant me distraire, mais je pleurais et j'écrivais comme aujourd'hui. J'avais un cahier à petits carreaux. Je me souviens de toi Mario. Dans ton âme d'enfant, tu dois avoir ressenti ma peine sans raison. Il y avait un grand silence et le bruit des vagues déferlant sur le sable, lequel n'était plus doré, mais gris comme le ciel, comme ma pauvre âme de solitaire. À travers le temps, je reviens vers toi mon fils bien aimé et vers ce moment que le temps, impitoyablement, m'a dérobé. Voici mon fils comment je t'aime et dans ma solution de vivre en dehors du temps j'arrive à te voir dans mon présent éternel.

Par ailleurs, il y a déjà 15 ans que ton frère est parti et naturellement ce ne pouvait être ni au mois de février, ni au mois

de mars, ni même en décembre. Tous les novembres de notre vie ont-ils été noirs ? Pour moi oui, car c'était la fin de l'année scolaire. Les fêtes arrivaient. La chaleur se posait sur Buenos Aires et il n'y avait encore ni la plage ni la piscine. Seulement la confusion organisée des examens de fin d'année et la préparation des grandes vacances. Difficulté pour partir, mais aussi pour revenir.

* * *

Mario, la nuit tombe sur Paris et tu es à Buenos Aires. Souviens-toi, si un jour tu arrives à me lire qu'il y a eu un jour face à la mer où tu étais, en dehors de toute chronologie – âge, conditions ou disons génération –, mon ami bien aimé. Mon ange : peut-être ne sauras-tu jamais combien je t'aime. Mon amour se multiplie à travers le temps grâce au temps, car, lui, n'est pas si cruel. Est-il une utopie ? Ce cahier existe quelque part, peut-être chez ta sœur à Rio Grande. Tout s'était perdu ce dernier été. L'exode était la solution face au départ de mon père l'année précédente.

Mon père m'a beaucoup marqué, son silence, sa générosité. Il faut absolument que je me dise « basta » à moi-même, car ce thème ne pourra, pour moi, se finir que le dernier instant, de la dernière minute, de la dernière heure, du dernier jour de ma vie.

Un mot avant de partir vers l'urgence de l'agenda : il y a quelques années, j'ai écrit « des contes de Marée Haute » pour la faculté des lettres classiques de la Sorbonne dans les langues française et espagnole. « Tentation de poète » est un conte pour adulte sur le temps, une histoire d'amour en principe inachevée. Je transmets ce texte, car il m'est cher. Je ne saurai jamais la fin de l'histoire, mais les protagonistes sont partis en dehors du temps, comme moi-même je l'ai fait. L'unique question que je voudrais te poser, mon fils, avant de fermer ce nouveau cahier à carreaux, c'est « Te souviens-tu de cet après-midi sur la plage au mois de mars 78 ? ». Il pleuvait. Il était 15 heures.

Fait à Paris le 29 novembre 2005

*et rendu à 15 heures, dernier chapitre d'une histoire interminable et
inachevée.*

*Il fait froid, temps d'hiver, silence,
feuilles tombant vers un destin inconnu.*

Requiem⁵⁷

Le présent numéro est dédié à notre vice-président, comte Georges de Maleville dont le décès est survenu le 16 janvier 2006. La cérémonie religieuse a été célébrée le vendredi 20 janvier, à l'église Sainte Jeanne de Chantal. Son inhumation a eu lieu au cimetière de Domme, le samedi 21 janvier avec la présence de son épouse, de sa famille, de ses amis et de ses élèves.

Pour SOS, Georges est irremplaçable. Il faudra beaucoup avancer et travailler pour que, au moins administrativement, quelqu'un puisse le remplacer.

Il s'est donné totalement à cette association internationale et fortement humanitaire. C'est lui, avec son épouse, qui avait donné forme, contenu, continuité et puissance à cet effort du bénévolat, pour un éveil psychologique et spirituel, pour des êtres parfois égarés du bon sentier de la santé psychologique ou existentielle.

Dans un de ses livres, il dit : « les cathédrales gothiques sont des monuments anonymes, l'auteur eût été grandement gratifié de pouvoir y adjoindre une minuscule chapelle. Car ce sont les idées qu'il expose qui comptent et non sa personne ».

Modèle d'humilité, il est un exemple qui nous illuminera sans doute pour faire le ménage autour de nous de tout ce qui est négatif ou stérile. Il dit à ce sujet : « ne l'écoute pas [ce qui est négatif ou stérile], coupe, ne te laisse pas engluer dans la pitié des mendiants qui ensuite te dévorent ».

Son dernier livre est « un essai sur le mythe moderne », il s'appelle : « Laïcité et religion », aux Éditions SDE, société des

⁵⁷ : publié dans le n° 104 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

écrivains, 147-149 rue Saint-Honoré, 75001 Paris.

C'est la dernière chapelle qu'il apporte aux cathédrales. Des conférences et des débats auront lieu dans les prochains mois, mais souvenez-vous, dans le sous-titre, il y a la clef de sa pensée.

Pourquoi appelle-t-il « un mythe moderne » la question de « laïcité et religion » ? À moi la première à comprendre, car obligée à prendre sur moi la responsabilité de ses tâches à accomplir : conférences, débats, échanges nationaux et internationaux, correspondances.

Le monde a l'air d'être très grand, mais en réalité il n'y a qu'un petit groupe, une petite élite capable de réfléchir, hélas. Essayons d'élargir et soyons responsables du rappel qui nous est donné.

La Présidente, son épouse, comtesse Cimetti de Maleville.

A toi⁵⁸

J'ai été confrontée à quelqu'un de si grand, si étrange et si secret. En étant l'un à côté de l'autre, pendant 23 ans, nous nous sommes connus plutôt à travers notre correspondance, que nous échangeons depuis le troisième jour de notre rencontre.

Notre vie était une passion dans tous les sens. Mais rien n'était ni complexe ni conflictuel. Tu étais sorti d'un nœud de trahisons et malentendus qui t'avaient rendu secret et solitaire. Tu préférerais prendre une feuille de papier et m'écrire pour parler de tes blessures et j'ai pris tout mon temps pour répondre à tes questions et te faire sortir de ta profonde méfiance de l'être humain. Tu avais conclu de la vie que tout ce que tu pouvais dire pouvait être utilisé contre toi. C'est par là qu'il fallait comprendre tes silences et cette façon mesurée de faire référence à des événements véritablement vécus. J'ai appris à te connaître en interprétant tes allusions. De mon côté, je n'avais aucune difficulté à me montrer tant que je pouvais, avec le secret espoir de te faire, me faire confiance.

Peut-être ai-je même ignoré que ton amour était aussi grand. C'est en lisant tes lettres que je découvre, maillon à maillon, l'existence de cette histoire d'amour en dehors du temps. Moi, de ma part, je n'ai jamais fini un article sur les thèmes les plus divers sans t'envoyer un message pour te dire que tu étais présent. Je t'écrivais des poèmes et étais, à travers les trahisons qui t'aveuglaient, le chien guide.

Je ne t'ai pas beaucoup vu pendant ces 23 ans. Mais ça c'est bien normal chez les gens qui travaillent. Tu étais un homme de réflexion, tu inondais avec ta sagesse les déserts les plus arides,

⁵⁸ : n° 104 (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

peut-être comme moi-même qui était une femme d'action. Mais tant de complémentarité, c'est incroyable !

Je me souviens de toi depuis notre premier voyage ensemble en Italie, en Sicile. Nous nous mettions l'un en face de l'autre, dans les nuits de lune et les étoiles flamboyantes, à plonger dans des états de méditations, à l'intérieur de nous-mêmes.

Je me souviens de notre dernier voyage, l'année dernière, en Irlande. Non, ce n'était pas notre dernier voyage ; le dernier était en Périgord. Tu avais souvent voulu parcourir les endroits de ton enfance, de toute manière le ciel étoilé nous suivait partout. Et ce profond silence intérieur, se plonger en nous-mêmes, dans une fusion d'éternité où je ne pourrais jamais dire s'il y avait une limite, une différence, un horizon, un mur.

La question est qu'avec ta mort, il y a une raison, sans doute, pour cette passion sans borne. Une partie de moi est restée avec toi dans ce caveau de Domme, mais en revanche, une immense partie de toi se réunit aujourd'hui, sans obstacle de différence charnelle, à mon propre halo d'éternité et tu continueras à vivre et tu m'aideras à ressusciter cette partie de moi bien charnelle qui ne veut pas te quitter. Que c'est curieux l'être humain imparfait. Maintenant, dans une partie secrète de moi-même, je me dis que tu es tout à moi et que je n'aurai plus à te défendre de toi-même ou des autres, car tu es autour de moi, rien qu'à moi. Pardonne-moi, je n'ai pas encore le courage de te dire « pars ». Je n'ai pas changé de place la moindre de tes affaires. Je ne suis pas triste, je suis perdue. Si en tant qu'être trahi tout au long de ta vie tu disais de moi que j'étais ta résurrection et ta vie, je dirais de toi que je suis née le jour où tu m'as reconnue, adoptée, accompagnée, créée ; j'avais fait beaucoup de choses dans ma vie, c'est toi qui me manquais comme repère étrique.

Nous étions des chercheurs, par la grâce de Dieu, chacun dans son chemin, mais un jour, toi et moi sommes devenus « nous ». Et nous avons essayé de compenser dans notre recherche de

conscience, la chute du paradis. Parfois j'ai la tentation de te détruire pour survivre, de te trouver la faille pour me dire que notre amour n'a été qu'un rêve, une forme d'identification à un idéal. Mais après ça passe. Mais ce sont des tentatives pour m'évader de la réalité de ton absence physique.

*Fait à Paris, un jour quelconque où
je ne sais plus si c'est l'hiver, si c'est l'été
et je m'accroche à l'instant qui fait éternité
pour ne pas rentrer dans cette chronologie
où ton pas ne marque plus le temps.*

Dans la plénitude de ce temps, entre la Sicile, peut-être Honduras, l'Irlande, l'Afrique du Sud ou le Périgord, je te voyais changer et t'ouvrir en douceur, enfin ressuscité, te baigner dans les mers les plus diverses de l'Atlantique sud, froid, troublant, à la tendre méditerranée des côtes de la Chypre turque.

J'ai trouvé ton cahier de rêves avant-hier soir et dans ton dernier rêve, du 27 novembre 2005, tu avais des difficultés à trouver ton maillot de bain qui s'était égaré sous un tapis. C'est drôle, je comprends à cet instant que c'est à cause d'un tapis que tu as trébuché et tombé, mais tu es parti sans souffrance.

Tu me fais penser que tu as bien trouvé ton maillot de bain. Quelque part, tu es parti comme le protagoniste du film « le grand bleu » sur le dos d'un dauphin. En tout cas, je sais que, où il y aura de l'eau, je te trouverai, et ce ne sera pas le liquide amniotique d'une histoire de maternité pas claire, ce sera notre plage à Miramar en Argentine, la mer ouverte, mes vagues, mes espèces de sable varié, les dunes.

Si j'avais su, la dernière fois, lorsque j'écrivais sur le temps, qu'il pourrait y avoir un jour dans le temps, une espèce d'adieu sacrificiel avec la brutale séparation de la chair ! J'aimerais bien retourner en arrière, relire tout ce que j'ai écrit, pour revivre à travers le temps, ces moments d'amour parfait.

Partons une autre fois dans cette forêt sauvage, en vélo, à cheval,

ou en marchant la main dans la main. La main dans la main... Guérissez-moi de rêver de l'éternité, ce n'est pas encore le moment. Et je t'aime.

Et par ailleurs, ce sont les chansons qui nous suivent. Le samedi 22, à Sarlat, nous avons entendu chanter « Besame mucho » et le mardi 25 janvier, après quinze ans, un cousin germain m'appelait d'Argentine en disant : « je devais t'appeler, car il y a votre chanson, c'est « fuiste mia un verano », tu l'entends ? », et après c'était « solamente una vez amé en la vida ».

Je ne suis pas en train de t'écrire de façon formelle, accepte le tourbillon de mon âme. Notre amour est comme ça, comme le volcan, il fait irruption. Mais je me souviens t'avoir dit sur cette terrasse en face de la mer : « tu es mon premier et mon dernier amour », ce que je ne t'ai pas dit mais pensais : « c'est la première fois que je sens un homme chez moi et ce n'est pas seulement sexuel, c'est dans la puissance de ton charisme et de l'éveil de ta conscience. Tu vois, si pour toi j'étais la résurrection et la vie, tu étais pour moi le phare, je suis bien sûre que mon bateau ne pourra pas couler ».

Je sais, il me faudra avoir les yeux et les oreilles ouverts et l'âme prête à différencier le faux du vrai. C'est là que la tâche n'est pas facile. J'évoque, sans le vouloir, le tableau « le radeau de la méduse ». Quelque part, je préfère le jour à la nuit, le soleil à la lune. Je me répète la phrase que tu m'as écrite dans ta lettre : « méfie-toi des mendiants, qui après te dévorent ». Tu as raison, il faudra mettre une forteresse autour de moi, avec de vraies pierres et des meurtrières, pour guetter l'ennemi à distance.

*Fait à Paris, le même jour,
un peu plus tard et ce n'est que le commencement.
À vendredi prochain.*

Et je t'aime.

* * *

C'était fin mars 1995, à Miramar, mais à la campagne. Nous avons parcouru, pendant des jours, des propriétés près de la mer. Un jour, à la tombée de la nuit, nous nous sommes arrêtés, éblouis, devant une propriété qui donnait sur le chemin, les tournesols fleurissaient jusqu'à l'horizon. Nous y sommes entrés et avons pris un café avec le propriétaire. En revenant à la ville, tu m'as dit : « Je voudrais m'échapper et vivre avec toi pour l'éternité dans un endroit comme ça, sans portable, avec un 4x4 et définitivement loin de tous mes souvenirs de trahison blessants ». C'était la tombée de la nuit, il y avait un laurier nobilis contre le mur, un jasmin parfumé, un tank australien et un moulin. Nous avons pris certaines photos et nous avons rêvé fort que l'oubli puisse être possible, aussi bien qu'un changement de continent pour créer une nouvelle vie. Naturellement, ton projet ne facilitait pas mon avenir professionnel, car il n'était possible qu'en allant chaque jour à Mar del Plata, pas moins de 100 kilomètres aller-retour, mais tu sais bien, je n'aime pas conduire. Tu avais rêvé d'un endroit pour tes groupes de réflexion, c'est-à-dire une antenne de spiritualité dans cette nouvelle dimension argentine. Nous ne sommes jamais retournés en Argentine après cette année là. Jusqu'en 1998, j'allais et revenais régulièrement car ma mère était très malade. Elle est décédée depuis.

En 2000, nous avons failli revenir ensemble. Je suis partie en avance. Nous avons laissé ton passeport dans le tiroir droit du bureau de mon cabinet, fermé à clef, j'avais la clef à Buenos Aires. Le jour de ton départ, tu n'as pas pu partir. Un rêve est mort à ce moment là. Mais c'était peut-être pour du bien. Nous ne pouvions pas fuir. Le passé n'existe plus, mais les blessures restent et les cicatrices produisent parfois des actes manqués.

Je te vois une autre fois, à pied, à cheval, en vélo à côté de cette mer somptueuse que tu visites aujourd'hui, sans le poids lourd de ton corps, pendant qu'à 12000 kilomètres, tu me manques car je suis encore ici bas.

Ce n'est pas un rêve que tu m'as laissé comme héritage ; je n'ai

aucune envie de revenir et par ailleurs, même avec toi, tous ces paysages représentaient des parties de ma vie qui se sont diluées par le simple effet de la condition humaine. En revanche, tu m'as laissé une immense bibliothèque de spiritualité, toutes les réflexions de ta vie par rapport à l'enseignement, à la fraternité et je dois les publier. Et tu m'as laissé tes élèves, tes conférences et tu me fais confiance et par moment, je t'aime autant que je te déteste, parce que ta présence et ta juste parole m'ont toujours protégée des « mendiants qui après me dévorent ». Autour de moi est en train de se construire une nouvelle famille nombreuse et confuse, incluant les enfants de la chair et les enfants de l'esprit, pour se bâtir un cercle nouveau, une nouvelle famille proche, pour qu'elle soit ma protection et la continuation de notre travail spirituel. Oui, c'est vrai, je suis perdue sans toi. Il y a des moments où je ne sais pas différencier le noir du blanc. Donc, je fais le silence et la brume disparaît, les idées s'enchaînent comme les mots, donnant un sens au non-sens de ton départ non annoncé.

*Fait à Paris, aujourd'hui,
et peut-être à vendredi ou à ce soir.*

Merci pour m'avoir laissé autant de lettres, mais je reste avec l'impression profonde que tu voulais de moi quelque chose que tu n'as pas osé me demander. S'il s'agissait de quelque chose de charnel, tant pis pour nous. En tout cas, je porte la question et je sais bien que j'aurai la réponse.

Tu dis : « la première qualité demandée d'un maître est la modestie et surtout la normalité ». Tu as raison. Tu étais mon maître, un modèle de modestie et sans aucun doute de rayonnante normalité. Le but de nos recherches a toujours été d'être réellement libres et responsables. Nous avons vécu dans une permanente alchimie spirituelle.

Cher Georges, après l'Irlande, et je viens de me souvenir à cet instant, tu as voulu faire le Périgord, mais comme on retourne aux sources, en passant par tous les endroits qui avaient une

symbolique dans ta vie. C'était le commencement de l'automne 2005. Nous sommes restés chez Bertrand de Goursac. Tu t'es baigné dans cette piscine qui contemple la vallée avec ton habituelle passion pour le passage des eaux du baptême. Peut-être as-tu eu des pensées tristes à cause de ton anémie. Mais après chaque bain, il n'y avait que le présent dans la plénitude vibrante de ton regard magnifique, devenu lisse et rayonnant. Nous avons largement parcouru le château de Fénelon. Un froid étrange te pénétrait dans ces murs où, en réalité, tu n'es pas né ; ton père a vendu ce château quand il avait 47 ans, car ta mère préférait vivre près de Paris, à Rueil Malmaison, où tu es né, entouré d'arbres magnifiques, plantés par Joséphine. Des arbres magnifiques.

Je t'ai toujours senti comme si tu étais mon arbre. Près de toi, tout a été doux et serein. Il n'y avait pas de prédateur. C'est vrai, dans le temps, tu étais un tronc, un arbre fort. Je n'étais pas encore là, mais tu avais été dévoré et parasité par le lierre. C'est moi, avec mes dents de bon chien fidèle, qui t'ai nettoyé en tant que tronc et tu as pu acquérir ta vraie dimension. Oui c'est vrai, tu m'as protégée, mais moi aussi. Tu me disais dans ta lettre : « je t'aimais autant que j'ai pu aimer une femme, je continuerai, n'hésite pas à demander ». Je te réponds : « je t'aimais autant que j'ai pu aimer un homme, je continuerai, n'hésite pas à demander ».

Fidèlement, ton épouse.

La violence⁵⁹

L'opinion publique est comparable au jugement d'une personne. Un individu peut avoir une intelligence médiocre ou éclairée, des sentiments vulgaires ou délicats. Il a de la vie et du devoir une conception qui varie avec cette façon de comprendre et de sentir.

* * *

La violence des sentiments

L'influence qu'il est capable d'exercer diffère avec sa mentalité et sa conception. De même, la valeur de l'opinion publique n'est pas toujours identique. Elle est déterminée par la mentalité obscure et pauvre, ou riche et lumineuse de ceux dont les jugements concourent à former cette opinion.

Cette disposition peut dégénérer en véritable faiblesse, devenir la crainte constante chez quelques uns, de la désapprobation. D'autres se soumettent à l'opinion par inertie.

* * *

La violence des paroles

L'influence d'un certain nombre d'individus peut être excellente ou fatale. Excellente quand elle stimule une activité raisonnable, fatale et condamnable quand elle est animée de rapports sociaux malhonnêtes que représente la violence.

* * *

⁵⁹ : publié dans le n° 104 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

La violence des actes : une pathologie sociale et individuelle

Deux grands modèles dominant, aujourd'hui, l'analyse sociologique : le premier modèle, qu'on peut appeler « Parsonien », considère la société comme un système en équilibre dynamique, pouvant absorber les conflits et leurs conséquences, les cas de pathologie sociale. L'autre modèle, opposé au premier, obéit à la logique du marxisme dialectique et considère les conflits comme un moyen de renverser l'ordre établi par le biais des révolutions.

Le rôle des conflits et de la pathologie sociale est donc perçu dans les deux cas de manière radicalement opposée. Dans le premier modèle, le conflit et la pathologie sociale déstabilisent le nécessaire équilibre qui doit s'établir entre les groupes sociaux. Dans le second, la pathologie sociale est un bien manipulable pour déstabiliser l'ordre établi et réaliser un idéal salvateur. Cette exploitation de la pathologie sociale poursuit en fait deux objectifs : un objectif immédiat consistant à détruire le système, sans se soucier des victimes des actes terroristes ou violents. L'argument avancé est que pour construire un ordre nouveau, il faut détruire l'ordre existant, auquel on impute la responsabilité morale de tels actes. De ce point de vue, les actions préférées sont celles qui attirent le plus l'attention publique. Quant à l'objectif à moyen terme, il consiste à créer des courants d'opinion défavorables aux gouvernements, afin de les discréditer. Cette déstabilisation crée un état d'« anomie » sociale, c'est à dire une absence de valeurs sociales et morales, situation privilégiée pour instaurer l'idée de salut. En effet, le manque de valeurs est un état pathologique aussi bien au niveau social qu'au niveau individuel. Cet état est un véritable danger, car c'est alors que les marginaux de la société sont mieux utilisés pour exécuter les actions, soumis de par leurs caractéristiques psychosociales à ceux qui les conçoivent et les organisent. L'objectif au troisième niveau est la prise du pouvoir, l'utilisation des symboles ainsi que la manipulation des personnalités dont nous allons décrire la pathologie.

Nous pensons que ce sont de véritables psychopathes qui conçoivent les actes terroristes ou de violence et d'autres psychopathes d'un type plus complexe qui les exécutent. L'image du « je peux détruire » déchaîne l'instinct « thanatique », c'est à dire l'instinct de mort de l'individu sans défense et immature, ce qui est, de toute manière, un problème grave de la société actuelle en général. Elle lui donne l'impression de pouvoir vaincre son complexe d'infériorité, de devenir pour un instant un être important dont on parle, d'être l'acteur de son destin. Par exemple, pour l'individu conscient de son inaptitude ou de son incapacité à occuper une position acceptable au sein de l'ordre établi et qui en souffre, la violence, en supprimant ceux qui font barrage à son amour du pouvoir, permet de dépasser sa propre frustration.

La capacité du « moi » de distinguer les réalités internes des réalités externes peut se voir affaiblie par des facteurs sociaux ou émotionnels qui déforment considérablement les réalités externes, étant donné l'intense besoin intérieur de compensation. La personnalité humaine comprend autre chose que le concept de mental conscient. La plupart des fonctions psychologiques de la vie quotidienne, de même que les symptômes psychotiques et névrotiques ne peuvent être compris qu'en fonction d'une motivation inconsciente. Les phénomènes psychologiques et psychopathologiques ne sont pas fondamentalement différents ; ils obéissent au même principe de base. La raison pour laquelle les processus psychopathologiques paraissent irrationnels, c'est à dire dénués de sens, réside dans le fait qu'ils sont déterminés par des processus plus archaïques que les processus conscients. De toute façon, nous soutenons à la suite de Jung que pour qu'un fait arrive – dans le cas qui nous intéresse ici, pour que le fait terroriste ou violent se produise – il faut, nécessairement, qu'il y ait synchronicité ou rencontre entre deux séries causales empiriques et l'image d'un archétype. Par exemple, rencontre entre la frustration historique d'une minorité, les frustrations psychologiques de certaines personnalités dans l'univers social

(deux séries causales) et l'image de l'archétype du héros revendicateur.

Les images de l'archétype de la Justice sont d'une très grande force et exercent un immense pouvoir de fascination. Si, dans chaque archétype, il existe une partie obscure et une partie lumineuse, il semble que dans le drame contemporain de la violence, ce soit l'ombre de l'archétype de la Justice, sa partie ténébreuse qui agisse sur les plus faibles, les plus irrationnels, les moins conscients. De ce point de vue, les personnalités « idéales » sont les caractériels, les psychopathes et les « cas limite ».

* * *

Les caractéristiques des personnalités manipulées

Les personnalités manipulées sont cette masse variable et confuse des marginaux, caractérisés par la haine, la faiblesse, l'anxiété, un désintérêt généralisé, une enfance à problèmes, une éducation difficile, un comportement instable, une intolérance totale devant la frustration, l'absence de culpabilité, etc.

Le passage à l'acte est, pour eux, une réponse à certaines sollicitations et apparaît comme l'unique possibilité de décharger leurs tensions intérieures. Nous voyons donc comme toile de fond de la manipulation possible de ces personnalités, de grandes frustrations affectives et éducatives et la recherche conséquente d'actions directes sur le milieu environnant afin de compenser le manque d'identification.

En aucun cas, la conséquence des actes n'est prévue par ceux qui les exécutent. L'idée réside dans la pulsion, en la pulsion réside l'acte et dans l'acte réside la finalité qu'est la revendication.

La manipulation exercée engendre un état d'exaltation, vécu comme affectivité, alors qu'en réalité il en est dénué. Cet état d'exaltation ne permet pas de mesurer les conséquences de ces actes.

Une autre violence⁶⁰

La violence est, pour moi, la frustration permanente, due à l'incapacité de signifier son désir, donc dans l'effondrement du principe de plaisir. C'est l'existence prioritaire des désirs des autres, qui prend toute la place, en empêchant même l'existence d'un désir totalisant, capable de me gratifier et me permettre la survie d'un psychisme, exposé de façon permanente, au sur effort des exigences d'autrui.

La violence est, pour moi, un état de confusion, dans lequel n'existe que le « il faut que ». La violence est un état interne, dans lequel, toute illusion de paix est coupée à l'avance, sans pouvoir fleurir. Je sais qu'il faut que je donne, mais ma violence la plus profonde, est que j'ai aussi le désir inexprimé de recevoir, tout simplement.

Le cas de Madame M m'a toujours parlé. Elle est venue il y a sept ans avec une demande très confuse. Sa vie était difficile et elle était dans un état de révolte, qui était à l'origine de son état de nécessité pour faire un travail analytique sur elle.

Mère de six enfants, 58 ans, mariée très jeune avec un homme dont le despotisme était quotidien. La violence du couple n'a jamais été perçue par l'environnement ; elle cachait très bien la réalité de sa vie familiale, pour masquer les apparences et éviter le bavardage au sujet de cette situation anormale.

Son mari était un bon à rien. Issu d'une grande famille. Son habitude était de voir les fleurs pousser, satisfaire ses caprices et jouer des comédies mondaines. La violence, pour ma patiente,

⁶⁰ : publié dans le n° 104 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2005-janvier/février 2006) « La violence ».

avait commencé déjà avant son mariage, quand elle entendait son futur mari, raconter des mensonges amusants, pour faire rire un auditoire, aussi léger que lui. Mais elle devait partir, de toute manière, de son foyer paternel : la violence du couple parental, si bien cachée, la poussait à vouloir partir, seule dans le monde et ne pas revenir.

Ma patiente souffrait d'une situation abandonnique depuis la naissance. Très solitaire, avec une petite sœur qui demandait toute l'attention et qui obtenait tout ce qu'elle voulait, pendant que Mme M faisait tout ce qu'il fallait faire.

Comme, dans cette ambiance, on ne montre pas le malheur, parce que cela ne se fait pas et avec une grande dignité, elle avait supporté, pendant 23 ans, ce mari despotique, qui passait son temps à échouer dans tous ses projets de vie.

En deux mots, il ne voulait pas travailler, donc il restait à la maison et passait son temps à agresser le fils aîné du couple. À cette époque-là, on ne parlait pas de violence familiale, d'enfants battus, de maltraitance des enfants. Je dis qu'elle a supporté, pendant 23 ans, d'être battue, humiliée, dénigrée tout le temps, jusqu'au jour où ses enfants, déjà mariés, l'avaient laissée seule avec le dictateur. Il continuait par ailleurs sa vie de Don Juan, mais retournait toujours à la maison, à cause des apparences, et parce qu'il avait comme maîtresses les amies de sa femme, les domestiques de la maison, les plus petites femelles qui tournaient autour de ce couple, d'apparence royale et de réalité misérable.

Un jour, sans aucun préavis, elle est partie, elle a tout quitté et, devant tout le monde, elle est allée vivre dans un hôtel, pendant quatre mois, en état de suspension et de confusion. Naturellement, c'est à ce moment-là, que son analyse a commencé.

Sa souffrance était tellement forte, que l'on n'arrivait pas à trouver une issue, même précaire, pour la situation à venir. Son problème avec l'homme était évident. Mais, sans aucun doute, tout choix à ce moment-là, n'aurait été que la répétition de son

histoire, avec un dictateur.

Elle a été attirée par plusieurs hommes, dans les sept ans suivant l'analyse. Le premier, était beaucoup plus âgé qu'elle et n'en faisait qu'à sa tête ; elle a pu travailler, à cette époque, sa relation avec le père. Cela a fait avancer son analyse.

Après quatre mois d'hôtel, elle a fait la demande du divorce. Naturellement, son ex-mari, dictateur et séducteur, avait pris pour lui les sept enfants, contre cette mère, d'apparence volage, qui était partie de la maison, un beau jour, sans même laisser d'adresse.

Le divorce a été d'une violence inouïe. Elle est allée chercher des vêtements, car quand elle est partie, elle n'avait sur elle que son sac à main ; le mari avait lacéré tous ses vêtements, avec un couteau, pour lui faire peur. Elle est partie sans pouvoir récupérer ses bijoux, car le mari gardait les clés du coffre fort.

Sa deuxième relation, a été un homme plus jeune qu'elle, de l'âge de son fils aîné. Ça n'a pas duré ; il ne faut pas oublier que les enfants avaient coupé toute relation avec leur mère. Elle était abandonnée, comme dans son enfance et son adolescence, quand sa sœur avait tout et, elle, rien.

Sa fortune personnelle était diminuée par le divorce ; elle avait cédé des propriétés et des choses, afin de récupérer la liberté.

Sa troisième histoire, il y a de cela quatre ans, était avec un homme, qui faisait aussi, tout ce qu'il voulait, incroyablement manipulateur et pervers, mais d'une extrême douceur. Elle s'était donnée à cette relation, à partir de sa position névrotique et pleine d'admiration, vers celui qui pouvait faire, de façon perverse, tout ce qui lui était interdit à elle. Pendant les années d'analyse, ce couple était le meilleur témoignage de la réalité de son vécu.

Actuellement, elle n'a plus de relation avec ses enfants. Le mari cruel, l'ex-mari disons, est mort en 48 heures, d'un accident

cardio-vasculaire. Ça n'a pas arrangé la situation avec ses enfants ; lui, le monstre, n'a fait que grandir, mythiquement, son pouvoir, en devenant le sacrifié.

Il y a deux ans, elle s'est remariée, enfin veuve, avec un homme physiquement fragile et émotionnellement fort.

Nous en sommes là. Il faudra remarquer que la violence dans le couple, a ravagé sa vie, non seulement la violence dans son couple, mais aussi dans le couple parental.

C'est tout pour le moment.

* * *

Et maintenant et comme toujours, j'ai l'habitude de conclure mes confessions par une réflexion très, très personnelle sur la violence pour décharger mon « trop plein » d'élucubrations au sujet du thème du mois : la violence du silence qui s'instaure n'importe comment et dans toutes les situations de la vie. La violence du silence en théorie est un trop plein de non-dits qui n'arrivent pas à se constituer en parole. Il s'agit d'une souffrance dont le niveau émotionnel est inatteignable et bloque la formulation, la mise en langage. Mais l'affect du non-dit est partagé.

Ne parlons pas des non-dits dans des situations de couple ou de famille. Avoir peur de nos enfants n'est pas une fantaisie, mais une réalité. Qui n'a pas eu peur de ses enfants ? Peut-être un irresponsable qui n'accepterait jamais les erreurs commises. Notre degré de conscience nous a empêchés un jour de dire ou faire ce qui aurait été nécessaire pour éviter la catastrophe de l'accumulation des amours mal formulés, parfois trop dictatoriaux, parfois d'une faiblesse irrationnelle !

Qu'attendent nos enfants de nous ? Peut-être une répression juste, au bon moment, mais la fuite est parfois le chemin le plus facile. Nous nous disons quelquefois, en nous justifiant, que Khalil Gibran a dit que nous sommes les arcs qui envoient les flèches.

Oui d'accord, mais la tension de l'arc doit être mesurée et calculée pour que la flèche ne tombe pas mal.

*Écrit à Paris le 7 janvier de cette année
qui commence étrangement en déchargeant des illusions.*

J'ai rêvé que mon village de sable était détruit.

*J'ai rêvé que j'avais fait le jardin exotique le plus riche et luxuriant,
mais il était détruit, car il n'était pas réel.*

*Mes pas deviennent lourds de violence, la violence du silence et la pleine mer
détruisent sans pitié*

*mes dernières rêveries qui naturellement ne sont pas les dernières,
mais elles voudraient l'être.*

Avec sincérité, il fait froid et je sens ma profonde solitude d'être vivante.

L'ingratitude⁶¹

Il y a vingt ans, un soir de plus où il pleuvait, j'ai reçu en partant de mon cabinet, un ex-patient que j'avais cessé de voir cinq ans auparavant ; il avait résolu ses problèmes de carrière professionnelle. Il avait travaillé pour une grande usine, puis était devenu indépendant. Il avait ses locaux à trente kilomètres de Paris. La vie lui souriait, il avait trois enfants et une jolie femme, très silencieuse. Je l'avais toujours connu comme étant un battant. Le temps de notre travail ensemble, il était passé d'un trois pièces à un quatre pièces, puis à un cinq pièces et avait même acheté, au rez-de-chaussée de l'immeuble, un studio de 30 m² qui aura un rôle à jouer dans cette histoire d'ingratitude que j'évoque.

Ce studio représente, à mon avis, le symbole matérialisé de l'ingratitude, conduite pas à pas, avec la finesse de la manipulation la plus perverse. Je garde encore tous les dossiers de cette histoire. Ils sont émouvants.

Lorsqu'il est revenu, cette nuit de pluie, son image n'avait pas changé. Il était le même que celui qui était parti cinq ans auparavant : blond, mince, les yeux bleus, des lunettes sans monture qu'il portait en permanence. Il pleuvait et au fond de moi, j'étais contente de le revoir. Avait-il besoin d'une mise à jour, d'un bilan ? Il m'a dit : « vous êtes croyante, on va prier ensemble ». J'ai dit « d'accord ». Face à face dans le silence, ses larmes coulaient. Je ne savais pas d'où venaient ses larmes, mais je me suis lancée dans l'aventure : accueillir les souffrances de ses veines ouvertes. L'après midi, il avait reçu une lettre d'un cabinet d'avocat, sa femme lui demandait le divorce, la séparation des

⁶¹ : publié dans le n° 105 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2006) « L'ingratitude ».

corps et l'immédiate séparation des biens.

Quand le problème avec sa femme a-t-il commencé ? Le problème a toujours été là. Mais il m'avait consulté afin de constituer un bon niveau de vie pour sa famille.

Je crois que sa femme exerçait un métier lié au comportemental, mais grâce à la bonne situation acquise par son mari, elle avait arrêté de travailler. Les enfants grandissant, elle avait de moins en moins envie de s'occuper de son foyer. J'aurais dû soupçonner, quand il est venu pour la première fois, la présence d'un conflit dans ce couple et le manque de territoire pour un père dans cette famille. Il avait rapidement mentionné à plusieurs reprises que, dans son premier appartement, son bureau était installé à l'intérieur d'un placard ; il ouvrait la porte, amenait une chaise et avait à l'intérieur du placard tout ce qui lui fallait pour travailler, archives, dossiers...

Quinze jours après, alors qu'il partait, j'ai ressenti sa fièvre en lui serrant la main. Son angoisse était infinie. Je lui ai demandé d'aller voir immédiatement le médecin en face de chez moi, il toussait beaucoup. Deux semaines plus tard, il était opéré d'un cancer des poumons ; ils lui ont enlevé le poumon gauche. Avant de partir et la décision de cette opération étant déjà prise, il m'a donné toutes les lettres que, jours et nuits, il avait écrites fiévreusement et envoyées à sa femme, pour demander une réconciliation qui n'a pas été acceptée.

C'est à la maison de rééducation près de Paris que je suis allée le voir. Je m'en souviens encore. C'était l'automne, le gazon était encore vert, mais il y avait dans l'air une présomption de mort ; les feuilles jaunes, emportées par la brise, mettaient la chair de poule. Il était dans une chaise longue, ses yeux bleus verdoyant par le reflet des feuilles.

Naturellement il n'y a pas eu de réconciliation. Il a tout cédé et avec cette générosité qui touchait presque l'orgueil ; il a accepté de vivre dans le studio du rez-de-chaussée. Ses enfants

grandissaient et ne venaient presque plus le voir. Sa femme, pour sa part, réaménageait le grand appartement ; les quelques bricoles qui lui bouchaient le passage, descendaient dans l'enfer du studio de mon patient, réduit à l'alternative de faire le deuil ou de mourir. Oui, de mourir d'amour. Parce qu'on peut mourir d'amour.

Il a repris son travail, pas de temps pour reprendre une tranche d'analyse. Cela ne nous empêchait pas d'échanger quelques paroles au téléphone. Pendant son absence, son associé que je connaissais très bien, avait tellement bien pris la conduction de l'entreprise, qu'à son retour, pour retrouver le pouvoir qu'il méritait, mon patient avait dû signer des contrats fabuleux. Il travaillait le jour, la nuit il écrivait, il écrivait, il écrivait, il écrivait... Il écrivait à sa femme, disons à son ex-femme qui ne lui a jamais répondu.

C'était la fin de l'été suivant. Mon patient faisait des malaises, il tombait de plus en plus souvent sur son bureau. Il avait une tumeur du cerveau. Il a été immédiatement hospitalisé pour des examens, avant d'être transféré dans un autre hôpital près de chez moi où je suis allée le voir chaque dimanche.

Je me souviens d'un après-midi où il faisait déjà très froid. C'était le jour des scouts. Il y avait une messe à l'église de la vierge de Fatima, dans les hauts de St Cloud. Il était très croyant et moi aussi ; je lui ai dit « mets ta veste, tu as une tumeur dans le cerveau, pas dans les pieds ». Et nous sommes partis, dans la pente, écouter cette messe, tous les deux ensemble. Ensuite, il est entré en service de soins palliatifs.

En revenant en arrière : ce jour d'automne où je lui ai rendu visite, alors qu'il récupérait de son opération au poumon, je me souviens lui avoir dit : « tu as rendu un poumon sur l'hôtel de ta femme. Ne laisse pas ton corps ! Laisse-le se défendre ! ». Il y a des choses que nous ne comprenons pas dans notre vie, mais lui, avait cessé de se battre, dans la misère effroyable de ce petit

studio, débordant des ruines des souvenirs du passé. Je me souviens qu'avec une petite voix, il m'a répondu « c'est trop tard ». Oui, en réalité, c'était trop tard pour nous deux.

Il portait sans aucun doute le mythe du Christ, le sacrifié. Sur sa table de chevet, dans cette charmante maison de soins palliatifs, il y avait tous les livres possibles : philosophie, métaphysique, religion, mais le plus important, « l'Imitation du Christ » de St Ignace de Loyola.

Nous n'étions pas beaucoup à aller lui rendre visite. Mon mari, Georges, était à ses côtés lorsqu'il a rendu son âme. Avant son départ, il m'a envoyé une mise à jour de sa souffrance. Comment a-t-il pu aimer autant ?

Voici ici l'histoire d'ingratitude qui me touche le plus profondément. Je n'ai pas pu l'oublier. Je vois toujours sa silhouette : toujours un peu transparent, ses cheveux courts, ses yeux bleus et ses lunettes. Je me souviens de son dernier rêve : il était habillé en blanc et marchait dans une file avec d'autres catéchumènes vers l'autel.

Je voudrais rester sur cette image. De toute manière, la vie continue. Elle ne s'est pas arrêtée ce 27 juillet 1992. Je voudrais rester sur cette image, car je sais que la miséricorde de Dieu va plus bas que nos misères.

Mais je me demande si dans cette histoire d'ingratitude, il n'y aura pas des gens de cette famille, qui vivent sans pouvoir se passer du remords. Peut-être aurait-il pu être moins abandonné s'il n'avait rien eu sur lui, qu'une chemise à la place d'une fortune.

Voici certains paragraphes des lettres dont il n'a jamais reçu la réponse.

« Lui à sa femme : je suis seul, je ne sais pas si j'obéis à un conditionnement réflexe, à mon habitude de t'aimer générée dans le passé donc inadapté à la situation présente. Ce n'est pas en me refusant et en me repoussant que tu résoudras tes problèmes dont

la moitié sont fabriqués de toute pièce par des réflexes automatiques inconscients. Ce qui m'atteint aujourd'hui c'est la souffrance réelle. Cette souffrance réelle est autant en toi qu'en moi, mais c'est la mienne qui te gêne, car c'est peut-être le miroir de la tienne. Je ne crois pas que tu sois méchante. Je ne crois pas que tu le seras jamais. Tu souffres, moi aussi, c'est tout. Pourquoi liberté et indépendance ? C'est en toi que tu le trouveras, pas dans les circonstances extérieures élaborées par un avocat, aussi dévoué soit-il. Si encore il y avait un autre homme dans ta vie, si encore il y avait un grand projet et que je t'ai bloquée pour le faire. Si... Mais tous les si imaginables n'existent pas. Je t'ai demandé et c'est normal, des temps de communication réels entre nous, des libérations de spontanéité. Enfin j'étais jeune. Nous n'avons même pas ce dialogue naturel qui est soumis aux lois de la nature. L'inconscient enregistre tout et pilote les réactions en fonction de la dominante affective résultant des émotions non contrôlées. »

Eh bien, c'est drôle le chemin du calvaire. C'est un printemps de plus et le 27 juillet je me souviendrai de lui. Le cas est un modèle d'ingratitude, mais offre aussi des complicités, pour porter sur lui la croix des projections négatives des autres. Je suis bien triste, c'était mon ami.

Quelque part, ses enfants ont dix ans de plus. Quelque part, doit traîner une paire de lunette du père, un stylo, une cravate, une montre. C'est terrifiant que l'ingratitude puisse enlever la valeur symbolique à l'objet de celui qui a été le bouc émissaire.

Fait à Paris, le 1^{er} avril 2006

Requiem n° 2⁶²

Il était parti un jour d'hiver, en paix, simplement comme partent ces gens si peu nombreux qui ont su donner, dans leur vie, dans leur entourage, leur place à chacun, par le fruit direct de l'expérience d'un travail sur soi-même. Le souffle est parti, le souffle est parti très loin vers les étoiles et le soleil. Le bien avait été fait, mais le mal avait pris, lentement mais sûrement, la place, derrière le bien qu'il avait fait.

Il ne savait pas comment pardonner l'impardonnable du non sens qui est au cœur de l'ingratitude. Dans la vie, il avait su tout pardonner, en ayant été trahi depuis l'instant même où sa vie avait commencé, une mère qui le jalousait, un père qui l'aimait, faible, narcissique. Il s'était battu pour survivre, il avait été prématurément abandonné. Il ne pouvait que chercher, dans les méandres de la vie, l'essence où la trahison ne serait plus possible.

Il a été accompagné par ses élèves à qui il avait essayé de donner tout ce qu'il savait pour leur permettre de sortir de l'état de non-être. Une maladie l'avait attrapé quelques années auparavant ; il était pressé de donner, après quarante cinq ans de recherches tenaces et conscientes. Il a laissé une perle, en quelques pages magnifiques, fruit de ses souffrances volontaires et de son travail conscient.

À peine dans son tombeau, en contemplant la vie autrement, libéré de l'urgence physique qui l'avait conduit à tout donner dans les quelques dernières années de sa vie, il a vu sans aucun doute la dernière et la plus flagrante trahison. Derrière son dos, son enseignement aurait pu être détruit par un truand sans conscience

⁶² : publié dans le n° 105 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2006)
« L'ingratitude ».

qui essayait de commercialiser son âme, son enseignement, sa mémoire et son livre. Il n'avait pas fait confiance à cet homme-là, mais l'avait accepté comme étant l'unique canal de communication vers le côté vile de ce monde matériel qu'il n'a jamais ressenti comme le sien.

Je me souviens de Georges, un après midi d'octobre, au Barclays. Nous étions sortis d'une soirée au Jockey club et nous avons commencé à parler de qui nous étions, assis à table, en regardant la rue. Je ne voyais devant moi que l'écorce d'un arbre, je ne l'oublierai jamais. Il m'a dit : « J'aime la vie qui habite mon corps, mais j'aurais dû naître ailleurs, dans un monde plus conscient, simplement pour pouvoir reconnaître les différentes nuances dans la trahison et dans l'ingratitude. »

J'ai aussi parlé des trahisons à mon rencontre, mais c'est l'ingratitude qui a été prioritaire dans le développement de ma vie avant Georges. L'ingratitude nous serrait l'un à l'autre jusqu'à la fusion absolue. Son regard était plein de paroles et le mien de réponses et en face de nous, comme point de référence, l'écorce de cet arbre, lisse, grisonnante, sans aucune passion humaine.

Les heures se sont écoulées en dehors du temps, nous avons essayé de puiser consciemment l'essence du non-sens de l'ingratitude, dans ce puits profond et infini qu'est l'affreuse et magnifique condition humaine, capable de détruire dans son germe, l'Être. À ce moment-là, nous avons ressenti tous les deux qu'il fallait se battre et encore se battre et encore se battre, mais ne jamais se résigner.

Lui et moi, nous étions conscients que la guerre serait longue et dure. Il était lui et j'étais moi et nous étions nous et nous allions, sans nous affaiblir, vers le but de nous acquérir une conscience assez éclairée pour compenser le poids insoutenable de l'ingratitude. Ensemble nous étions plus que deux.

Aujourd'hui, trois mois après ton départ, nous contemplons avec tes élèves la dernière trahison et la dernière ingratitude. Je

comprends pourquoi tu as voulu faire de notre couple un noyau protégé où l'amour est prioritaire et la gratitude essentielle. Il n'y avait pas ton nom sur le caveau de famille, tu nous as rendu témoins de la dernière ingratitude, mais tu n'avais pas besoin de te soucier, tu le vois, nous sommes là, à te défendre, le cœur ouvert de passion sincère : nous l'avons écrit à la main, simplement.

Georges est parti. L'ingratitude a l'air de lui survivre. Mais non ! Et je crie très fort, comme Jeanne de Salzman dans un livre écrit au Canada : « Amour, ayez pitié ».

*Fait à Domme, le 16 avril 2006,
Avec gratitude et tu nous illumines.
Bénis soit l'Éternel.
Ton épouse et tes élèves.*

Le corps muet et l'hypocondrie⁶³

Entre 1978 et 2005, la parole du corps s'était arrêtée, parce que la folie était devenue du quotidien. On aurait dit qu'il n'y avait pas de Dieu dans ce monde de silence, neige et suicide. Mais, en tout cas, tout a été commencé comme dans un rêve.

Elle était partie à Venise sans même se rendre compte de ce qu'elle avait abandonné derrière elle. Tellement de souffrances endurées depuis la naissance. Seule, sans repère, avec une mère sourde et un père qui parlait avec lui-même, elle s'était débrouillée pour survivre et fuir le plus possible les situations de conflit. On ne pourra pas dire qu'il s'agissait de quelqu'un de révolté.

Moi, étant son analyste, je ne peux la comprendre qu'aujourd'hui, moi-même frappée par un deuil terrible et inattendu, mais je contemple en moi-même en m'interrogeant : pourquoi ce cas, dans le temps, vient aujourd'hui frapper à la porte ? Pour apporter de la compréhension, quelque chose qui puisse m'aider pour ne pas fuir et me confronter à cette terrible situation sans retour ?

Jamais ma patiente n'avait été capable de voir se dérouler devant elle, pas à pas, sa propre destruction. Elle préparait toujours le bagage nécessaire pour pouvoir fuir et survivre. Sa personnalité changeait selon le rôle qu'elle jouait dans la vie, pour obtenir un certain équilibre. Elle a pu ainsi fuir la folie.

Elle est actuellement réaliste et adaptée, après l'erreur du passage par un deuil, dans cette patrie sans Dieu qu'a été une ville en France.

⁶³ : publié dans le n° 106 de la lettre de SOS Psychologue (mai 2006) « Quand le corps parle ».

Elle pouvait vivre les situations les plus graves avec un tel détachement qu'on aurait pu dire un état border line. Aujourd'hui, je comprends qu'il ne s'agissait pas d'un état limite, mais de défenses border line pour éviter la destruction totale par la folie.

Elle s'était échappée d'un foyer d'apparence protecteur, mais profondément toxique. Elle avait parcouru de nombreux kilomètres, comme toujours, en fuyant chez des amis pour refaire une nouvelle vie à partir de zéro. Mais repartir de zéro voulait dire, en réalité, détruire tout ce qui avait été construit.

Je ne pourrais pas assurer quel âge avait ma patiente, elle réunissait en elle et avec sa présence, tous les âges et toutes les générations qui l'avaient précédée ; il y avait des moments où elle se comportait dans son corps comme quelqu'un de très vieux, parfois millénaire ; d'autre fois, elle ressemblait à une jeune fille de quatre ans, je comprenais les traits, car je les avais vécus à quatre ans, pas à trente. Qui était cette femme devant moi dont le corps ne s'exprimait pas ? Elle ne s'enrhumait jamais, elle tombait mille fois, mais toujours atterrissait sur ses pieds. Elle ne disait jamais « aïe ». Je pouvais constater ses ongles rongés, mais jamais une larme. Où s'était arrêté ce corps dans sa parole ?

Je crois aujourd'hui à partir de mon traumatisme de perte, qu'il y a eu une histoire d'amour non finie, non finie, car jamais commencée. Une histoire d'une telle souffrance que le refoulement a été une nécessité.

Aujourd'hui je ressens la perte. Mais je parle de la mienne. Elle m'amène à considérer cette patiente pour trouver en moi-même une histoire refoulée qui m'empêcherait aujourd'hui de me confronter à la nécessité d'exprimer par le corps une souffrance infinie non avouée. Je ne veux plus rien dire aujourd'hui à ce sujet, mais je porte la question. Devant moi, l'impression d'un désert glacial, une plate-forme suspendue sur le vide et sur laquelle je n'ose faire un pas, car je pourrais sans doute me

confronter à la nécessité de laisser parler le corps sans vouloir tout contrôler.

Je comprends cette jeune femme perdue, mais, aujourd'hui, vingt ans après, elle revient.

J'ai toujours ressenti envers elle quelque chose de l'ordre d'un échec. Si elle était contente, c'était avec un décalage très grand entre l'événement et la réaction. Si elle était triste, l'expression était dévastatrice, mais toujours en décalage dans le temps. Elle ne reconnaissait pas le mur de sa maison, mais elle savait qu'elle habitait cette maison-là. Rien ne lui appartenait. Elle ne pouvait pas parler du présent, s'habiller en fonction du présent, le mystère était devant, les vêtements pour mettre demain. Le passé était forcément nié. Elle n'avait pas eu de souffrance physique. Mais quelle était la souffrance que nous n'avons pas pu évoquer et dont le corps n'a pas été capable de parler ? Je reste là, je pose la question et je vois que dans l'épreuve, j'ai vu la réponse, tout ce que nous n'avions pas compris quand nous étions ensemble. Et comme j'avais dit, elle était partie à cet endroit sans Dieu en cherchant une liberté dans un futur, mais sans aucun sens du réel du présent.

Aujourd'hui, je passe par l'évidence de mon corps qui parle, la négation du deuil : je ne peux pas avoir les yeux ouverts, un vaisseau a sauté dans mon œil. Je ne peux pas m'allonger et je ne peux pas voir. Je ne peux pas accepter le départ de l'aimé et mon corps exprime avec une douleur aveuglante, il n'y a pas de doute. Je ne peux pas me chausser, mes pieds me font mal, mon corps parle et je me retire de ce désert glacé qu'est l'aujourd'hui pour me confronter un corps désespéré qui ne veut pas marquer le chemin par le pas, ni regarder en face l'absence. Il n'est même pas question d'aller chez l'ophtalmologiste, j'écoute mon corps et sa parole désespérée.

L'histoire de ma patiente, qui revient aujourd'hui, est celle-ci : à la place de souffrir dans le corps, elle l'a protégé par un autre corps

imaginaire qui l'a entourée et selon elle, pouvait avoir mal. C'est là qu'elle a commencé une longue pérégrination par toutes les médecines possibles : homéopathique, allopathique, médecine douce. Premier symptôme, des insomnies. En réalité, elle n'en avait pas, elle imaginait ne pas dormir. Ce sont les interruptions dans son sommeil qui lui donnaient ces impressions. Et pourquoi ? Parce que les petits moments d'éveil dans la nuit représentaient pour elle des confrontations avec son corps qui ne présentait aucun signe de souffrance ou maladie.

À ce moment, elle a commencé à prendre des médicaments et des compléments alimentaires, elle se plaignait de douleur, mais il n'y avait rien dans son corps. Elle a voulu se créer un corps pour pouvoir exister. Mais elle ne voulait pas toucher ou attaquer son vrai corps en chair et en os car elle ne le connaissait pas, elle le laissait comme ses vêtements, pour un futur. Elle vivait avec son corps imaginaire, lequel était souffrant de toutes sortes de petites maladies imaginaires. Elle avait développé une vraie hypocondrie, mais son corps en lui-même était intouchable et intouché. Il s'agit du corps de la fuite, il fallait le protéger de toute manière pour pouvoir fuir. Avec le corps imaginaire qu'elle s'était créée, elle pouvait faire semblant de vivre dans un monde.

Beaucoup d'années ont été nécessaires pour réunir et donner sens à cette femme divisée.

Aujourd'hui je peux comprendre un corps unifié et parlant, je laisse venir, je contemple, je comprends et j'arrive presque à interpréter clairement le symptôme de ma souffrance. Mes organes sont chargés de souffrance physique. Pourquoi mes yeux ne veulent-ils pas voir ? Pas les deux, seulement le gauche. Il est en train de crier : « Va, regarde, souffre, mais souffre une fois pour toutes ; surinvestis, mais laisse parler ton corps, regarde les photos de cet homme qui ne reviendra jamais, marche sur tes pieds et fais ton chemin en marchant, car il ne le fera plus avec toi. »

Comment et combien d'années ont été nécessaires pour entendre de ma patiente pour la première fois une phrase toute simple : « j'ai mal, très mal à l'intérieur de mon ventre, j'ai mal à la tête ».

Peu à peu, elle a abandonné sa maladie imaginaire pour devenir un corps qui parle. C'était dans le temps. Et comme par hasard, elle n'a pu eu besoin de fuir, parce qu'une tristesse était une tristesse.

On devait se confronter à ce manque d'un amour perdu qui n'avait jamais commencé. Toute petite, à six ans, elle était tombée amoureuse d'un garçon de dix ans, le frère d'une amie de l'école. Peut-être est-ce difficile de s'imaginer qu'un grand amour peut se développer à six ans, mais c'est précisément l'histoire telle qu'elle va être racontée maintenant. Jusqu'à douze ans, elle n'a vécu que les moments où elle voyait ce garçon, le reste du temps elle pensait à lui.

À douze ans, à cause d'un excès de poids, elle va avec sa mère voir un endocrinologiste. Il palpe son ventre, lui donne un régime, mais à ce moment, le toucher développe la présence d'un corps imaginaire. Elle se met à écrire des lettres, qu'elle n'envoie jamais, au médecin. En plus le médecin était homosexuel. La même année, elle dort dans le même lit que sa cousine qui a 14 ans et lui effleure les seins. Après ça, ma patiente a vu des seins partout. Le désir charnel était là, sans que le corps puisse s'impliquer.

À quatorze ans, la mère de son amie de l'époque, la mère du garçon dont elle rêvait, commence à la persécuter à cause de sa beauté, car sa fille n'est pas aussi belle qu'elle. C'est une femme énorme qui a une maladie glandulaire. Avec agressivité, elle la viole en la faisant se sentir coupable d'avoir un beau corps. Au lieu de devenir désirable et d'avoir un corps qui soit un atout dans la vie, cette femme l'a condamnée en la présentant comme une allumeuse. L'adolescence la coupe complètement du corps réel.

À dix-huit ans le garçon de ses rêves s'engage pour se marier avec

un fille richissime qui avait quelques années de plus que lui. La blessure narcissique crée encore le silence désespéré de ce corps qui ne pouvait ni exister ni se montrer. À la fin de ses 18 ans, elle passe un été sur la plage et commence à ressentir un certain regard qui aurait pu être sauveur de la part des garçons. Mais là, un accident de moto abîme légèrement ce corps qui n'existe pas, au niveau du visage. Dès qu'elle peut se remettre debout, elle revient sur la plage avec un soleil écrasant et sur la blessure, fait de l'acné. Elle revient en ville et pendant les deux mois d'été qui restent, elle reste allongée sur le sol en marbre en mangeant tout le temps. Était-elle en train de se créer un territoire dans ce corps, était-ce une dernière tentative pour l'habiter ? À ce moment, tout devient pour elle laideur, souffrance, mésestime de soi, mais le corps n'y est pas. Ce corps est tellement nié, qu'elle bande ses seins pour ne pas avoir de formes. Elle dissimule avec de longs et larges manteaux, les formes qu'elle déteste, d'un corps qu'elle ne voit absolument pas.

Elle s'était mariée le plus rapidement possible. Le passage par la maternité ne lui a pas rendu un corps. Son corps n'était qu'un sac, elle ne pouvait pas différencier à l'intérieur d'elle-même le cœur du foie. Les uniques messages qui venaient de l'extérieur vers ce corps, n'étaient que le regard des autres. Mais c'est surtout le regard des autres qui l'avait mutilée ! Elle n'avait pas de bras, pas de jambe, elle ne sentait pas les gens qu'elle serrait dans ses bras et elle ne pensait pas mériter d'être aimée par les autres.

Cela n'a pas empêché qu'après tous ses voyages compliqués et permanents, elle a acheté et rempli ses placards pour un futur qui ne venait jamais. Je l'ai presque toujours vu habillée de la même manière. Une chemise, un pull bleu, des chaussures plutôt usées. Son corps physique, en revanche, qu'elle ne sentait pas, mais que je voyais, était soigné au niveau d'une hygiène de surface, mais pas pour elle, c'était pour ne pas être en désaccord avec la demande qui venait de l'extérieur d'avoir une existence.

Elle est devenue d'une grande avidité. Elle possédait mille choses

qui ne l'habillaient pas. Elle portait sur elle le mythe de Cendrillon, elle était dans la cuisine à ramasser les haricots. « Quand arrivera-t-il le prince ? », je me demandais. Le jour où elle pourrait habiter son corps et donc l'habiller, où elle pourrait prendre l'autre dans ses bras et le sentir, toucher le mur de sa maison et le reconnaître.

Quelque part, j'aime mon corps qui souffre, car il existe. C'est le temps de la séparation. Mais cette femme me touche profondément. Ce que je n'ai compris que beaucoup plus tard, c'est qu'il y a quelque chose en moi qui raisonne. Peut-être ai-je eu, comme beaucoup d'adolescents, certaines difficultés à reconnaître et à accepter mon corps. Le jour où j'ai trouvé mon prince, il m'a aidé à donner un statut si vivant à mon corps, que j'ai rêvé l'éternité sur terre.

Oui mon corps parle, et je le laisserai parler. Il y a trop de libido qui, avec son départ, revient sur mon corps. Si ce retour d'énergie produit chez moi des symptômes, il faudra que je dialogue avec eux. Par exemple, aujourd'hui, mon inconscient dit que le bouleversement est grand, que je me suis approchée de mon noyau psychotique, mais que je suis prête à avancer, au-delà de toute confusion, vers une nouvelle libido d'objet. C'est tout pour aujourd'hui.

Prise de décision⁶⁴

Avec une colère réfléchie, en la contemplant sans aucune émotion, j'approche mon regard de chaque prise de décision qui a changé ma vie. Aux sources de chaque prise de décision, il y a eu le passage par cette colère étrique et cette révolte contre la condition humaine, si limitante pour l'évolution vers un état de conscience unifié. Colère, oui, en sachant qu'à chaque prise de décision, j'étais confrontée à la question fondamentale de l'anthropologie philosophique : « choisir, c'est abandonner toutes les autres possibilités » ; dans chaque prise de décision, il y a un énorme renoncement.

Revenons au commencement.

Ma première poupée était en porcelaine. J'avais quatre ans, je l'ai fait tomber. J'ai abandonné la poupée et j'ai renoncé aux autres poupées, parce que, déjà, l'affaire m'avait marquée sur le concept de fragilité et de fugacité.

Cinq ans, mon amour est mort. Les anges sont venus chercher le grand-père. Une colère s'est annoncée et je l'ai vécue en prenant la décision bien choisie, je le crois bien, de ne jamais l'oublier, mais d'intégrer en moi ce que lui-même avait été. Croyez-vous que l'on ne prenne pas de décision étant enfant ? Oui, il y avait toujours le renoncement, mais dans l'action : je cherchais le grand-père dans la maison vide et peu à peu, une partie de moi est allée avec les anges et une partie de lui a été amenée par les anges pour bien me protéger. J'ai pris la décision de vivre, je ne sais pas si je regardais les fleurs pousser, car il y avait trop de silence et je me cherchais. J'ai pris la décision de me chercher

⁶⁴ : publié dans le n° 107 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2006) « Prise de décision ».

pour me conduire, les pieds sur terre, sur un chemin solide, défini, mais très, très long, large, épanouissant.

Après il y a eu le passage entre la tristesse et la joie de vivre. J'ai compris que la tristesse ne me menait nulle part. J'ai donc décidé de dialoguer avec les objets, de les animer et c'est très tôt que j'ai commencé à jouer aux échecs, toute seule, en changeant de position. Le jeu d'échec a beaucoup alimenté mes réflexions et au centre, cette question : quelle partie de moi peut gagner ? Impossible d'y répondre, j'étais à la fois les noirs et les blancs. J'ai donc pris la décision d'être à l'extérieur, celui qui voit se développer la bataille sans se faire contaminer par le sectarisme. Je vois mon père, le bureau de mon père, le jeu d'échec, l'immense maison que, des années plus tard, j'ai pris la décision de ne pas acheter. Cela a été un mauvais choix, mais je m'étais laissée dépasser par l'ampleur du projet et je me suis abandonnée à une certaine léthargie.

Je crois aujourd'hui, que je suis confrontée à une prise de décision : ressentir ma vérité ou critiquer objectivement ma vérité.

Qui en moi a choisi mes carrières ? Chaque choix me confrontait à abandonner. À ce moment, j'ai pris la décision d'être fidèle, loyale et dévouée, je faisais une carrière à la fois, m'intéressais à un thème à la fois et comme le cas de la poupée, je n'ai jamais lu un roman policier. Il y a des moments clés, de passage, dans ma vie pendant lesquels il y a eu des prises de décision presque sanglantes.

Quand je suis partie d'Argentine, j'ai renoncé à l'été, au plaisir, à la mer, à une vie tellement dans la plénitude, que même les souffrances et les pertes n'avaient pas entamée. Je me souviens des conséquences de cette prise de décision. Et je vois en première image le parc Monceau, la marche dans les sentiers et les larmes qui coulaient, parce qu'à cette époque, je savais encore pleurer. Je pleurais le froid, je pleurais le manque de sable fin et chaud entre mes mains, le bruit du sable et de la mer, mon

cabinet, le centre naval, je pleurais l'éclatement d'une famille. Cela n'avait jamais été une famille nombreuse, mais il y avait la coexistence des générations et la possibilité d'observer la filiation. Était-ce un mauvais choix ? Certainement pas. Mais il y avait le goût d'un échec. Et j'ai décidé de devenir forte et libre. Arrive ce qui arrive, les pieds sur terre et le grand chemin se diversifiant dans de petits chemins pleins de circonvolutions, de toute manière, aujourd'hui, je prends la décision de vivre encore et encore.

Le voile d'un deuil ne tombera jamais complètement, parce que l'oubli n'existe pas, mais je prends la décision d'intégrer à mon être ce qu'ils aimaient et ce que les aimés qui sont partis ont représenté pour moi. Au commencement, c'était le choc. Aujourd'hui, c'est l'accueil d'une souffrance volontaire afin de mieux comprendre le sens de l'unique barrière qui m'aveugle. Comme prise de décision je peux tout abandonner, partir, me séparer de, renoncer à, tourner la page, classer le dossier. Mais où suis-je dans l'acceptation d'une séparation, due à l'achèvement irrémédiable par la mort, d'une vie d'amour ensemble ? Ta mort m'a surprise, la colère réfléchie est montée en moi, a débordée les limites. Tu ne liras plus les dédicaces de mes articles que je faisais pour toi chaque mois, nous ne vivrons plus ensemble les étés, les hivers, les ciels étoilés, les feuilles mortes. Peut-être as-tu de meilleures lunettes là où tu es, mais avec cette colère, cette colère si puissante, j'ai su t'accompagner, te tenir debout et tu as été obligé de vivre pour ne pas nous séparer. Je sais, mon amour, que tu es là, pas ailleurs et je prends la décision de t'enterrer jour à jour un petit peu plus dans mon âme, nous partageons la même essence, le même inconscient, laissons-nous nager dans cette mer immense qui sépare les deux continents où nous sommes restés en apparences séparés. Nous partageons la même essence, nous partageons le même inconscient, nous partageons, par décision étriquée, ce même liquide amniotique.

*C'est le 25 juin à Paris,
l'été ne s'est pas encore occupé de nous,*

*il passe derrière les fenêtres,
vers les étoiles,
d'un continent à l'autre,
soyons ensemble dans ce nouveau rayon de la création.
Et je t'aime.*

Changer⁶⁵

Mme N. s'est réveillée avec les yeux souffrants, une grande douleur dans les orbites, une grande et terrible douleur de ne pas vouloir voir son horrifiante, profonde et paradoxalement merveilleuse solitude.

Mme N. a du changer sa façon innocente de voir la vie.

Après le décès de son mari, elle a du laisser pénétrer dans l'appartement où elle habitait les envahisseurs, le notaire, le commissaire-priseur et les enfants du défunt mari. Situation bouleversante, douloureuse mais qui faisait tomber d'un seul coup le masque des anges jusqu'à ce moment considérés comme des protecteurs bienfaisants. Les deux enfants, non satisfaits du fait que leur père n'avait laissé comme bien que les tableaux de leur grand-père à partager avec Mme N., cherchaient à fouiller dans les méandres de l'intimité de la vie d'un père qui par ailleurs a été royalement ignoré.

Être un bon père ou une bonne mère dans cette vie ici-bas est une question de position relative compte tenu de ce que je comprends aujourd'hui. La qualité de bon père ou de bonne mère dépend directement du degré de pouvoir, de prestige, de richesse et de position sociale que laisse le défunt. Le regard était devenu presque cynique !

Mais enfin je ne suis pas là pour critiquer mais pour traiter le thème « changer ».

Mme N. n'attendait rien, ne voulait peut-être pas changer mais simplement laisser à son être faire le travail de deuil, ne pas

⁶⁵ : n publié dans le n° 108 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2006) « Changer ».

précipiter les choses, les événements, les idées, « laisser venir, contempler, comprendre et enfin interpréter ».

Après une bonne séance de 120 minutes de travail libérateur, elle avait pris le bus jusqu'à la Porte Maillot et s'était promené. Après cette nuit-là il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'exister, manger, rentrer à la maison et réfléchir.

Mme N. est allée dîner au restaurant vers 19h30, seule, déçue, changée.

Sur la terrasse un peu froide, Mme N. s'est installée à une table à deux pour elle toute seule, dans cette horrifiante, profonde et merveilleuse solitude qu'elle aime tant ! Et elle s'est laissée contempler la vie, les autres, elle a laissé rentrer les impressions, elle a observé le monde autour d'elle pour la première fois autrement sans le déni du réel. C'est aujourd'hui le 28 septembre qu'il y a largement plus de 20 ans que Mme N. et son mari se sont connus et aimés depuis un 28 septembre d'une année enregistrée dans l'éternité.

* * *

Des échanges de conversation arrivaient à Mme N. Une de ses amies lui avait dit : « tu ne regardes pas les hommes. Tu vois le chien, mais tu ne vois pas le maître du chien ». Depuis 28 ans, un lundi de Pentecôte 1978, Mme N. n'avait pas remarqué que les hommes existaient aussi. Peut-être trop fragilisée par une vie de travail, de maternité et d'amour elle avait oublié que les hommes existaient, pour ne voir que son mari homme mais qui était parti.

Pendant le dîner, Mme N. parlait en son for intérieur, comme selon son habitude avec son amour de mari, qui était parti. Et il lui avait dit « regarde, ouvre tes yeux, sois présente dans l'instant ». Et cette fois elle s'est mise à regarder les autres, naturellement sans distinction de sexe et de niveau social. Pourquoi ne pas vouloir voir ? Je reviens à ce matin où elle s'est réveillée avec cette douleur dans les orbites. La lumière lui faisait

si mal ! Je ne voudrais pas trop passer de temps sur ces observations nécessaires. Son mari parlait et écrivait plutôt à partir de son éveil spirituel moins qu'en partant de sa chair. Mme N. à l'opposé parle en partant de sa chair, de sa vibration essentielle et de sa suprême sensualité. Elle capte par les pores et par les tripes. Elle ne sera jamais l'intellectuelle qu'on prétend voir en elle mais le corps habité qui contemple avec horreur mais toujours avec émerveillement le réel qui rentre par les sens en lui parlant.

Oui, changer pour elle c'est accepter de voir sans fausse pudeur tout ce qui rentre dans sa perception éveillée.

Il y avait une grande table réservée à côté de Mme N., peuplée peu à peu par un groupe composé d'allemands, d'anglais et d'autres étrangers. Une réunion d'une société internationale peut-être, le premier arrivé est un homme d'âge moyen, la deuxième une jeune femme bien rangée, pas trop sûre d'elle-même jusqu'au moment où toutes les femmes du groupe sont arrivées. A ce moment-là alors qu'elle avait été auparavant réservée et dans le silence, elle a débordé pratiquement avec sa parole, c'est-à-dire qu'elle a perçu selon son complexe et son insécurité qu'elle n'avait pas à jouer la rivalité. A côté de Mme N. sur la droite se tenait un vieil homme certainement de bon niveau social mais avec une femme ridiculement jeune et sans vouloir critiquer, sans classe !

Au fond de la salle il y avait trois personnes. Mme N. osa regarder bien en face l'homme qui était devant elle à distance et elle a pu constater qu'il la regardait comme en partageant avec elle la communication qu'il ne pouvait pas établir avec les autres.

Mettant en action ce que son amie lui avait dit, qu'elle ne regardait pas les hommes, cette fois elle l'a regardé avec un regard de contemplation neutre, elle avait changé, elle avait laissé rentrer le dehors en elle !

Surprise ? Oui, mais constatation permanente de son déni et de sa

peur de voir l'horreur des situations qui pouvaient la dépasser, comme l'histoire du commissaire priseur et des héritiers.

Ses yeux lui faisaient moins mal.

Enfin, il faudra qu'elle accepte de voir sinon elle deviendra physiquement aveugle.

Son prétendu intellect ? Un bouclier pour se défendre. Mais contre quoi ? Contre tout ce qui pouvait la détourner de son horrifiante, profonde et merveilleuse solitude qu'elle aime tant.

* * *

Elle a failli faire appeler un taxi pour rentrer chez elle sans passer par son bureau, qui est sa propriété, sa forteresse, les murs qui l'abritent de l'extérieur. Elle n'a pas appelé le taxi. Elle a pris à 9 heures du soir le bus avec une présence de joie, de vie nouvelle, de naissance après la perte de l'illusion de vouloir voir les autres comme des êtres toujours protecteurs et bienveillants. Il est arrivé immédiatement et en dix minutes elle était rentrée chez elle avec le sentiment d'un renouvellement.

Si je fais le travail que je fais c'est pour devenir libre, forte, capable d'accepter l'irréversible et de changer ce qui peut être changé. Oui j'abandonne l'esclavage, j'accepte le conflit. Le vécu de Mme N. résonne en moi et m'aide à changer moi aussi. Demain je serai libre, je n'ai rien à prouver à personne, je ne suis plus coupable d'exister, j'aime mes parents, mes enfants, mes amis et mes élèves mais je ne suis plus ni mes parents, ni mes enfants, ni mes amis, ni mes élèves.

J'écoute de la musique classique, mais elle me dérange, j'ai besoin d'écouter le silence à l'intérieur de mon corps. En mettant la musique la chair de poule est arrivée. Je n'avais pas besoin de remplir le silence. Il m'a été donné pour me ressourcer, je devais me rendre responsable du cadeau, de cette force qui ne voulait pas être troublée par aucun bruit.

Les premières lignes je les ai écrites dans l'urgence, debout.

Après c'était la paix, je repris ma position habituelle pour écrire assise à mon bureau de pèlerin en transhumance. Je serai toujours un être avec un besoin de rituels pour devenir consciente !

Oui, peut-être qu'aujourd'hui je n'ai pas la réponse, mais mon cœur s'apaise par l'évidence que toute expérience assumée activement apporte le changement.

*J'ai une pensée pour toi
Fait à Paris le 12 octobre 2006
Il fait très doux*

Ombre et lumière⁶⁶

Avant de décrire la structure de la conscience, il est intéressant de décrire les niveaux de déstructuration de la conscience, dans le sommeil et dans le rêve.

La conscience contient l'imaginaire et cet imaginaire porte en lui les traces de ces deux états originaux : l'ombre et la lumière ; le phénomène vital de la fermeture de la conscience s'oppose à son activité vigile. Dans un tel contraste, conscient et inconscient sont souvent pris, par synonymie, l'un pour la vigilance, l'autre pour le sommeil. Le sommeil paraît alors être un « zéro » de vigilance ou de conscience. L'existence du rêve permet de nier cette représentation : la vigilance du sommeil n'est pas du néant, le rêve est un vécu de la conscience endormie. Ce fait nous révèle que le rapport entre le sommeil et la veille n'est pas réductible au tout et au rien.

Mais qu'est-ce qu'un vécu ? Il n'est qu'une expérience plus ou moins claire, qui n'a pas pu se manifester dans la communication directe avec le réel ; interrompre un dormeur qui rêve, c'est interrompre un vécu qui disparaît alors dans l'irréalité. Le vécu ne peut devenir expérience que lorsque, débordant du sommeil, il se constitue en souvenir et en récit possible. Il existe alors un noyau irréductible, capable d'être interprété et classé, sans doute, dans ses constituants d'ombre et de lumière.

Le développement thématique de la péripétie onirique nous amène à nous poser la question suivante : « Que veut dire cette image aujourd'hui dans notre vie ? ». La réponse peut être vague, confuse, parce qu'elle est constituée d'éléments d'ombre et de

⁶⁶ : publié dans le n° 109 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2006) « Ombre et lumière ».

lumière. En manipulant les maillons de l'interprétation, nous pourrions définir clairement ses éléments et, en marge, contempler les résidus de la confusion de l'homme qui, pensant être unifiés, dort ; il n'est en fait, ni vigilant, ni unifié, ni présent. Et c'est là que nous allons travailler, en utilisant aussi bien les éléments de lumière que les éléments d'ombre déterminés au préalable.

Madame N. rêve : « Après les deux guerres, de 1914-1918 et de 1939-1945. Un couple vit avec sa fille, dans une ville détruite, puis reconstruite. Dans ce lieu, où père mère et fille vivent dans le temps, tout le monde sait et dit qu'il a existé jadis une autre maison semblant avoir disparu ; ils avaient cherché le cachot, un espace qui avait autrefois été habité par une communauté religieuse. Le rêve dure longtemps. Dans la succession des guerres et de la reconstruction, deux générations ont passé. Le père de la première génération (le grand-père de la fille) lui a transmis le secret de l'espace, caché après la reconstruction ; seule la fille en possède le secret. Militaires et prêtres cherchent l'endroit.

Un jour, la fille vient rendre visite à ses parents. Elle porte un habit blanc de communiant ou de fiancée. Elle ne dit rien du secret. Une rose rouge lui est donnée comme cadeau par son père. Elle doit sauver la rose, ne pas la laisser se faner : de sa main gauche, elle touche alors la porte secrète, car cet endroit est le seul à pouvoir sauvegarder la rose. Devant le regard stupéfait de tout le village, un immense et majestueux cachot apparaît. Tous les matériaux sont là pour qu'après la catastrophe, on reconstruise, on rebâtisse la maison de la jeune femme ayant ouvert la porte du secret. C'est une pièce magnifique, très haute, de pierre un peu brillante, jaune ocre. Le lieu est impeccable. Une grande maison pourra être recrée à l'intérieur. Il est d'une lumière absolue. »

Interprétation : les éléments d'ombre et de lumière sont perceptibles. Dans la présentation du rêve, nous avons deux guerres, deux catastrophes qui amènent le rêveur à cacher ce qu'il a de lumière. La protection du lieu est un élément qui n'est ni

ombre ni lumière, elle appartient à la frange crépusculaire à étudier : pourquoi a-t-il été le lieu à protéger et resté secret ?

La reconstruction de la ville est un élément de lumière venant de l'extérieur. La rêveuse transite dans la ville sans que rien ne l'oblige à dévoiler le secret. Dans la première partie du rêve, nous avons les éléments de lumière mélangés avec les catastrophes ombriques de la vie de la patiente. Il s'agissait de l'habitat d'une communauté religieuse et le secret avait été communiqué par le grand-père maternel, lui-même d'une puissante force spirituelle et croyant.

Dans la dramatisation centrale, la stagnation est évidente : il ne transmet pas le secret. La police et les militaires cherchent.

Dans la lysis du rêve (c'est-à-dire dans sa résolution), les éléments de lumière émergent de la confusion. Elle rend visite à ses parents, habillée en blanc de communiant(e) (pour le partage) ou nuptial. C'est la rose rouge donnée par le père, l'Amour, qui donne la solution de la libération et le passage à un autre niveau de conscience, qui l'oblige à ouvrir le cachot pour qu'elle ne fane pas.

C'est un rêve de mort et de résurrection, de passage à un autre niveau de conscience. Il n'est pas question de détruire les éléments des catastrophes antérieures, mais de les réutiliser pour construire, à partir d'une nouvelle lumière trouvée à l'intérieur d'elle-même, le deuil des catastrophes de sa vie.

Madame N., dans son histoire personnelle, a été veuve deux fois. Vouloir construire toute une vie en elle lui était complètement fermé, la fonction sentiment a été submergée dans l'inconscient. Cette construction en elle aura lieu dans un espace sacré. Le lieu hébergeait une communauté religieuse et cette lumière de l'espace conscient a été transmise par le grand-père. Le retour à la vie est marqué par le don de la rose rouge par son père : « Par l'Amour, tu reconstruiras ! »

C'est la réponse à la question : « Que veut dire cette image

aujourd'hui dans votre vie ? »

*Fait à Paris le 27 octobre 2006,
les feuilles de l'automne tombent sans aucun doute,
mais pas dans la maison de Dieu.
Il fait très doux et j'entends une phrase en moi qui dit :
« Amour, ayez pitié ! »*

Le labyrinthe⁶⁷

Lorsque le temps de la dépression sera accompli, je guetterai le retour de mon navire. Si je réussis cette entreprise, je hisserai les voiles blanches à la place des voiles noires avec lesquelles je suis partie un jour. Mon cœur exultera de joie et je ferai des sacrifices à Poséidon pour avoir apaisé la mer.

J'avais eu le sentiment d'une complicité avec cette partie noire de moi-même.

Dans la Grèce antique, la figure d'Ariane qui par son importance était souvent objet de culte, mais aussi et surtout pour son aspect de fille du soleil, vierge solaire et symbole de printemps, était liée à celle de Dionysos avec des aspects souvent ambivalents, car elle avait un côté joyeux et douloureux, funèbre et de lamentation.

Ah, le fil d'Ariane que je cherchais dans la nuit sombre quand je ne voyais que la mort autour de moi. C'était le symbole d'une position limite.

Le symbolisme du fil indique toujours, même sous la forme de chaînes, de cordes ou de simples tracés graphiques, un enchaînement de différents états d'existence. Ce fil a toujours la volonté d'indiquer comme un nœud vital, une question dont l'interruption équivaut à la cessation de l'état morbide, typique de la dépression.

Accepter de sombrer dans la dépression, c'est aussi être conscient de la confrontation nécessaire entre l'ombre et la lumière.

J'ai vu mon bateau se perdre avec ses voiles noires, une nuit d'hiver sans destin où l'homme que j'aimais s'est éteint sans avoir

⁶⁷ : publié dans le n° 110 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2006-janvier 2007) « La dépression ».

laissé la clé et le secret de la survie. Je suis veuve dans mon bateau et sans pouvoir me retenir d'une descente infernale. Plus encore qu'infernale, car je savais que j'étais vivante et que je ne pourrai pas mourir de cette descente. Mon corps était devenu si lourd et solitaire que volontairement je m'enfermais en moi-même en refusant toute aide, toute compassion. À ce moment-là, il aurait été si facile de partir moi aussi dans l'immensurable éternité et de ne pas vivre encerclée de défenses pour ne pas accepter l'évidence de la maudite séparation. Et le corps faisait son chemin, de plus en plus tourné vers la vie. J'étais confrontée à la position entre un désir de disparaître et l'impossibilité d'imaginer la disparition. Je ne voyais pas la fin du voyage, je ne la vois même pas aujourd'hui, mais je soupçonne avoir pris ce labyrinthe, comme par nécessité, pour bien plonger dans la confusion la plus absolue et m'empêcher ainsi même de m'auto diagnostiquer une dépression. Cette dépression aurait pu passer inaperçue, dans le déni le plus absolu.

Peu à peu, j'ai donné ma chair à manger au Minotaure. Je ne pouvais pas faire autrement que de regarder ce que j'avais laissé tomber sur mon chemin comme sacrifice rituel et périodique afin d'alimenter ce monstre caché dans les méandres de ma confusion.

Ce fut un autre départ, quelqu'un de bien aimé qui m'a permis de comprendre la dépression totale dans laquelle je vivais. Les images menaçantes commençaient à arriver, des rêves absurdes, mais incontournables. Que pouvais-je faire, en regardant la maison vide, les textes écrits à la main et inachevés, le bruit du silence ? Pendant une année, j'avais plus ou moins réussi à colmater les trous de ma souffrance inavouée.

Je ne sais pas encore si je réussirai, pour le moment, cet enfermement n'est plus dépressif, mais une défense.

Je suis sûre que la dépression ne pourra pas me tuer. Mais pourrais-je tuer la dépression, pénétrer comme Thésée dans le labyrinthe, couper la tête d'homme que porte le Minotaure,

sacrifier enfin le monstre conçu dans le péché de la non acceptation de la condition humaine ?

Il n'y a pas de larmes dans mon bateau à voiles blanches. Tout devient plus clair. Les douleurs sont les douleurs. Le corps parle, habité à un tel point qu'une nouvelle identité émerge à partir des profondeurs. L'homme de ma vie ne souffre plus, mais, pour sortir de ma dépression, je dois vivre à retardement les souffrances par lesquelles il a dû passer. De toute manière, expérimenter la douleur, ce n'est pas ressentir sa douleur, mais vivre ma propre interprétation de son calvaire passé. Je souffre du silence dans lequel il avait vécu pour ne pas dire l'irréremédiable, pour ne pas dire « je m'en vais », « je dois partir ». Mon sang reçoit le reflet de ses carences. Mes muscles se contractent comme il a dû se contracter pour retenir la peur, inscrite dans l'être humain, de la mort imminente.

Je le vois toujours venir à moi après être passé par le labyrinthe des hôpitaux pour se faire transfuser encore et encore avec des soins palliatifs de moins en moins efficaces.

Il n'y a pas eu de confession de sa part.

Nous étions si complices. Il a voulu vivre jusqu'aux derniers instants. Moi, j'étais d'accord. Je n'ai rien fait pour le retenir au-delà de ses forces, mais j'ai tout fait pour qu'il vive le plus longtemps possible. A cette époque-là, le temps passait et moi j'étais toujours dans le déni. Il aurait pu me crier « je suis mortel ! », cela aurait été inutile. Pour moi, il était immortel.

Des images de l'Hôtel-Dieu... Ce matin, de façon abrupte, une image, l'accueil de l'Hôtel-Dieu et soudain, dans un coup de douleur physique, j'ai revécu l'ascenseur orange qui montait au quatrième et la salle Sainte Martine au bout du couloir.

En réalité, c'est toujours trop tard. Et pour sortir de la dépression, il faut reconnaître l'instant juste, précis, de l'illumination. À cet instant unique, que je suis en train de vivre, toute tentation de dépression disparaît par la présence de ces

souffrances de manque.

Tout est devenu complètement réel, chaque scène. Peut-être n'ai-je pas été dévorée par le Minotaure, parce que j'étais si aveugle que j'ai dû passer devant lui sans le reconnaître.

Je l'aimais tant que je ne pourrai jamais l'éloigner de mon âme. J'offre à sa mémoire tout ce que je lui donnais de son vivant. C'est pour cela que mon bateau n'a plus de voiles noires.

Je me souviens d'un rêve fait le 23 octobre 2003, qui s'avère sans aucun doute prémonitoire :

« Je suis dans une soirée de grand luxe, dans des jardins immenses, à la tombée du soleil. La lumière des lampadaires me semble un peu confuse. En face de moi un tunnel sombre. Je le traverse, d'abord montant, puis descendant. Je sors et commence à descendre une pente recouverte de gazon. La terre étant humide, mes talons pénètrent dans le sol. Mon compagnon à ma gauche s'avance pour protéger ma descente. Une voix off me dit « c'est la dernière courtoisie ». Je ressens une grande douleur dans le rêve. »

C'est aujourd'hui la fin de la dépression.

Fait à Paris, le 28 janvier 2007.

*Il fait froid, les petits oiseaux ne chantent pas pour le moment,
ils viendront peupler la cour pour le printemps.
J'ai l'impression que mon écoute vient de s'ouvrir aujourd'hui.*

L'indifférence⁶⁸

L'indifférence serait-elle la recherche d'un repos funeste ou d'une toute entière indépendance ? Serait-elle une défense, dans les limites du pathologique, pour s'épargner la souffrance ou une façon sans limite d'occulter la vérité d'un soi qui ne peut être qu'en soi-même dans les profondeurs d'un corps habité ?

Peut-il vivre, l'indifférent ? Peut-il aimer ?

Non ! Il reste sur un trottoir en voyant passer la vie, évitant les engagements et en mettant une volonté trouble pour la résolution, sans souffrance apparente, des menaces qui viennent des autres, de l'environnement et de son être intérieur qui n'a pas de place pour se manifester, car cerclé, mourant d'ennui. Chateaubriand disait : « Je bâille ma vie ». Ce n'est pas par hasard, dans une société où l'indifférence est maîtresse de l'action, que le tableau préféré des Français est « L'indifférent » de Watteau au Louvre : un homme qui se tient debout, arrogant, suprême et faux.

L'indifférent séduit, porteur ignorant de sa pathologie narcissique. Pourquoi cette séduction que dégage l'indifférent ?

Elle est un écran vide. De l'autre côté, l'autre essaie sans cesse de pénétrer cette carapace en croyant, par projection, qu'il pourra convertir cette coquille vide dont il ignore la qualité, en être vivant et aimant. C'est sur l'indifférent que nous faisons la plus grande quantité et qualité de projections. Mais l'autre ne fera jamais ce que nous voulons, ce que nous croyons le mieux pour lui ou pour nous. Il n'est qu'un capricieux égocentrique, juste

⁶⁸ : publié dans le n° 111 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2007) « L'indifférence ».

capable d'une douceur mielleuse ou d'une dureté pour faire son vouloir.

Résidu enfantin du pervers polymorphe ? La question est ouverte. Mon expérience clinique m'amène à constater qu'il peut l'être. Libre en soi selon lui, enraciné dans ses pulsions les plus archaïques, ses idéaux ne vont pas plus loin que la satisfaction de ses désirs de dominer.

La première théorie de Freud au sujet de la séduction énonce des vérités anthropologiques qui s'avèrent vraiment universelles. Le vide de l'indifférent, réduit, séduit, absorbe. Les aspects plus profonds, plus constants, universels et transitionnels résultent de mécanismes inter réactionnels entrant dans le jeu de la séduction. Il faudra nous attacher à comprendre la place tenue par la théorie de la séduction dans le narcissisme. Le maternel est le féminin au sein de la théorie sur la séduction : essayer sans doute de découvrir chez le patient un vécu plus primitif du sujet afin d'en déduire un sens utilisable pour l'analyste. Un niveau d'écoute serait de relier le présent, le fait actuel au vécu affectif plus ancien.

Le cas de Monsieur X, patient qui me touche beaucoup, décrit son père comme manquant de consistance, sa mère, un être évanescent. Cela lui fera dire en analyse : « Ah, si seulement je pouvais en tant que fils me faire une image de ma mère... » Je ne sais pas quoi mettre dans mon travail avec lui : blessure narcissique ou narcissisation excessive d'un groupe de famille qui lui a gonflé son imaginaire au point de faire de lui un menteur compulsif, étant donné que le personnage n'existe pas dans le réel. Sur cette personnalité se sont greffés les idéaux et les frustrations de chacun des membres de la famille. Voici une blessure narcissique par projection.

Cessera-t-il de mentir un jour, au moins dans l'analyse ? Mais l'unique chose qui l'intéresse c'est de conserver son image et d'occulter son histoire. Il séduit les femmes et après il part, car il lui est impossible de tenir le mensonge.

Mon patient aime, dans la profondeur de lui-même, une femme qui représente pour lui son idéal. Évidemment, la femme unique, inatteignable, sûre d'elle-même, disant toujours la vérité.

Il ne sait pas danser, il ne fait pas de sport, il protège son corps de l'extérieur selon la tradition de l'image qui lui a été inculquée. Il reproduit l'évanescence de sa mère. Il rend un culte à cette image. Il est identifié à cette image.

Il organise le monde pour que chacun soit complice de cette protection de l'image.

Mon avis, aujourd'hui, dans cette analyse : je vois sans cesse le passage entre comportement enfantin pervers polymorphe et quelqu'un dont l'image peut se briser irrémédiablement à cause d'une maladie, d'une ride qui apparaît.

En revanche, parfois, la blessure narcissique de ne pas être son discours, son agir, me met en face de sa vraie souffrance. Sorti momentanément de son identification, il tombe dans sa réalité : ce père absent, cette mère évanescence qui était à l'origine de son image devenue une prison identificatoire.

Toute contradiction est vécue par lui comme blessure injustifiée. J'aimerais le soigner. Quelqu'un en moi dit : « c'est peut-être trop tard ». Mais je suis sûre qu'il n'est jamais trop tard. Le modèle de cette femme inatteignable, c'est son seul lien avec le réel de la situation. J'ai une grande peine pour lui. Mon travail se réduit à l'accompagner et à dialoguer avec cette image fautive. Maintenant, quand il chute dans sa souffrance, dans sa blessure, je l'accompagne, car c'est par la blessure que je crois, la considérant comme une brèche, pénétrer sa suprême indifférence. La brèche s'ouvre quand il dit en pleine souffrance : « Je me sens désemparé ». En lui, il y a une composante obsessionnelle qui nous permet de tenir un cadre analytique discipliné.

Il me faudra parler aussi de sa sexualité. Je me référerai à une observation clinique très particulière de séduction, d'ordre essentiellement narcissique. Il serait sans aucun doute fort peu

pertinent de la considérer comme aventure avant tout sexuelle. Il séduit les femmes de façon remarquable. Parfois, il se présente comme le solitaire désespéré et sans destin, parfois comme le gigolo exigeant, parfois comme un homme de raison. Mais avec chaque femme, peu après un comportement fortement mâle et puissant, il rentre dans le non intérêt de l'objet séduit, car ce qui est à lui ne l'intéresse plus lorsqu'il l'a possédé.

C'est-à-dire, ce qui est à lui ne vaut rien. Il n'accepte aucune responsabilité. C'est l'autre qui se dénaturalise devant ses yeux. Et son pèlerinage continue.

Ses grands-parents avaient fait de lui un rêve de grands-parents (père manquant, mère coquette évanescence de grande famille, mais capricieuse) : il a été idéalisé par ce couple vieillissant dans lequel il était le seul espoir de réalisation des rêves frustrés. Sa grand-mère, jeune femme d'une grande famille parisienne, habituée à la grande vie et au monde, s'était mariée avec un militaire de la guerre 1914-1918 et avait fini par vivre dans un petit village dans les montagnes vers l'est de la France. Pas de retour en arrière. Le grand-père ne parlait que de sa guerre. Ils ont fini leur vie ensemble il y a trente ans alors que mon patient était jeune, il n'avait que trente six ans, elle habitant le premier étage, lui le rez-de-chaussée. L'unique contact, l'unique rapport entre les deux était défini par la présence de ce petit enfant, adolescent, jeune homme, qui est aujourd'hui mon patient.

Peut-on imaginer un passage à l'acte avec une femme inatteignable s'il est incapable de plonger dans une passion qu'on pourrait trouver selon son cas comme irrémédiablement dangereuse ? Je reconnais dans cet amour, la présence d'un petit être pur, un enfant qui était malmené par les rêves des autres.

Mais c'est mon cas le plus difficile. Je comprends l'étiologie, mais le matériel est pauvre. Il est appauvri par les faux de l'histoire. Parfois, je suggère, mais cette structure est tellement forte, tellement immuable que je me limite à transmettre le message,

simplement, une goutte d'eau dans un désert de sable. Voici le personnage : il ne danse pas, il ne fait pas de sport, il soigne son corps de l'extérieur, c'est un vide, un abîme, je peux l'accompagner, il n'est qu'un modèle compensatoire de la frustration des autres.

Il veut des rendez-vous extrapolés. C'est là où la séduction fonctionne avec moi ou peut-être c'est par responsabilité professionnelle que je dis presque toujours « Oui, je suis disponible ».

Je me surprends en moi-même, car il y a quinze jours, dans un groupe clinique, il m'a été demandé de présenter un cas. Je n'y voyais pas d'inconvénient, mais je ne voyais pas de cas qui pouvait m'interloquer. Maintenant je sais pourquoi. Si le thème de l'indifférence n'avait pas été proposé, je n'aurais pas pensé à lui. Mais je l'ai entendu dire, c'était lui, en citant Chateaubriand il y a plus de vingt ans : « Je bâille ma vie ».

Fait à Paris le 3 mars 2007, passionnément.

*Je ne sais pas où nous irons ensemble,
mais nous sommes dans la voie et peut-être à travers une névrose de transfert
nous pourrons lui dévoiler l'inconnu qui est en lui
et mérite de prendre sa place et l'aider à habiter un corps
et mourir un jour dans la paix d'un être accompli.
Que Dieu nous protège.*

Fidélité-infidélité⁶⁹

Je ne saurais pas dire ce qu'est l'infidélité. Peut-être une définition dans un dictionnaire... Pour moi, ce n'est que le contraire de la fidélité et dans ce sens, je pense rendre un témoignage direct : j'étais fidèle, je suis fidèle, je serai fidèle. Mon chemin vers l'accomplissement de la fidélité est devant moi. Il est tout droit. C'est un chemin qui s'élargit au fur et à mesure que j'avance à mon pas. Oui, je sens que ça ne pourrait pas être autrement. Au commencement, je pensais qu'il s'agissait en moi d'une structure soumise et obéissante. Aujourd'hui, je crois que le noyau dur de mes convictions se consolide jour à jour par l'expérience du vécu. Oui, je suis fidèle à l'amour. Je suis fidèle aux autres et je suis fidèle à moi-même. Et vraiment le chemin de la paix s'élargit et se fusionne avec le chemin de la fidélité. Je suis fidèle à la vérité. Pas une vérité arbitraire, mais une confrontation permanente aux événements. Je suis fidèle à la terre et je sens mes pieds s'enraciner dans la profondeur de cette force vitale qui m'alimente. Je suis fidèle à mon Dieu et mes cheveux, comme des bras tendus vers le haut, essaient d'attraper l'absolu de l'Amour éternel. J'ai fait des enfants de la chair, j'ai fait des enfants de l'esprit et personne ne pourra dire : « elle m'a trahi, elle m'a abandonné ». Quelle fidélité structurelle m'a été donnée pour accueillir sans réserve tant de regards désespérés ! Je suis fidèle à l'action comme remède contre la passivité qui est la forme d'infidélité à la loi cosmique. C'est une preuve.

La fidélité est aussi liberté. M'endormir le cœur plein de paix, sans conflit parce qu'il n'y a pas de culpabilité, mais accueil conscient de mon devoir profond de ne pas me laisser emporter par les

⁶⁹ : publié dans le n° 112 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2007) « Fidélité-infidélité ».

attirances sans les comprendre.

* * *

J'ai beaucoup marché dans la vie en écoutant parler l'infidèle, sa souffrance profonde, sa jalousie envers l'autre dont il soupçonne l'infidélité, car il est capable de l'être.

Maintenant, je reviens sur le couple, car c'est à ce niveau que le critère de fidélité et d'infidélité semble être le plus important. J'ai connu dans mes longues années de travail professionnel et d'être humain des moments affolants où les soupçons d'infidélité étaient plus terribles que le constat d'infidélité.

Je me souviens d'un cas : Madame X (je vois que je ne suis pas capable de nommer mes cas d'une autre manière qu'avec un X). Elle est venue vers moi à trente ans. Elle s'était mariée à vingt ans. Elle avait été un enfant avec un bon étayage familial dans un couple de parents qui s'aimaient. Des paroles telles qu'« infidélité » et « trahison » n'avaient pas martelé ses oreilles. Disons avec une certaine distance péjorative qu'elle croyait que « le poisson rouge pouvait vivre hors de l'eau ». La semaine suivant son mariage, elle avait découvert son mari embrassant une veuve qui habitait la maison d'à côté. Il a dit la consoler. Elle l'a cru. Des histoires de ce type et successives sont arrivées pendant dix ans. Un jour, sa voiture étant en panne, elle a pris celle de son mari dans le garage. A l'intérieur, des préservatifs, des lettres destinées à une certaine Marie-Rose, différentes adresses d'appartements, un carnet de chèque au nom de son mari et sa maîtresse. Cette femme s'est confrontée sans aucune défense à une réalité qui la dépassait. Mais elle n'était ni faible ni peureuse. Elle a gonflé les préservatifs et en a rempli la voiture. Elle a trouvé des ampoules de testostérone qu'elle a cassé contre le volant. Elle a sorti la troisième voiture et attendu dehors que son mari parte. Quand il est parti, elle l'a suivi et a percuté l'arrière de sa voiture avec la Mercedes dure et solide comme un tank. Elle n'a pas eu d'accident, mais sa vie était devenue un enfer. En moins d'un

mois, elle a perdu 15 kilos. Elle passait ses journées entre son travail et l'exploration des adresses qu'elle avait gardées de son mari. Il avait offert à sa maîtresse quatre appartements.

Quel a été le déclencheur dans cette histoire de couple après dix ans de mariage et deux enfants ? Un jour d'été précédent l'histoire de la voiture et revenant de la piscine, elle a vu les bras et les épaules de son mari griffés. Elle n'avait pas bâti de défense pour supporter la souffrance de l'infidélité. Elle avait fait une bonne carrière, constitué un foyer. Elle n'arrivait même pas à divorcer. C'est à cause de ces quinze kilos que son généraliste m'a demandé de la recevoir en thérapie d'urgence. Au préalable, je lui ai fait passer, par les psychologues de mon équipe, le test de Rorschach et le T.A.T. Elle était complètement décompensée et l'unique repère dans le réel qui l'empêchait de sombrer dans la folie était ses deux enfants. Mais que faire avec elle ? Il fallait travailler ce jour-là contre la folie en état de crise et essayer de forger une nouvelle structure à partir de l'effondrement. Heureusement, l'étyage enfantin et préadolescent était excellent, mais quelque chose manquait : le principe du réel. Le foyer parental l'avait tellement amené vers la réussite dans le travail et les études qu'elle croyait que « le poisson rouge pouvait vivre hors de l'eau ». Le défaut d'étyage était dans la peur de ses parents et de ses grands-parents. Je ne croyais pas réellement pouvoir vaincre la virulence de la réaction psychotique. L'unique personne qui pouvait la soutenir était son père. Malheureusement, il est décédé à ce moment-là. Elle a cherché à trouver le sens de l'infidélité elle-même et est allé en explorer les sources. Elle ne pouvait pas se passer de cet amour qu'elle avait pour son mari. Elle avait tellement souffert qu'elle ne concevait même pas la vengeance, mais elle était assez intelligente pour essayer de cicatriser et comprendre cette énorme blessure narcissique. Elle était morte et insensible dans tous les bras des amants qu'elle pouvait trouver dans un moment, dans l'exploration. Un jour, elle est partie définitivement, mais sans jamais pouvoir oublier.

Aujourd'hui, vingt ans après, elle n'a ni pardonné ni oublié. Elle ne veut plus aimer. Elle est attirée par les hommes, mais sans le moindre passage à l'acte : ce serait trop dangereux de s'exposer à aimer. Sa vie par ailleurs est normale et satisfaisante. Elle est marquée par l'infidélité. Elle se pose toujours la question : « Qu'est-ce que je n'ai pas fait pour garder cet homme ? », mais de toute manière, la puissance de ses fantasmes inconscients, naturellement, est si forte que c'est ce traître qui n'a jamais pu l'oublier. Je ne peux pas lui donner une image crédible de la confiance. Tant pis pour elle. Elle ne se dessèche pas parce qu'elle a fait de façon fonctionnelle une régression à une époque antérieure à celle où elle a connu son mari, très jeune adolescente, même pas quinze ans. Donc elle attend à cinquante, qu'un jour, il y ait un éveil dans son cœur par un idéal d'homme, l'homme idéal fidèle. Dans cet étayage où il n'y avait ni le concept ni l'ombre de l'infidélité, quelque chose de très dur et fort s'est constitué. Car elle est très responsable et très fidèle à elle-même. Ce qui lui fait dire « je suis une femme déçue par ignorance » ou « la chair est faible ». Mais de quelle chair parle-t-elle si elle n'a jamais été emportée par des situations confuses qui auraient pu bouleverser son sens de l'honnêteté ?

Je suis habituée à souffrir en empathie accueillante la douleur de mes patients. Je sais qu'elle aurait pu tuer son mari. Mais si quelque chose est bien clair aujourd'hui entre nous c'est qu'il ne vaut pas la peine de se salir les mains pour un infidèle. Ils sont punis tous seuls. Lui, je ne le connais pas, mais il est devenu une ombre et ce n'est pas celui qu'elle aurait aimé. Les signes de la guérison chez elle c'est que lui, lui fait de la peine, lui, pèlerin de ses incertitudes, jouet de ses pulsions.

Je suis désolée, car je parle de mes cas les plus difficiles. J'aimerais dire « l'infidélité n'existe pas ». Cela m'amène à me questionner : comment peut-on trouver un point de fidélité dans l'infidélité ? La question n'a pas de réponse pour le moment et c'est là que je dois explorer. L'infidélité serait-elle une pulsion charnelle,

karmique ou étrique ? Je crois que les trois niveaux sont réunis pour l'accomplissement de l'acte de la fuite par rapport à soi-même qu'est l'infidélité. Il faudrait beaucoup questionner, pas la victime, mais le bourreau. C'est cette brèche-là que je travaille aujourd'hui. Il y aura deux points, l'irréremédiable et, après bilan et analyse, le remédiable. Comme toujours optimiste, je me dis « on trouvera le chemin ».

*Fait à Paris le 28 avril
toujours avec beaucoup de passion
et le plus profond désir de l'analyste de voir
une nouvelle confiance naître dans ce printemps propice.*

* * *

Toujours mes cas les moins faciles, mais pourquoi ne pas décliner une histoire vraie de fidélité indubitablement vécue pendant des siècles dans l'éternité de la vérité et sur cette terre où la chronologie règne et ne fait que se manifester l'horrible terrifiant ? Y aurait-il un certain plaisir morbide dans cette sélection de l'information ?

* * *

En première personne du singulier et première du pluriel, je dis que nous étions et nous sommes et nous serons les protagonistes d'une histoire d'amour de couple riche en fidélité, en partage. Tu seras toujours avec moi, moi je serai toujours avec toi, maintenant je prends ton flambeau je défends ta mémoire.

Je ne t'idolâtre pas après ta mort, non, nous nous sommes aimés honnêtement en reconnaissant réciproquement « nos lacunes ». Toi et tes souffrances physiques, mais surtout morales qui t'ont privé de la plénitude bien méritée, moi dans mes silences de poète, de peintre et de sculpteur d'âmes. Mais c'est à partir et grâce à nos lacunes que nous nous sommes rencontrés et aimés.

Je n'ai jamais su de toi que ce que tu voulais dire ou plutôt ce que

tu t'autorisais à dire. En revanche, tu savais tout de moi : je suis sûre de t'avoir tout dit avec authenticité sans juger au préalable si je pouvais le dire ou non.

Tu n'étais jaloux de rien, tu n'aurais pas pu l'être, car je suis née fidèle par nature et tu avais tellement souffert de l'infidélité que peut-être j'ai éveillé ton amour pour moi avec ma droiture. Comment concevoir l'aventure ou une vie ailleurs si nous représentions l'un pour l'autre et réciproquement : l'aventure, l'étonnement, la paix, les passions de la chair et de l'esprit ?

Oui, tu savais tout, moi je ne savais rien de toi, mais je percevais tout par les sens. Chaque voyage, tu le préparais : lectures, livres, cartes... Moi, aux antipodes, je ne voulais rien savoir, mais je retenais l'émotion de chaque paysage, les couleurs, les odeurs, souviens-toi : le bleu du ciel de Jéricho en décembre, le bleu du Marmara à 16 heures 30 au mois de juillet, le bleu de la mer rouge à 10 heures du matin en janvier, le bleu de l'Atlantique sud au mois de mars à 14 heures, le bleu du ciel du Windhoek en Namibie au mois d'octobre avec ses nuages presque immobiles, le bleu mystérieux des ciels changeants de l'Irlande au mois de juillet, le bleu permanent du ciel d'Égypte en avril. Inutile de continuer. Je pourrais en expliquer les différences. Ma palette de peintre frustrée est d'une acuité surprenante. J'ai du sacrifier mes vocations à l'exercice de ma profession. Ni écrivain, ni poète, ni peintre, ni danseuse... Et tu savais tout cela. Ta grande main prenait la mienne avec une douceur magique et nous traversions le monde ensemble selon ce que nous étions chacun de nous.

Notre fidélité sans limite consistait en notre respect de l'autre dans son individualité, dans sa différence. Nous nous sommes laissés être, la main dans la main. Ta main d'ours, de sauvage Cro-Magnon prenait ma petite, petite main de femme avec la douceur et la compréhension de nous être rencontrés un jour d'été dans notre subjectivité nue, vrai miracle. Tu étais toi, moi j'étais moi et ensemble nous étions plus que deux dans une réalité totale, probable, mais difficile à percevoir si la grâce de notre conscience

éveillée n'avait pas été là.

Avec sens du réel, ce simple témoignage d'un amour vécu en dehors du temps et de l'espace parce que tu étais moi, parce que j'étais toi et sans doute parce qu'au prochain jour de notre rencontre dans l'éternité bien méritée, cette histoire inachevée se continuera.

* * *

Je suis fidèle à mes amis, ce sont les mêmes depuis ma naissance, l'école, l'université, jamais de différends ne nous ont éloignés.

Les autres amis, ceux qui sont aujourd'hui dans mon processus de vie, sont arrivés par affinités sélectives.

L'amitié est mon bastion, ma forteresse, je n'abandonne pas mes amis et ils ne m'abandonnent pas. Quel sublime sentiment d'exister qu'ils m'apportent !

*Fait à Paris face au constat d'une vérité que j'honore.
Et il fait chaud et c'est le printemps dépassé
et je pense à Lévi-Strauss et à ses mythes extrêmes,
les mythes chauds, les mythes froids. Edipe, chaud jusqu'au pourrissement,
Perceval, froid jusqu'à l'annihilation. Pourquoi cette association ?
L'amitié n'est pas un mythe, mais on peut la vivre plus facilement que
les passions excessives comme des thèmes privilégiés du printemps et de
l'automne.
Fin.*

* * *

Au sujet du point de fidélité dans l'infidélité dont j'ai parlé au début de mon article, je viens de trouver une première esquisse de réponse.

Nous pouvons de mille manières vouloir échapper au complexe maternel. Cependant, il nous serait nécessaire une totale régression dont je considère moi-même la réussite comme

improbable.

Comme le disait Monsieur Humbert dans les années 89 au sujet du complexe maternel : « Nous ne finissons jamais avec la mère. »

Barrière infranchissable ?

À nous tous de porter la question et de nous questionner personnellement au sujet de cette fidélité inconsciente dont aucun passage à l'acte en opposition ou addiction à la mère ne peut nous garantir d'une vraie libération de la mère fusse-t-elle symbolique, imaginaire ou réelle.

Fait à Paris le 13 mai 2007 à dix heures du soir.

Il fait indéfinissable dehors, mais ma sortie du tunnel est moins loin.

*La non résolution de mon complexe maternel m'amène
à la répétition de ses comportements de façon plus subtile.*

*Elle est là, mais aujourd'hui je la vois
donc je pourrai m'en sortir et me « désidentifier » d'elle.*

Je cherche ma suprême libération.

Les mensonges⁷⁰

Mensonges ! Ce ne sont pas des mensonges majeurs les soi-disant secrets de famille. Auparavant, il existait des secrets liés aux actions des aïeux déviants ou n'ayant pas accompli les exploits proclamés au grand jour pour un petit monde comme il fallait. Maintenant, il s'agit surtout de la stérilité masculine dans certaines familles où il est important d'avoir un descendant homme pour continuer le nom. Sortir de France pour faire une insémination, une première, une deuxième et une troisième fois toujours avec succès si la femme ne fait pas une fausse couche (procréation médicalement assistée). C'est à ce niveau-là que je trouve plus fréquemment l'émergence du secret de famille. Je n'ai pas besoin de donner des exemples qui soient largement révélateurs, mais déontologiquement difficiles à raconter, car ils nous ont fait dépositaires et presque complices des secrets qui font la part belle à l'apparence et non à la réalité des faits. L'ovocyte sera celui de la femme. L'homme n'a rien à dire et, dans beaucoup de cas, c'est par lui, et par amour ou par intérêt par ailleurs, hélas, que la femme se fait inséminer.

Je ne suis ni juge ni partie, j'écoute simplement un nouveau volet des secrets de famille liés comme toujours à l'apparence et à la convenue.

Pourront-ils un jour faire part au nouveau-né de son histoire ? Non, je ne crois pas. Dans les cas d'adoption, aujourd'hui, mes patients ont trouvé les vrais parents. Vivants ou morts, ils les ont trouvés par le soin d'une administration qui devient clémente et bien protectrice avec les enfants qui, un jour, et pour des raisons inconnues ont été

⁷⁰ : publié dans le n° 113 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2007) « Le mensonge ».

adoptés par la DDAS. Puis, par des parents adoptifs.

Mais le mensonge est là-bas impitoyable et sans retour. Aujourd'hui, c'est une affaire principalement de convenance sociale, d'héritage. Demain, le poids du secret ne sera pas facile à porter, sauf si l'orgueil est plus fort que le remords face au mensonge volontaire.

* * *

« Mensonge tu m'as pourri la vie » : Oui, je retiens cette phrase qui à la base n'est que la preuve d'une sous-estime de soi. Comme je suis jungienne de profession et par sens des valeurs, j'en pâtis avec mes patients. Ils ne mentent pas, ils racontent leurs souffrances depuis leur naissance. La blessure narcissique, si elle a existé, a-t-elle pu les lancer dans les méandres de la mythomanie ? Je ne sais pas, je ne le saurai vraiment jamais, car parfois il n'y a que la paresse qui produise des compensations mortifères. Oui, mortifères, car une fois lancé dans le fleuve puissant du mensonge il n'y a plus de répit et il faut avoir une bonne mémoire pour se souvenir des mensonges. Toutefois, il ne s'agit que de l'ambition démesurée et compensatrice d'une enfance sans aucun étayage... Cela existe et je le vois. Je vois les tragédies se dérouler devant moi avec ma batterie de ressources toujours limitées par rapport au réel d'une situation d'effondrement, dans le sens où nous n'avons pas d'accès facile.

J'allume même sans m'en rendre compte « Radio Notre-Dame » et j'écoute : « pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». D'accord une synchronicité extraordinaire en même temps que j'avais réfléchi à mon cas d'aujourd'hui, une histoire d'amour sans doute étrangement déviante, sans passage à l'acte, par ce passage qui pourrait devenir la destruction de tout. Le temps passant, cette histoire de jeunesse était devenue une histoire de maturité aux limites du troisième âge. Je ne pourrai jamais la changer. Il s'agit de la vérité de mes patients que je respecte.

Pour Jung, ils racontent la vérité, mais leur vérité d'aujourd'hui. Nous savons bien, nous analystes, avec l'expérience largement acquise par le développement du contre-transfert à travers nos longs vécus professionnels que la phrase du poète, dont j'ai oublié le nom et que je n'ai plus le temps de chercher, dit : « Ta vérité, ma vérité est la vérité ».

Je l'ai entendue dans une pièce de théâtre mise en scène par Peter Brook. Je suis désolée, la source m'échappe, mais je ne peux pas laisser passer cette citation sur une vérité suprême, car je suis sûre que la vérité me dépasse.

Je pense à Jean-Claude qui, dans le dernier groupe de travail, a parlé de « mensonge ». Je dirais aujourd'hui après réflexion et le fait de porter la question en priorité que la vérité objective n'est jamais que subjectivement objective.

Je me mens toujours pour compenser mes souffrances, je me mens toujours pour éviter de sombrer dans un réel effrayant. Oui, mais merveilleux de ne pas s'empêcher de vivre le réel de l'instant de la situation.

L'unique moment où je suis sûre de ne pas me mentir, c'est quand je suis dans mon amour à me donner aux autres et dans la présence de ma conscience quand je m'oublie, quand je n'ai plus d'histoire, quand j'accueille l'autre dans l'extrême et par une si fréquente nécessité du partage empathique.

Marie Ruiz von France disait dans une conférence dans les années 83 ou 84 : « Aimez-vous comme vous aimez les autres ». J'ai la mémoire des détails, des signifiants qui illuminent notre vie. Je ne cite textuellement ni Pascal ni Proust, car « je suis bien très seule dans ma chambre » et je ne pleure pas « à la recherche du temps perdu ». Je vis simplement et s'il y a une petite sagesse qui s'éveille en moi ce n'est que par décantation, par présence, par amour... Notre profession n'est pas un mensonge si nous sommes capables d'aimer et humblement de nous aimer nous-même, si nous sommes capables de dépasser la culpabilité que nos éducations nous ont inculquée.

J'aimerais être écoutée, car je dis ma vérité et je sais bien que pour moi c'est très difficile de m'aimer autant que j'ai pu aimer les autres.

Cependant autant que je peux aimer, je peux détester, car j'entends mes mensonges que je me complais à utiliser comme des compensations d'une vie pas trop facile, mais fertile et les mensonges volontaires des autres qui ne sont que des justifications débiles de leurs faiblesses.

Un jour Mme C. qui était présidente de la société analytique avait conclu que j'étais illuminée. Si l'observation a été péjorative, je ne le sais pas. Mais je crois qu'il vaut mieux être illuminé - même par un petit éveil - que déambulant dans l'ombre, dans les ténèbres du non être.

Je dis le plus simplement possible des choses difficiles.

À quoi bon chercher l'obscurantisme si la condition humaine nous exige d'illuminer le présent afin de construire un futur probable.

Fait à Paris le 1^{er} juillet. La nuit tremble comme moi-même sans savoir si le soleil viendra compenser l'instabilité d'un climat qui ne fait qu'exprimer l'état de l'homme partout, pour tout... Sauf les élites du vouloir être qui, comme le souligne René Guénon, « viendraient sauver le sens de la vie » et comme dit Jung « la vie est sens et non sens ». J'espère que le sens l'emportera... sur le non sens.

L'histoire d'un mensonge⁷¹

Extrait de « Contes de marée haute » (1995, VERICUETOS,
collection Escargots au galop)

Histoire du mariage de la jeune fille qui avait perdu, à l'occasion, sa chambre et son lit.

Lui : Dans une tente de plaisirs
 Tu viendras habiter avec moi
 Car j'ai dans mes besaces
 Du blé en or à t'offrir

Elle : Tu n'as de tente ni de blé
 Ni de perles en or à enfiler
 Seulement ton corps tu as
 Et mon père l'achètera

(Parce qu') Il n'était pas possible de continuer à entasser des lits dans toutes les chambres, car la maison devait être vide pour accueillir la réception.

(Parce qu') Elle ne savait pas du tout ce qui pouvait se passer dans la maison, car les domestiques avaient réduit son territoire, à cause de la fameuse soirée, à un matelas délabré, déposé sur le sol du vestiaire.

(Parce qu') Elle s'était allongée en essayant de reposer sa beauté, après avoir appliqué une crème de soins pour le visage, une de celles qu'utilisaient les grandes personnes.

(Parce qu') Elle n'avait que vingt ans et une attente impatiente de se lancer dans le jeu de jouer le bonheur d'une passion éternelle

⁷¹ : publié dans le n° 113 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2007)
« Le mensonge ».

avec l'homme idéal.

(Parce qu') Ils s'étaient mariés le dix-huit mai civilement et avaient été immédiatement séparés afin de lui éviter la défloraison qui est exclue avant toute union consacrée par le curé.

(Parce qu') Il ne manquait que quelques minutes pour le prétendu mariage rêvé, qui devait être légitimé dans la grande église envahie de fleurs blanches, appelée Notre-Dame des Victoires, car personne n'a eu l'idée de bâtir l'église Notre-Dame des Défaites.

(Parce qu') Il vint la voir dans la pièce où elle se trouvait allongée sur le matelas délabré et qu'elle était comme perdue, ne sachant ce qui se passait.

(Parce qu') Elle s'était rendue à l'église avec une heure de retard, car elle était en dehors du temps, terrifiée de ne pas pouvoir continuer à prétendre jouer.

(Parce que) Les horloges se sont arrêtées au moment où elle voulait respirer, alors que la couturière de luxe lui avait violemment serré la ceinture de sa robe et enfoncé sur sa tête adolescente une couronne de mugets qui n'allait pas durer une nuit sans se faner.

(Parce qu') Après la réception, ils sont partis à l'hôtel le plus beau de ce Buenos Aires incestueux et patriarcal où elle a eu faim, mais il n'y avait que du champagne.

(Parce qu') Ils n'ont pas eu envie de faire un amour sans joie, dans un lit plus grand que l'enfer, ils se sont ennuyés d'ennui bien gagné, car ils s'étaient mariés sur des mensonges et des envies de fuite.

(Parce que) Le train pour la vie ensemble est parti le jour suivant, et comme dans le wagon-lit il n'y avait que deux jolies couchettes, ils se sont rapprochés un instant pour jouer à un désir dont ils étaient déjà rassasiés.

(Parce que) Le lendemain ils sont arrivés à Cordoba pour habiter

dans un hôtel à la lumière mourante et, les jours passant, leurs habits de luxe se sont accumulés dans des placards malsains, sombres, sans autre mémoire que du vide.

Pour tout cela et bien des siècles plus tard, elle est morte, sans finir son jeu, dans une nuit de lune lorquienne, loin de chez elle, dans les bras d'un amant étranger et labile, dans une ville étrangère sans avoir récupéré ni son lit ni sa chambre.

Si bien que les couplets sont vrais :
Les copules ont bien donné
Fruits à jamais inoubliables
Mais, dans ses jours, il n'y eut que des lunes
Et dans ses soleils que des solitudes.

Y a-t-il une vie après la mort ?⁷²

*« Les morts sont les invisibles,
Mais ils ne sont pas les absents »
(Victor Hugo)*

Existe-t-il la vie après la mort ?

L'être de l'homme est toujours pris entre deux limites :

D'une part, la naissance ou plus exactement la conception ; d'autre part, la mort.

La naissance et la mort ne sont pas la vie. L'une commence la vie, l'autre la termine.

La mort ravit le corps physique de l'homme. De quelle manière la mort ravit-elle ce corps physique ? C'est la terre, ce sont les éléments qui reprennent l'homme terrestre. Ce sont ses propres éléments, s'il y a sépulture, et l'élément du feu s'il y a crémation.

À l'instant de la mort, l'homme cesse d'être seulement à l'endroit où se trouve son corps. Son existence commence à s'étendre jusqu'aux confins de l'espace cosmique. L'homme devient un avec l'univers que, jusqu'à présent, il n'avait pu que contempler. À ce moment, le monde qui s'étend hors de son corps devient son expérience subjective.

Sur ce problème essentiel pour l'humanité, bien des philosophes ou des écrivains ont formulé des opinions contradictoires.

L'homme est ignorant. Il ignore sa destinée comme dit Voltaire : « Que suis-je, où suis-je, où vais-je et d'où suis-je tiré ? » ou Alfred de Vigny : « Tout sera révélé dès que l'homme saura de

⁷² : publié dans le n° 114 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2007) « Y a-t-il une vie après la mort ? ».

quels lieux il arrive et dans quels il ira ».

Il existe une crainte, une appréhension angoissante de ce qui suit la mort, comme le souligne, à sa manière, Nietzsche : « La barque est prête ; elle vogue là-bas, peut-être vers le grand néant. Mais qui veut s'embarquer vers ce peut-être ? »

Et même si, dans notre égoïsme, nous pouvions marcher les yeux fixés sur un étroit bonheur, enveloppés d'un halo de rêve, et ignorer ceux qui souffrent, la douloureuse lucidité de notre intelligence nous dirait qu'un jour, peut-être proche, tout doit prendre fin pour nous. Alors se mêlerait à nos joies un goût de cendres, jusqu'au moment où, renonçant à toute fierté, nous laisserons échapper les plaintes déchirantes que nous arracheront les affres de la mort.

Malgré son caractère tragique, il est plus facile de s'y résigner si l'on songe qu'elle frappe tous les êtres.

Or Bernardin de Saint-Pierre rappelle que ceux qui ont la foi ne redoutent pas la mort : « Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l'annonce et je n'ai pas besoin de vous le prouver. Sans doute, il y a quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. »

* * *

Je cherche une feuille blanche pour écrire afin d'essayer, comme toujours, d'étaler ma vérité. Je sais bien qu'elle est relative, mais elle est à moi comme mon histoire, comme ton histoire est à toi, comme notre histoire est à nous. Il n'y a que tes cahiers d'allemand. Je les ouvre au hasard et je tombe directement sur « Kummer : le chagrin » et immédiatement « sich Kummer machen um (+ acc) : se chagriner de ... ». Eh bien, ton message est arrivé ; à moi aussi tu me manques et je me laisse souffrir avec sagesse, parce que sinon je n'aurais jamais pu découvrir le trésor de la félicité cachée dans la souffrance et, dans cette ouverture unique, le point le plus grand de vulnérabilité qui, en réalité, ne

peut être que le lien de notre plus grande force.

La souffrance nous enseigne la compassion pour comprendre et aider les autres.

Je n'ai même pas à me poser la question au sujet de la vie après la vie. L'homme chevauche entre deux natures le temps (nous) et l'éternité. L'éternité et le temps n'existent comme possibles que dans l'instant. Je n'ai pas de passé, il n'existe plus, je n'ai pas d'avenir, il n'est pas arrivé. En revanche j'ai mon présent dynamique insaisissable si ce n'est par le fait d'être présente, agissante, vigilante, unifiée.

J'allume la TV, Arte pour ne pas trop réfléchir à cette affaire. Il y a un festival de musique dans un château au Danemark, et la phrase arrive en synchronicité : « Ce qui est important n'est pas le concert mais d'être ensemble ». Tu as raison : nous sommes ensemble et nous nous sommes « concertés » dans l'éternité pour ne pas nous poser d'autres questions que celle « d'être ensemble » où que nous soyons, comme nous sommes.

Je sais que je suis très difficile à comprendre quand j'écris avec passion, qu'il est difficile de m'attraper dans une contradiction, qu'il est difficile de s'identifier à moi. Mais tu avais trouvé le secret de l'affaire de l'objet d'observation « en état d'expérimentation en laboratoire » : « Je change, sans pour cela perdre ma structure affirmée, selon les événements internes ou externes auxquels je suis exposée. Les variables imposées à l'objet d'observation, c'est-à-dire moi, changent et produisent des réponses différentes, mais l'identité de l'objet d'observation ne varie pas. Il est égal à lui-même, mais capable de métaboliser les variables introduites sans cesser d'être. »

Qui suis-je mon amour ?

Un revenant de cette éternité où nos âmes ont été créées pour toujours ?

Ou celle qui danse d'étoile en étoile en créant des univers de

ballets presque impossibles pour une chorégraphie de facture humaine ?

Ou un de ces peintres anonymes de la chapelle Sixtine ?

Ou le poète qui s'attarde dans ses images pour ne pas assumer la souffrance de les vivre ?

Ou l'intellectuelle pure et dure pour qui aucune hypothèse n'est assez prouvée pour intégrer un système hypothétique déductible ?

Écrit très tard, trois heures le 15 août 2007.

* * *

Je ne crois pas à la mort mais à la continuité dans la permanence.

Une amie sociologue, l'une des premières kibboutznik argentine en Israël, professeur de l'université hébreux de Mont Scopus, avait écrit sur le mur de mon cabinet : « Shalom » et « la mort n'existe pas ». Qu'à-t-elle voulu dire ?

Facile de croire à l'éternité, car nous aurons le temps du pardon de la part d'un Dieu qui va plus bas que nos misères. Facile de croire en la réincarnation qui pourrait ici bas nous rendre plus conscient pour mieux revenir.

Cependant faire d'ici l'éternité, c'est à mon avis la solution, mais plus complexe.

Je cite : « en ces temps de vacances, que cela te permette de revoir le Périgord par les yeux de ton beau-père que tu n'as hélas jamais connu ». C'est avec ces mots-là que mon beau-frère Guy m'a envoyé le petit guide sur la Roque-Gageac avec des reproductions de trois tableaux de Lucien de Maleville, le peintre du Périgord, mon beau père, appelé par la famille « Papalou ».

Et je me répète, je ne crois pas à la mort, mais à la continuité dans la permanence. Ces tableaux ne me donnent pas l'impression d'être finis, mais d'être une ouverture vers l'éternité.

Il y a quelques années pendant un de mes voyages au Japon, un maître shintoïste m'a dit que la mort et le sommeil sont des jumeaux. À cette époque, il y a plus de vingt ans déjà, je ne connaissais de Lucien de Maleville que sa photo et quelques tableaux, surtout aperçus chez Régine, la sœur aînée de mon mari. En revanche, j'avais rêvé de lui. Il faut dire qu'il y a vingt ans, je n'avais pas abandonné mon désir de peindre. Hélas ma vie professionnelle et familiale m'ont empêchée de le faire. Oui, j'ai pu un peu écrire pour compenser, en ce qui concerne la peinture, j'ai essayé de faire de moi-même mon tableau qui ne sera jamais fini. Pour le faire, mes modèles ont été des hommes remarquables vivants ou morts à travers ses livres et mes études. Je reviens à mon rêve avec mon beau père. J'étais dans sa maison, il était à ma droite, sur un balcon qui donnait sur le salon. Devant nous, à l'infini, une perspective symétrique et parfaite. En bas, au centre, il y avait un canapé, il me disait : « tu vois, c'est de ce point là central unique qu'il te faudra peindre ». J'ai toujours fait ainsi.

À la droite de la scène, également à l'intérieur de la maison, je voyais un chemin montant, très difficile, en pierre friable et Georges, mon mari, arpentait péniblement ce chemin avec une cane. Ce chemin était-il un calvaire prémonitoire ? Non, mais la représentation en dehors du temps et de l'espace des possibles contingences de la vie et de nos destinées.

Il est pour moi compliqué de décliner ce thème, car je ne crois pas à l'existence de limites tangibles entre ces deux formes de vie différentes : l'ici bas et l'au-delà. Je dirais comme pour l'eau : état solide, état liquide, état gazeux, de la même façon que j'ai pu parler dans un précédent article d'amour étrique, d'amour karmique, d'amour charnel. Je ne te vois pas face à moi charnellement, car tu es invisible, mais je te perçois parfaitement. Mes sens sont éveillés à ton style de manifestation. Mes doigts perçoivent même la texture de ton costume blanc, sa température, mes yeux regardent tes yeux, ma peau touche la tienne. Je ne peux pas dire que tu es mort, mais que tu es ici autrement. Je te dirais

plus : maintenant tu es devenu cosmique. Je peux te parler de tout et tu me comprends et tu me réponds.

Je t'ai réellement peu connu de ton vivant et ce n'est que maintenant que j'arrive à dialoguer avec toi avec la confiance de recevoir des réponses : de ton vivant, je n'aurais pas osé interroger tes silences. Car j'ai pu me vivre comme étant envahissante. Par ailleurs, j'espère que ton évolution dans cette autre nature te permettra de mettre fin à tes peurs de solitaire, bâties par la plus vieille pâtissière qu'est l'illusion, la maya.

Maintenant je suis sûre que tu avais raison d'être secret. Ta vie a été sans doute pleine de souffrance dans ce chemin montant de ton calvaire. Ta mission aujourd'hui, car je suis sûre aussi que ta mission se continue, est d'être juste et de donner à Dieu ce qui est à Dieu et de donner à César ce qui est à César. Enfin, à toi de résoudre les situations que tu as laissées derrière toi. Aujourd'hui, je peux faire mieux pour toi que quand tu étais là, car je t'accompagne en pleine liberté et conscience de mon devoir. Je sais que tu es là, invisible, mais pas absent. Par ailleurs nous nous retrouvons presque chaque nuit pendant le sommeil, comme disait le shintoïste. Je crois que si je rêve de toi c'est parce que tu es là. Pendant le rêve, tu deviens visible.

Nous sommes aujourd'hui le 30 août le jour de Sainte Rose de Lima Pérou. Quand elle est morte, une pluie de rose est tombée du ciel sur les rues de Lima. Quand tu es parti, une pluie de pétales blancs est tombée sur mon âme pour qu'elle puisse se libérer de l'horreur du silence, dans une solitude qui devait être comprise pour ne pas être destructrice. Par ailleurs ce ne sont pas des morts, ceux qui sont dans les cimetières, mais tous ceux dont l'âme s'est endormie pour ne pas se confronter à la responsabilité de la recherche d'une vérité transcendante qui donne la vie.

Fait à Paris et je crois qu'il y a un état solide, un état liquide et un état gazeux. Le temps passe, les saisons se succèdent, il y a les fleurs du printemps et les fleurs de l'hiver. Je crois à la continuité dans la permanence et à

L'éternité ici bas dans l'instant qui est l'unique pont possible pour goûter l'éternité et l'au-delà avant la naissance ou après la naissance. Dieu nous a permis de coexister ici-bas, et nous coexisterons sans doute dans cet au-delà dans lequel où tu m'as précédée pour te faciliter un moment de joie, où je t'ai reconnu et ignoré en essayant de soulager les souffrances de ton calvaire.

Fait à Paris le 21 septembre 2007.

* * *

“Volverán las obscuras golondrinas de tu balcón sus nidos a colgar y otra vez con el ala en sus cristales jugando llamarán, pero aquellas que aprendieron nuestros nombres tu hermosura y mi dicha contemplar aquellas que aprendieron nuestros nombres esas no volverán. Volverán del amor a tus oídos las palabras ardientes a soñar. Tu corazón de un profundo sueño tal vez despertará pero mudo y absorto y de rodillas como yo te he querido así no te querrán.” (Gustavo Adolfo Becquer)

Oui, il s'agit d'un poème en espagnol qui parle de nous. Je ne le traduirai pas, je n'écris mes articles qu'en français et je n'ai pas le temps de les traduire en espagnol, je laisse donc pour une fois au lecteur français le soin de se débrouiller. Je crois que vous pourrez le comprendre. Je vous donne une piste :

« golondrina » = « hirondelle »

Par ailleurs, si j'écris ce soir, c'est pour te rendre hommage : tu es parti au paradis sans faire aucun bruit. Je n'ai même pas pu croire à ta mort, mais c'était l'heure et le jour et tu t'es endormi dans mes bras, comme moi dans l'éternité et sur terre je l'avais fait auparavant dans tes bras jamais fermés. C'était un jour comme les autres, sans confusion, sans conflit. Merci, tu es parti comme tu avais vécu, dans un silence plein de respect et, je le sais très bien, comme le disait mon père bien aimé, nous mourons quand nous sommes fatigués de vivre. À ton départ, j'ai essayé de te donner la paix que tu avais bien méritée et j'ai fait de moi le mieux possible pour te dire tendrement : « Pars sans regret, je m'occupe de toi ! »

Ce n'était pas important ce que les autres ont pu penser de nous, je sais seulement que tu m'as aimée depuis l'éternité. Et que dire de mon amour ? Un jour et mille fois je t'ai dit : « Nous aurions dû nous connaître quand nous avions vingt ans », tu m'as répondu : « Tu ne m'aurais pas vu ! » Peut-être, mais chaque soir quand nous rentrions de nos cabinets, tu me disais en plaisantant un peu en apparence : « Un seul être nous manque et le monde est dépeuplé ». Tu avais raison, un seul être me manque, toi, mais le monde n'est pas dépeuplé, car tu es avec moi et avec les autres qui ont besoin de moi, ta présence se multiplie jusqu'à l'éternité. La vie après la mort est une sublime vérité que j'admire, je crois et je suis fidèle à cet autre monde que je ne connais pas encore et que je n'ai aucune envie de découvrir rapidement, car l'éternité est ici, dans ce non oublié, ni de toi ni des mes ancêtres ni de mes amours partis.

L'éternité est ici chaque fois que je donne mon amour, ma science et ma conscience pour ouvrir aux autres le chemin de la vérité éternelle.

Humblement avec amour et confiance le 25 septembre de 2007.

Nous n'avons pas eu d'été cette année

*et je crois que tu n'as pas voulu me déranger avec la canicule,
mais je suis confuse comme tout animal fidèle, dévouée et loyale que je suis.*

Ta femme d'amour.

Fait à Paris le 25 septembre 2007

*et Neruda a dit : « Es tan corto el amor y tan largo el olvido! » (C'est si
court l'amour et si long l'oubli !).*

Société et liberté⁷³

Expérience d'un vécu de vie à travers le temps en étant moi-même ce que je peux être.

Il fait froid, un froid de neige, de haute montagne d'ailleurs, et je rêve.

Je déjeune dans une brasserie au coin de ma rue, à une place non habituelle. Le ciel dehors est si bleu et je me souviens des années 86 avec RC à Saint-Moritz, les refuges, il skiait, moi j'écrivais. Le soleil était si rayonnant. Le refuge, à l'intérieur, les fenêtres, les murmures, ambiance de familles bien assorties. Il y a seulement 21 ans de cela et le monde a changé tellement que ce qui était le plaisir sans nuages des familles peut-être les favorisés sociaux semble ne plus exister, car le mal être est devenu une forme de coexistence.

Les regards tristes, l'autre dans le couple est ailleurs, jamais satisfait de ce qu'il a et seulement pendant la jeunesse dorée, car quand le ciel de la vieillesse qui avance impitoyablement fait ombre sur les fantasmes d'éternité de la jeune âge l'imprudente impuissance des sens, des émotions et des exploits prend la place d'un « rien dire », ou de « nous avons déjà tout dit ».

Cet endroit où je déjeune, m'amène à un temps ancien d'un amour incroyable où nous étions capable de vivre à moins 43 degrés à la Brévenne dans le Jura suisse avec mon mari.

Saint-Moritz est une autre histoire, histoire des jeux d'échecs de Lu Andrea Salomé de Nietzsche. Il m'aimait peut-être, mais à cette époque-là, il y avait encore une certaine pudeur et le fait de

⁷³ : publié dans le n° 115 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 2007) « Société et liberté ».

ne pas vouloir envahir l'autre dans sa vie de couple déjà fleurissante. Il s'agissait d'un homme, comme moi médecin, poète, un romantique qui pleurerait avec « Manon des Sources ».

Il n'y avait entre nous qu'une grande amitié et les promenades en Italie avec le chauffage dans la voiture à fond, les fenêtres ouvertes et les paysages sublimes du mont Rosso et lui qui me disait : « cela te convient-il ? ». Oui, cela me plaisait bien, les après-midis avec les jeux d'échecs et cet amour inavouable, car je n'étais pas là-bas pour lui ni pour moi, mais pour nous, dans des échanges d'une incroyable communication. Peut-être aurais-je pu l'aimer, mais je n'avais pas réfléchi à la transgression. Aurait-elle pu nous donner le sentiment d'éternité sur terre ?

Enfin, c'était sublime, pas comme la vulgarité d'un érotisme qui n'aurait pas pu nous combler, mais naturellement nous culpabiliser.

Je partais à cette époque quelques jours après en Afrique du Sud avec l'homme de ma vie, l'élu. Je me demande aujourd'hui et pour la première fois dans ma vie s'il m'a assez aimée pour être l'élu. En tout cas en honneur de la mémoire de ces deux hommes qui sont déjà partis vers l'éternité, je dois voir clair. À cette époque notre monde n'était plus le même qu'aujourd'hui. Je suis sûre que mes confrères diront : « toujours le même, mais caché ». Non, tout va vers le bas et les médias ne font que manifester le nivellement par le bas selon la loi sociologique de Moore et je ne nomme qu'une seule des lois sociologiques.

Oui, peut-être sommes-nous les mêmes qu'il y a 20 ans, mais pas le monde environnant. Professionnellement, beaucoup de choses ont changé. Je fais très peu de vraies analyses, la demande en thérapie est différente : des points nodaux, des accompagnements pour changer de travail, pour se rendre plus opérant. En réalité, les anciennes analyses sont pour une certaine élite, pour des gens qui sont dans le « vouloir être », exigeants, avec l'envie d'avancer et ils font leur analyse et ils la font bien.

En tant que sociologue et psychologue sociale j'ai beaucoup accompagné. J'accompagne mes patients et mes élèves. Je les « coache ».

Cela me passionne. J'ai l'impression de sortir des anciens carcans très orthodoxes, mais pas trop réalistes par rapport au sens du temps aujourd'hui. Tout va très vite. La vie de famille semble ne pas pouvoir échapper au rythme. C'est difficile même de changer de poste en interne, pour en trouver un plus facile. Tout est à reprendre, à appréhender, et à douter.

Les multinationales coiffent la vie des hommes, même les plus brillants ne peuvent que difficilement changer de vie. La caisse est en or, mais la porte est fermée.

Je parlerai plus tard de l'expérience de la grève qui nous accompagne dans le changement. Lequel ? Pour le moment, ce n'est que confusion.

Paris, le 7 novembre 2007
Il fait froid et je m'en souviens.

* * *

La liberté ? Je la cherche, je me révolte à ma manière. Je ne veux plus être esclave des conventions que je n'accepte pas. Je n'ouvre qu'une petite fenêtre à la modernisation qui avance inéluctablement vers la chute des valeurs essentielles. J'aime beaucoup le silence, l'introspection, j'aime être ici présente, j'aime mes amis, mon travail et ma recherche permanente de l'inatteignable vérité objective. Ma famille est le centre de toutes mes interrogations. Je voudrais que soit offert à mes enfants et petits-enfants un modèle plus équilibré pour ne pas croire que Dieu n'est que l'argent, le pouvoir, l'exhibitionnisme et fracture identitaire. Je voudrais qu'ils ressentent la puissance de l'ancestral et la responsabilité de la filiation. Nous sommes exégètes du « vouloir » et du « pouvoir ». Mais en tant que sociologue je suis encore plus horrifiée qu'il y a vingt ou trente ans. C'est la fracture

identitaire qui m'étonne. Les gens, et j'en traite beaucoup, semblent se considérer comme la « première génération avec chaussures ». Oui, les ancêtres ont été nuls, naturellement avec de « lourdes pathologies » dénoncées ou des péchés redoutables sans aucun appui rationnel ou scientifique dans les arguments de ces « parvenus avec chaussures ».

J'entends la plainte, le lourd mensonge porté sans honte, réduisant l'ancestral à de mauvaises poussières, car il n'y a pas de reconnaissance. Le monde a changé, j'honore mes ancêtres et je suis attentive à communiquer à mes enfants les valeurs que j'ai reçues. Le reste, c'est leur affaire. La surdité fait partie du nouveau mode sociétaire. Nombri lisme ? Il y a vingt ou trente ans, nous d noncions l'exploitation sociale. Aujourd'hui, dénonçons-nous l'indifférence ? Nous sommes en nombre croissant, des objets, des machines avec un temps de réfléchir ou d'aimer réduit. Me demanderez-vous ce qu'est « l'équilibre » et je dois accepter que je suis dans un modèle sociologique de la théorie de l'équilibre de Talcott Parsons où les subsister absorbent les conflits. Nous ne pouvons pas voir les réclamations de l'infrastructure sociale qui pourrait changer la superstructure idéologique et de croyances. Rien, rien, droit à la grève, droit au lock-out. Le phénomène ne va pas plus loin. La plainte se réduit au fait de ne pas avoir de métro ou de train pour assurer les obligations.   demain.

*J'ai la fatigue du matériel humain que je suis, seule dans ma forteresse et mon
impuissance d'être comprise.*

L'eau coule sous les ponts et la vie aussi.

Où est la pression sociale qui empêche la liberté ?

Dans l'indifférence.

*Fait   Paris le 16 novembre 2007 à 20h30, dans un chez moi qui est le
monde et il fait vraiment froid.*

* * *

Par rapport aux sciences sociales, les relations non dissymétriques avec

une certaine qualité d'irréversibilité sont dirigées vers une notion de pouvoir à un facteur de domination. C'est évident qu'en toute proportion sur la mesure du comportement humain il se fait une allusion aux valeurs. La plus grande pression sociale aujourd'hui vient d'un état de confusion. La dissymétrie et l'irréversibilité marquent les relations du citoyen à l'État et aux autres. Le problème qui reste à esquisser consiste à préciser dans quel cas une « sociologie de l'exploitation » pourrait contribuer à donner un élan de vie à une société qui agonise, impuissante. Quel élément différent et spécifique pourrait aider à connaître ce qui est derrière cette réalité sociale qui est l'indifférence ? Peut-être que cela justifierait un effort de recherche.

De toute manière, le racisme et la ségrégation sociale sont des manifestations dissimulées de vouloir établir un libéralisme à outrance, mais selon le modèle de l'expérience française, un système d'exploitation de l'image pour justifier le Bonapartisme.

Par rapport à l'utilisation des médias, ils ne sont pas libres. Étant donné le fait de ne pas être un utilisateur régulier de la télévision par exemple, me permet de dire que tout et le contraire est dit et dans le cas d'une suppression de quinze jours des informations à caractère disons « sociale », nous pouvons ressentir l'incongruité et l'incohérence. Le processus d'irréversibilité est évident. Il y a une dégradation systématique des valeurs qui permet la pénétration d'une culture de non valeur. Il y a des années, les bandes dessinées présentaient des héros, plutôt des sauveurs. Quelque part, l'usage des armes à feu était considéré comme une tentation à la violence pour les enfants. Le temps passant, il nous faut « Matrix » pour donner une certaine autonomie à l'être humain par rapport à la machine. On dirait qu'il y a encore un espoir de liberté intellectuelle, de réflexion. La technologie avance à tel point quelle minimise le temps de réflexion. La société est exploitée par la technologie et les médias. Au niveau des cadres politiques, rien n'a changé, mais ils font une barrière infranchissable pour l'observation, les élites de la pensée sont plus fréquemment qu'imaginables, reliés à la louange des vedettes politiques.

Nous sommes dans une société où l'on peut voir clairement le phénomène d'exploitation. L'homme devient de plus en plus individualiste. Il devient de moins en moins responsable de sa situation de citoyen d'un état dont il devrait défendre les principes. Il y a quelque temps, on parlait de « familles éclatées », le deuxième pas a été « familles recomposées », le troisième pas, il n'est pas nécessaire d'une éthique individuelle ou sociale. Le contact individualisé devient de plus en plus rare. Les gens passent de plus en plus de temps sur leurs ordinateurs, chattent sur des lieux de rencontre, tout est virtuel, les images deviennent de plus en plus perverses. Dans la solitude, l'homme se satisfait à lui-même à travers des fantasmes qui ne sont même pas tridimensionnels et les enfants se préparent à un monde meilleur par les jeux vidéo.

L'homme est perdu dans un marasme et la fracture identitaire n'est que le reflet concret de la fusion entre le héros mythique et ce qu'à peine il arrive à être quand il n'est pas devant son ordinateur. Ils font de plus en plus l'exploitation par des images marginales. Je dirais que le monde pourrait se sauver, ce monde d'aujourd'hui s'il se réduisait soudain à être un couple seul dans un partage et une présence individuée en acceptant chacun sa vérité. Trop de projection et peu de réalité. L'excitabilité narcissique d'une vedette politique n'est pas le seul élément à produire des grèves. Les exposés sans pudeur de la vie privée des hommes politiques sont une nouveauté qui se veut bonne à l'intérieur d'un néo-libéralisme personnalisé qui ne correspond pas du tout au modèle puritain américain. Il s'agit d'une parodie. Il y a eu Napoléon Ier et Napoléon III. Maintenant, il y a un vide de scrupules. Les grèves sont des manifestations de révolte face à l'arbitraire. Je ne défends ni les grèves ni les grévistes. Je vois que derrière il y a un mal-être social qui n'a pas l'air de pouvoir se résoudre par l'évolution, mais hélas, comme dirait Marx, par la révolution. Trop de pression sociale.

Avant, il y avait une « théorie de l'équilibre » américaine, et à

l'opposé, le Marxisme. Il y a des années, Ralf Darendorf, sociologue allemand, a essayé de faire une synthèse, mais aujourd'hui, le problème c'est la confusion. La tension sociale est extrême. Naturellement, si on cherche la liberté, on devient initialement asocial, c'est-à-dire marginal, c'est-à-dire hors norme. Il faudra que chaque individu se pose la question de sa place dans le monde, sa place dans l'univers, sa place dans la société. Arrêtons de nous faire gaver. C'est très difficile en tant que sociologue, en tant que psychologue, de ne pas voir la chute dramatique de la société dans le néant et l'envol dans des effets de démonstration. Confusion, déstabilisation, déséquilibre, manipulation. Marx dirait que Dieu est mort, mais il n'est pas mort du tout, il se retranche pour pleurer sa solitude.

*Fait à Paris, le 18 novembre 2007,
avec la volonté profonde de voir ceux que j'aime,
avoir les yeux ouverts et l'écoute attentive pour pénétrer toute brèche
qui puisse nous amener à un monde meilleur.
Il fait très froid, mais très chaud à l'intérieur de moi-même.
Je perds la patience plus fréquemment que d'habitude.
Mais pourvu que cela puisse servir à quelque chose.
J'ai le sentiment aujourd'hui d'avoir passé un cap.
C'est fini, j'ai moins de colère.*

Une leçon de courage⁷⁴

Courage d'exister, de survivre, de supporter la platitude. Courage de taire notre demande de paix et d'élévation spirituelle, du réseau de conscience. Courage, courage, courage. Il s'agit d'un thème qui ne m'emporte pas vraiment, car c'est trop loin de mon expérience personnelle. Je n'ai pas de courage, je n'ai plus de courage ou plutôt je n'ai jamais eu de courage, car les événements les plus difficiles ont obscurci ma vie, mais ne m'ont pas donné de courage. À ces moments, je ne crois pas avoir eu de courage, j'ai laissé faire le devoir, parce qu'il s'imposait à moi. Pas de larme, pas de plainte, pas de jugement au sujet de l'injustice et de la place de Dieu dans mon destin, tragique parfois, mais toujours sublime, car vécu avec force et loyauté face à la condition humaine.

Peut-être la prudence a-t-elle gouverné ma vie, la dévotion, la fidélité à outrance avec mes valeurs et mes idéaux.

Je crois, comme Pascal dans son testament, qu'un homme est celui qui est capable « d'être seul dans sa chambre ». Il n'y a pas dans ma solitude « l'inquiétante étrangeté », les angoisses se sont dissolues à travers les années. Oui, angoisses il y a eu ! Mais contrôlées quand les raisons de leur existence venaient de moi. Incontrôlables quand la douleur venait de la trahison extérieure. J'ai su construire, je n'oserais jamais détruire, et aujourd'hui, je vis très simplement, humblement et sans courage. Si je pense à la vieillesse, à la douleur et à la mort, je ne vais pas plus loin, je n'imagine rien, le néant se fait, car ces choses terribles ne m'ont pas encore handicapée, elles ne sont

⁷⁴ : publié dans le n° 116 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2007-janvier 2008) « Le courage ».

pas « ici et maintenant ». Si le contrôle, la discipline, la ponctualité et la volonté sont en principe les éléments constitutifs du courage, peut-être suis-je courageuse. Peut-être pouvons-nous parler, d'une certaine façon, de vivre le réel des situations les plus diverses.

Fait à Paris le 10 janvier 2008.

*Je me laisse surprendre par le thème
et je t'invoque pour établir une définition
d'après une expérience de la vie au sujet du courage
dont pour moi la difficulté est de le voir.*

*Toi, tu as eu le courage,
mais c'est moi qui écris aujourd'hui.*

* * *

Je n'ose pas conceptualiser le courage. Je doute... Ne serait-il pas de la simple résignation ? De toute façon, je crois qu'il s'agit d'une attitude responsable, acquise à travers le temps par l'acceptation de la frustration du principe du plaisir au bénéfice du principe du devoir... Ne rien laisser pour le lendemain, agir consciemment dans « l'ici et maintenant » en ne tenant pas compte si la tâche à accomplir nous convient ou nous déplaît.

Jung disait que si, à la fin de la journée, un sentiment indéfinissable, un certain malaise nous gagnait, il fallait se demander : « Quelle est la tâche que je n'ai pas accomplie ? ». Je disais que je n'avais pas de courage, mais peut-être que je le possède, car il n'y a que la mort qui puisse m'interdire de faire ce que je dois faire : assumer la vie, faire face à la solitude que nous n'avons pas demandée, enterrer les morts et aider à vivre en habitant ses corps, les vivants désespérés et désemparés par ses vides intérieurs.

* * *

Je laisse ma porte ouverte aux demandes des autres, je réponds. Celui qui ne vient pas vers moi avec confiance pourra la trouver plus tard. Je suis optimiste. Je crois à la force de la foi comme expression unique du courage.

Si nous voulons, nous pouvons et si nous avons en nous le vouloir et le pouvoir, le but s'accomplira sans doute.

* * *

La souffrance des autres, si nous sommes ouverts à l'entendre, nous donnera la force, le courage, dirons-nous, de nous confronter par empathie à nos propres objets intérieurs. Alors nous pourrions comprendre le malheur, le manque de réalité qui rend la vie difficile.

* * *

Je crois qu'il faut beaucoup de courage pour vouloir être libre, fort, autonome.

Il n'existe pas de force dans les relations fusionnelles de dépendance.

Cependant, si je ne supporte pas la platitude, c'est, parce que, en moi-même, j'ai été obligée à lutter beaucoup pour échapper à la paresse, « mère de tous les vices ». Ce n'est qu'elle qui engendre la plainte narcissique.

Il est peut-être plus facile de se raconter des histoires de malheur et de traumatismes que de transformer cette fausse souffrance en source de questionnement pour évoluer.

Jung dit : « À quoi servent les épreuves » et il répond : « À nous faire évoluer ».

Sortir de nos croyances, les voir se défaire devant notre regard renouvelé comme des châteaux de cartes nous permettraient de toucher le centre, le point nodal de la question de vivre et d'être. Cela nous conduira à une exploration étriquée en partant

de zéro.

Enfin je crois que le courage consiste à partir toujours de zéro.

* * *

Si notre tableau du présent ressemble à celui de notre passé, nous n'avons pas, bien sûr, de futur. Figés comme des automates dans des croyances, nous serons incapables de faire le deuil de nos misères et carences.

* * *

Je me laisse dire : j'écoute, je tremble, je vis, je vois chaque jour en moi mourir le vieil homme d'hier, celui de la tristesse qui m'accablait voici quelques secondes et ainsi je renais à l'espérance et j'ai le courage d'aimer encore malgré le choc, les frustrations... Il y a deux secondes, je me suis sentie désolée par l'absence de mes enfants et de leurs amours, mais la pensée est matérielle et ainsi, j'ai pu reconstruire leurs visages, ressentir le grain de leurs peaux et entendre leurs voix... Un sentiment de paix et de sérénité a remplacé soudain la misère et l'effroi de l'expérience précédente.

La solitude est un temple, le silence un souffle d'éternité apaisante.

J'habite chaque millimètre de mon corps et de mon âme. Je tire profit de la puissance de la communication avec les autres, je vis et enfin peut-être le courage n'est pour moi que le désir inépuisable d'Être.

* * *

Par ailleurs, merci à mes frustrations, merci aux épreuves, merci aux souffrances réelles qui ont semé et sèment ma vie.

Les passages ont été durs. Ils le sont encore. Mais derrière la souffrance, quand elle est réelle, il arrive le miracle d'une certaine

sagesse. Courage donc, le présent sourit, nous sommes vivants et debout.

Fait à Paris le 21 janvier 2008.

*Et j'ai rêvé que les roses de la maison de la campagne
étaient replantées et fleuries.*

Resplendissantes... et je t'aime.

La vérité⁷⁵

En affirmant que « l'enfer est pavé de bonnes intentions », la sagesse populaire souligne les difficultés auxquelles se heurte l'homme sitôt qu'il entreprend de réaliser, d'achever ce qu'il a conçu. En effet, entre la pensée et l'action s'ouvre un abîme qu'il n'est pas aisé de franchir ; les philosophes, par de subtiles analyses, l'ont démontré, les dramaturges des temps reculés le mirent en scène, reprenant des mythes dont le plus tragique reste celui d'Œdipe. On pense encore à ce travers de la nature humaine en lisant cet aphorisme de Gœthe : « Agir selon sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile ».

Des obstacles matériels se dressent devant nous, qui peuvent nous faire avorter notre désir de vérité, de sincérité à nous même. Il suffit d'une pierre sur le chemin pour tomber avec le panier d'œufs qui contenait en puissance les poulets dont on avait rêvé.

Parfois, la volonté collective oppose sa puissance terrible à notre désir de vérité. Celui qui pense le vrai ou le juste contre la *doxa*, dans l'hérésie, en fait l'expérience... Ainsi Socrate devant ses juges et, Galilée, s'inclinant provisoirement devant les siens. Si peu de choses suffisent à nous détourner de la voie où notre pensée nous engage, celle-ci trouvant en nous-mêmes des obstacles à son aboutissement.

Alceste, le personnage principal du *Misanthrope* de Molière, a beau appelé de ses vœux les plus véhéments une société fondée sur la sincérité, il se complaît sous l'emprise du mensonge, personnalisé par le plus perfide, mais aussi le plus charmant des sourires. Et combien d'autres raisons intimes nous brident et affirment notre

⁷⁵ : publié dans le n° 117 de la lettre de SOS Psychologue (février-mars 2008) « La vérité ».

impuissance à réaliser nos plus beaux desseins ! Nous avons peur de croiser le fer avec plus puissant que nous.

N'y a-t-il des personnes assez maîtresses d'elles-mêmes pour accomplir le destin qu'elles se sont assignées ? Et ces dernières, n'entreprennent-elles pas une réflexion leur permettant de ne pas se résoudre à l'attitude résignée et dans le même temps révoltée qui est celle de celui qui désire, de celui qui souhaite ? Il semble, en effet, qu'il ne suffise pas de formuler un souhait, projection dans un futur indistinct, mais qu'il nous faille déterminer avec précision l'objectif : ce que nous voulons, ainsi que le chemin, les moyens pour l'atteindre.

* * *

Maintenant, je passe à mes vérités

* * *

Un jour, mes élèves me demandèrent si j'avais eu un maître, un mentor. Le même durant toutes les années de ma vie. Je leur répondis que j'en avais eu plusieurs, puis j'ajoutai : « le fait d'être née fille unique, au centre d'un groupe familial constitué par mes grands-parents maternels, mes parents, mon oncle maternel et son épouse, m'a obligée à tout contrôler dès ma plus tendre enfance. »

Avant que je me sois instinctivement socialisée, le maître intérieur, le *daemon* de Socrate, celui que, tous, nous avons au plus profond de nous, répondait à mes interrogations, trouvait des solutions aux situations conflictuelles. Je me souviens particulièrement d'épisodes avec ma grand'mère : mes parents se disputaient et elle me regardait avec une agressivité ostensible, m'invectivant en italien.

Aujourd'hui que je suis arrivée à un âge adulte, je sais que ma naissance avait, selon elle, condamné ma mère à ne pouvoir divorcer. Mais, j'avais, alors, la certitude essentielle qu'elle ne me

désignait pas comme la cause et le produit des conflits entre mes parents.

La puissance de cette réponse intérieure spontanée, *quasi* illuminée, ainsi que la vérité de mes expériences d'enfant solitaire furent les bases de ma construction future.

Pour cet enfant, que j'étais, tout ce qui était désirable revêtait l'apparence de la facilité. Je faisais ce que je voulais. C'est mon MOI qui, se forgeant au sein de la lutte entre mon ÇA et mon SURMOI, m'a permis de faire les choix nécessaires à mon développement. Mes parents ne comprenaient pas ce qu'était la liberté pour que celle qui m'était allouée fût convenable pour un enfant. Le SURMOI familial ne se manifestait que peu, car chacun des adultes m'entourant était trop centré sur soi.

Prendre un bain, me laver les dents, même réviser dépendaient de ma décision. Si je suivais mon ÇA, ce dernier me menait à une certaine forme d'*ataraxie*, et, rapidement, je ressentais un malaise. Si je négligeais mon corps, celui-là était physique, mais, bien souvent, c'était un malaise psychique, spirituel qui se faisait sentir si je n'avais pas révisé, si mon écriture sur mes cahiers était peu soignée ou encore si je m'étais endormie sans finir mes prières.

Je crois que la vérité est une nécessité. Aujourd'hui encore, je le ressens de la même manière et j'essaie de faire en sorte d'éviter tout malaise.

Si j'affirme que les principes qui guident ma vie sont le contrôle, la discipline, le minutage et la volonté, c'est parce que seuls ces derniers me permettent d'assouvir le désir que j'aie d'être libre, forte et responsable.

Il est probable que mon ÇA soit canalisé afin de m'éviter d'être par trop esclave du principe de plaisir. Vraiment ! je ne suis pas qu'une femme de devoir. J'ai le souvenir de mes vacances d'été, en Argentine. Mes examens universitaires de l'année liquidés en décembre, je partis avec les enfants à la mer, à ma mer, que j'aime tant. Et, je vivais dans l'eau. Sur le sable, allongée, j'observais

l'étendue marine qui changeait de couleurs, je m'endormais au ressac des vagues, contemplant les nuages, tâchant même d'oublier que je savais lire. Pas de nouvelles. Je ne voulais rien savoir.

Mais c'est après coup, la tâche annuelle accomplie, que se sont éveillées et manifestées les plus puissantes vérités et certitudes de ma vie.

Trop manger ... malaise.

Trop dormir ... tristesse.

Il me fallait trouver des limites saines. Pourquoi seule la juste mesure pouvait me satisfaire ?

En vérité, ai-je eu peur de l'excès ?

Non, j'ai eu peur de la lecture que les autres pouvaient faire de mon comportement. Maintenant que je suis adulte, je sais que j'ai dû fonctionner selon des mécanismes de dissociations permanentes -au sens où Bettelheim l'entend- des mécanismes schizoïdes. Je devais me défendre : une partie de moi jugeait mon comportement, l'autre agissait. Si je pleurais – je ne me souviens que peu de l'avoir fait – c'était seule ou avec le chien ou le chat dans mes bras. Par ailleurs, je ne voulais pas de conflit. Je sentais bien que les « grandes personnes » avaient fréquemment des sentiments négatifs et cela me hérissait. La vérité ne devait pas être trop loin de la juste mesure, du moyen terme.

Mon regard sur le passé est si réel, si vivant, si vrai qu'il me semble dialoguer avec ces personnages dans le temps présent. Je les vois, je revis les situations, je peux sentir les odeurs, distinguer les couleurs. Si la vie était éternelle sur terre, je commencerais par oser pleurer, mais il est trop tard. Mon être demande d'autres choses, lors, je commence par me questionner.

As-tu aimé vraiment ?

Peut-être jamais !

Mais comment peut-on savoir ce qu'aimer signifie ?

C'est à ce niveau que la question devient complexe. Je n'en sais rien. Je ne sais même pas si je me suis déjà aimée un jour. C'est bien possible... je me revois, me défendant, féroce, car la douceur peut se transformer en violence, passé un certain seuil de tolérance (très haut par ailleurs).

Me suis-je écoutée vraiment ? Me suis-je écoutée lorsque mon désir dépassait ma capacité de frustration ? À dire vrai, je n'en sais rien. Un grand maître disait : « l'homme ne peut rien faire, car, tout arrive, mais il peut donner le meilleur de soi afin que les choses arrivent autrement ».

J'ai l'impression de m'être faite seule, à coup de bâtons, mais, avec un tel amour – dans le sens le plus absolu – qu'en vérité, je ne pourrais pas m'arrêter sur des cas particuliers. Ma vérité, et elle est absolument relative, c'est que j'essaie de faire le mieux possible pour que les choses se déroulent autrement. Aimer mes enfants, aimer la vie, aimer le silence, goûter un bon vin... J'aime la mer, elle m'a apporté la vie, la sensation d'un corps habité. Et après ?

Après, il y avait toujours une certaine nostalgie de la séparation, comme cela peut exister dans un couple ; un instant survenait où, en moi, une petite voix demandait : « jusqu'à quand ? » et je ne pouvais pas oublier la condition humaine.

Aimer la mer est possible, Elle sera là, là-bas, encore et encore. Aimer un homme est un supplice de précarité.

Fait à Paris, le 16 février 2008

Avec une certaine douleur de ne pouvoir échanger avec toi, sur le thème, sur nous.

Mais comme tu disais avec raison :

« ma vérité, ta vérité »

*et ... la Vérité, qui est dans l'au-delà
où tu habites aujourd'hui dans la cour des Justes. J'espère ...*

* * *

Épilogue

* * *

Je suis ce que je suis, une femme, disons, un peu forte, et qui n'a que des besoins concrets : qu'on me laisse travailler, qu'on me laisse dormir. Je n'ai besoin que d'une couverture, d'un lit, même d'appoint, pour m'assoupir et être en paix. Semblable à mes semblables, je suis née seule. Partie de ma mère pour me confronter à la vie, à ses réalités. Je veux respirer chaque jour plus profondément et m'éveiller paisiblement, avec ou sans le soleil, pour servir le monde. Je connais bien les nuits où, afin de protéger les autres, plus souffrants encore que soi-même, l'on se prive de sommeil ; mais, aujourd'hui, je veux dormir, je veux aimer en paix, recevoir la grâce de l'appel d'en haut. Je veux dormir et je demande à la grâce divine de m'assister : je veux m'éveiller à la vérité pour bien dormir dans la paix des justes.

Fait à Paris, à 3h30 du matin

Dans une nuit sans sommeil où l'appel d'une compréhension de l'éveil et du sommeil physiologique m'a été envoyé par la grâce.

Je travaille tout comme le petit ouvrier de l'Évangile le faisait. Je n'ai rien demandé que je ne pensais pas avoir mérité. Je veux dormir et me réveiller, pour exister, bien éveillée.

Saint Matthieu dit « Réveille-toi, toi qui dors, réveille-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera. »

Je ne veux qu'une couverture et un sommeil réparateur après les journées merveilleuses passées à un travail qui est ma vocation, ma vie et l'assurance de mon éternité. Parfois, l'envie me prend de dire adieu. Mais, ce n'est pas le moment et, avec passion comme toujours, je dis : « À demain ! »

Écrit, sincèrement, le 20 février 2008. Je ne souffre pas, je constate simplement qu'être sincère et spontané est mon unique

manière de partager ce que je peux comprendre dans cette vie.

*Fait à Paris, en dehors du temps
Avec cet amour qui est plus fort encore que mon égoïsme existentiel, mon
égoïsme de survie...*

*Toi, tu n'étais pas comme moi. Mais, tu as traversé la vie avec tes limites
existentielles*

sans jamais te demander à quoi tes souffrances pourraient servir.

*Je suis différente, je communique, je n'ai pas honte d'être ce que je suis
aujourd'hui :*

au service de cette divine vérité qui nous échappe.

J'ai abandonné la mer qui, en dehors du temps, me caressait ...

Un dernier mot :

Seigneur, délivre-moi des faux luxes, laisse-moi me dépouiller des vanités.

*Donne-moi l'eau de l'Atlantique comme baptême et le sable pour régénérer
mes tissus.*

Vanitas vanitatum et omnia vanitas ... au revoir, au revoir apparences.

La vie commence aujourd'hui.

*Écrit à Paris, au cours de la même nuit, à cinq heures du matin,
avec conviction d'avoir été moi, presque toute seule à constituer mon étayage.*

L'étoile⁷⁶

Les formes, impressions organiques, viscérales, gustatives, les formes qui sont le propre de l'enfance et qui sont fondamentales pour le développement ultérieur de l'être humain, demeurent, dans mon souvenir, la base obstinée de tous mes entretiens avec moi-même. Dans ses pulsions initiales, il y avait une certaine peur : la peur de la nuit, et, il y avait une phrase que je répétais chaque fois que la nuit tombait dans le ciel, sublime, de mon pays, où, très rarement, les nuages menacent d'occulter le tremblement permanent des étoiles. Oui ! J'ai eu peur des étoiles. C'est l'unique souvenir qui, encore aujourd'hui, serre mon ventre et me fait réfléchir.

Pourquoi avoir peur des étoiles ?

Sans doute parce qu'il y avait, dans ce ciel sombre une prédiction de mon destin d'étoile filante. Plus tard, adolescente, à la campagne, je contempiais le ciel et ses myriades d'étoiles, je n'avais plus peur, mais, j'avais le sentiment d'une fugacité, d'un caractère éphémère...

C'était l'hémisphère sud ! Et, les constellations qui ont accompagné ma vie !

L'été, la croix du sud, légèrement inclinée, quatre étoiles, distinctes, que, jamais, je n'ai rencontrées ailleurs. Une seule étoile m'accompagnait toute ma vie : l'étoile du berger dont le halo inonde le ciel. Je crois qu'un jour, en la suivant, j'abandonnais les constellations de l'hémisphère sud pour aller vers le Nord, je sentais, en moi, que le plus difficile serait de m'adapter à un ciel si différent. Mon destin

⁷⁶ : publié dans le n° 118 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2008) « L'étoile ».

de pèlerin m'amenait à avoir peur, une fois encore, car le ciel, car les constellations du Nord n'avaient rien à voir avec tout ce que j'avais connu ma vie durant. Mais aussi, peut-être mon étoile n'est-elle pas la bonne ?

Elle est étrange, fugitive. Je ne la vois plus comme avant, lors de chacune des nuits que compte ma vie. Il pleut, le berger s'éloigne, mon âme s'attriste, je me sens comme une brebis qui s'est égarée, mais j'insiste toujours pour transformer la nuit sombre en une luminescence...

Miramar, mois de Janvier, d'une année quelconque dans un siècle quelconque après la naissance du Christ. Il fait nuit, des amis, la famille, tous réunis autour du feu et d'un sublime barbecue arrosé de bons vins. Je ressens le besoin de me replier en moi-même, je m'assieds sous un arbre. Je te prends dans mes bras mon fils parmi le silence, les étoiles, le bruit comme loin derrière nous. Je pense à mon étoile, à ton étoile et te serre très fort. « Pourvu que ton étoile soit moins étrange que la mienne ! » Il me souvient encore aujourd'hui des larmes qui coulent, au milieu de tout le monde, nous étions ensemble, seuls, tous les deux, comme des frères... Tu étais l'ange de mon royaume.

Bien des années plus tard, tu es parti vers les étoiles et une autre ère... une autre vie, pour une autre éternité a débuté.

Tu es maintenant l'étoile qui me suit dans les cieux de chacun des hémisphères...

* * *

Je me souviens, Georges, tu avais voulu passer une nuit à la belle étoile. Le dix-neuf août de l'année dix-neuf cent quatre-vingt cinq. Il y a une éternité. Moi, femme de la ville, je ne connaissais la campagne, qu'à dos de cheval et au galop. Le dix-neuf août de l'année dix-neuf cent quatre-vingt cinq... Je revenais de Suède. Tu es venu me chercher à l'aéroport. Nous sommes allés à Rueil-Malmaison, dans le jardin de Joséphine qui entourait la maison de

ton enfance, celle où tu naquis. Elle avait été vidée après la mort de ta mère pour être vendue. « Le jardin est immense, tu as tout prévu pour que l'on puisse dormir à la lumière de la voûte céleste. Comme par hasard, tu as pris la tente de randonnée utilisée lors de ton périple à bicyclette, à travers la France, et des sacs de couchage... La belle étoile, je ne l'ai pas vue tant il pleuvait, tant il pleuvait. Tu as, malgré tout, réussi à allumer le feu pour le repas... » La fatigue du voyage me fit plonger dans un sommeil mérité et accueillant. Le bruit de la pluie était plus beau que toutes les cascades du monde. Le matin, lorsque nous nous réveillâmes, c'était l'intérieur de la tente qui ressemblait le plus à un marécage, la porte n'avait jamais été fermée.

* * *

L'adolescent pèlerin dans le monde... Dans mes articles précédents j'ai dit : « je n'ai pas eu, je n'ai pas et je n'aurai pas le courage » et c'est toujours aussi vrai ! Mais je connais aussi ce qui est nécessaire pour ne pas manquer à mon devoir, pour pouvoir achever ma tâche.

Une fois que mon berger fut parti au ciel, je sus que je n'avais pas eu, n'avais pas et n'aurai pas d'étoile... Je regarde le chemin devant moi, les arbres, les bâtiments. Ce qui se rapproche le plus du regard des étoiles, c'est le regard des autres, de nos semblables. Dans le regard des hommes, je trouve quelque chose qui doit ressembler à la splendeur des étoiles. Je préfère regarder vers le bas. Je préfère écrire sur le reflet des étoiles dans l'eau, les lacs et sur la mer. Je me dis que si je puis parler métaphoriquement des étoiles, je devrais être capable de situer en moi celle que je suis, mon guide. Je dois être largement introvertie. Je viens de découvrir que le ciel est mien dans ce noyau de l'immanence où je me retrouve avec Dieu. Je ne suis pas triste, je ne suis pas morte, je respire, j'accueille, je donne, je reçois. Mais, moi ! Je ne serai jamais qu'une étoile filante, comme au commencement...

Écrit à Paris le 3 mai 2008 ;

Tu me manques.

*Je ne veux pas revenir sur notre étoile de couple,
peut-être une autre fois, peut-être un autre jour.*

*Aujourd'hui beaucoup de choses auxquelles réfléchir, encore, je sais ...
Mais nous avons rayonné ensemble, la sagesse, la joie de vivre et la force,
la puissance et la conscience.*

Nous avons été accordés comme des violons d'Ingres.

Et il y a du soleil. À bientôt !

*L'unique éternel, l'unique guide qui me dépasse, moi voyageuse perdue,
c'est cette étoile, mon berger.*

*Aujourd'hui, je me retourne et, regardant le chemin passé,
je vois que c'était bien.*

Chaque jour de vraie communion, nous avons rétabli l'ordre cosmique.

* * *

La première partie de l'article prend sens quand je me dénonce moi-même dans la deuxième partie.

Je méconnaissais mon étoile. Mais c'est sûr qu'elle est en moi-même. J'ai l'impression de l'avoir intégrée, parce que l'illumination extérieure des étoiles ne m'a jamais touchée entièrement. Je ne pouvais pas les toucher, je ne pouvais pas partir avec une étoile. En étant résignée et en étant petite et toute recroquevillée en position fœtale, j'ai pleuré tant de larmes que j'aurais pu arroser mes plantes. J'ai tellement souffert, seule dans cette immense maison. « Les enfants ne pleurent pas dans les grandes maisons », c'est la phrase que j'ai toujours entendue. Oui, dans les grandes maisons, personnes n'entendent les enfants pleurer. J'ai habité une grande maison, avec un pavé mosaïque blanc et noir. J'étais assise sur un coussin, en face de moi, le portrait de mon grand-père qui était parti. Il était l'unique à m'avoir entendu pleurer de souffrance authentique quand je regardais avec peur les étoiles nocturnes. Il savait que le ciel noir m'écrasait, mais était inatteignable. Les larmes, le reflet de l'eau dans le vase de cristal avec des fleurs rouges, les larmes de la vierge, cette vierge de la

mer « Stella maris » couronnée d'étoiles. Comme j'aimais cet homme, mon grand-père. Assise recroquevillée en position fœtale, le petit coussin rouge, le carrelage blanc et noir et les larmes. Mon grand-père n'était plus là. Devant moi son portrait. Je passais des heures à le contempler pour lui donner ma vie, ma puissance, ma force, ma chair. Seulement, je ne pouvais lui donner que ce que je possédais, mon âme étoilée. Comme un lac, mon âme reflétait l'unique, la première étoile que j'ai connue dans ma vie. Je me blottissais dans les bras de mon grand-père, je n'avais pas peur. Les années passant, je lui offre humblement l'étoile qui brille dans mon âme et je pleure encore, d'une tristesse tellement profonde comme le reflet des étoiles dans l'immensité de l'Océan Atlantique en face de moi.

Tu es en moi, je suis en toi, il n'y a pas de temps, nous étions ensemble un jour sur terre, nous sommes ensemble aujourd'hui dans l'instant présent qui se fait éternité. Merci de me permettre, grand-père, de jouer avec les étoiles dans la nuit obscure sans plus avoir peur.

*Fait à Paris, sincèrement,
et les larmes coulent à l'intérieur de mon âme, de mon corps
et mon ventre est parsemé des étoiles,
et il fait beau, et les larmes ont arrosé les fleurs du printemps.*

L'innocence⁷⁷

Dans la rêverie innocente de ma première jeunesse, je croyais que le prince protecteur et aimant viendrait me réveiller comme dans les contes d'Hoffmann parmi lesquels *La Petite Sirène* devait par amour changer sa queue écaillée pour de vrais pieds, la rencontre avec le prince demandant d'elle un sacrifice pour qu'elle puisse marcher côte à côte avec lui, l'aimer et être aimée. Combien avait-elle souffert, la petite sirène, chaque pas était pour elle un attentat permanent à son innocence.

Trente ans après, lors d'une croisière en Norvège, j'ai contemplé avec une émotion incroyable cette sublime sirène. Et je me mettais dans mon silence, à comprendre pourquoi dans l'imaginaire de l'écrivain, chaque pas dans le réel de la vie avait été un sacrifice pour elle. Que pouvons nous perdre dans notre vie ? Avec beaucoup de courage, nous pouvons perdre nos illusions, nos identifications, notre naïveté sans pour cela nous exposer à perdre en nous notre innocence.

Mon premier amour n'a pas été un prince, il n'avait pas demandé à changer. Il a vécu dans sa tour d'ivoire sans percevoir que mon innocence pouvait se flétrir en comprenant que notre départ ensemble n'était qu'un rêve adolescent. Oui, pas à pas, douloureux et terrible, loin de la détruire, cela m'a permis de garder mon innocence comme un trésor pour trouver un jour, peut-être à l'automne de ma vie, le vrai prince qui saurait découvrir mon existence de femme à part entière.

Je me suis introvertie profondément, des défenses féroces ont protégé l'innocence. J'ai changé le désir d'être écoutée par le

⁷⁷ : publié dans le n° 119 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2008) « L'innocence ».

silence que produit la tolérance. Je me souviens me poser la question « où suis-je ? » et je me suis accrochée à mes quatre enfants pour éviter la chute dans une réalité fausse qui menace l'innocence et conduit à la naïveté ou à la manipulation perverse. Chaque pas dans ma vie a été conscient. J'ai toujours eu des pieds fragiles, tellement était dur le contact avec la méchanceté, mais j'ai gagné chaque jour ma guerre, mes batailles et je suis devenue forte, mais innocente et je ne le regrette pas.

Je me souviens de cette lecture du conte d'Hoffmann. Il m'avait tellement impressionné que parfois, dans ma position presque hallucinatoire adolescente, il me semblait voir dans les étagères de poissons, la petite sirène blonde qui devait être coupée pour devenir femme. Je me demande aujourd'hui comment cette innocence a pu rester. Il s'agissait peut-être du déni ? Non, ce n'était pas du déni ! C'était presque de la clairvoyance. J'attendais l'instant suivant pour croire, et croire, et encore plus croire, que je pouvais changer le monde, changer les autres. Une stratégie très intéressante à mon avis s'est mise à fonctionner : je laissais parler ma force pleine de la puissante innocence pour trouver la brèche chez les autres et les punir sans pitié.

L'innocent est sans doute un sauveur qui n'a pas peur de se détruire dans la tentative de faire justice. Il faut qu'il soit un modèle pour les autres et pour lui-même, ne pas dévier du chemin, ne pas avoir de prix.

Dans le silence si profond de mon existence, j'ai décidé de lutter comme j'aurais pu accepter les compromissions. Mais non, il n'y a pas de compromission possible. Quand le Christ a chassé les marchands du temple... J'ai été étonnée à la première lecture de ce thème. J'ai toujours été marquée par des histoires, des thèmes historiques, des chansons, des poèmes. Des premiers pas dans la vie avec mes pieds sur terre, je me souviens, je n'avais même pas trois ans. Mes parents étaient sortis le soir et sont rentrés vers trois heures du matin. Je ne savais pas l'heure, mais je sentais déjà le temps. Quelqu'un en moi sait l'heure, car l'innocence fait en

moi écran aux émotions futiles. Je n'ai pas voulu quitter ma grand-mère, mais je me suis endormie dans ses bras, où il est normal que les enfants s'endorment. Ma mère a voulu me prendre de ses bras. Je vois l'image, son châle tricoté bleu clair, la tendre chaleur de ses bras. Le matin suivant, j'ai vu les draps de mon berceau ouvert, mon père y avait posé son réveil, sur mon berceau ; ma chambre était à côté de la sienne. C'est à ce moment, lorsque j'ai vu ma place prise par un réveil, que je pleurais, inconsolable, l'image est très forte, que j'avais abandonné mes parents ! Pendant des années, j'ai parlé seule dans la cour de récréation. Les filles étaient si loin de moi... naturellement je parlais seule...

Je vivais avec plénitude l'hiver. Et j'étais stupéfiée au printemps avec la floraison, chaque feuille me parlait d'amour. Un jour, j'avais 12 ans, je sortais du collège, je regardais les fortitias d'un jaune éclatant sur un ciel bleu profond et voici la première question, dans cette sublime solitude, j'écoutais pour la première fois en moi-même : « tu es amoureuse de l'amour », donc je n'avais pas quitté mon rêve du prince protecteur. J'allais faire avec ce premier amour une erreur que j'ai répétée sans cesse dans ma vie d'exploration : j'ai fait d'un pêcheur un roi. Et j'ai recommencé à chaque fois. Cette recherche permanente de l'idéal ne m'a pas empêché de vivre une vie banale, de vivre d'intenses communications avec les autres. Dans tous les cas, j'étais moi-même, sans prétention.

Il y avait une chanson qui disait : « demain, en automne, l'arbre reste sans feuille, comme cela. La distance et la mort lente des choses simples, des choses simples qui restent mourantes dans le cœur. Pour cela, ma fille, ne pars pas aujourd'hui en pensant tout retrouver à la même place, mais avec une compréhension différente » et la chanson continuait « Et pour cela ma fille ne pars pas maintenant, car l'amour est simple et les choses simples, le temps les détruit. On revient toujours aux endroits que l'on a aimés dans sa vie et alors on comprend comme sont absentes les

choses chéries. »

Et puis il y a eu le poème de Amado Nervo qui disait : « parce que je vois à la fin de mon long chemin que j'étais l'architecte de mon destin. Quand j'ai semé des roses, toujours j'ai récolté des roses. Et si, dans ma vie, il y a eu des nuits tristes, il y en a eu d'autres tendrement sereines. Vie, rien je ne te dois, Vie, nous sommes en paix. »

Toutes ces choses dont je parle ne sont que des jalons de mon chemin d'innocente. Par droiture, je me suis mise presque toujours hors contexte. Et par droiture, j'ai gagné le fait d'être aimée et reconnue malgré ma différence. Oui, je le répète : Vie, rien je ne te dois, Vie, nous sommes en paix.

En revenant à ma sirène, l'histoire est restée l'histoire de l'innocence, mais les événements ont changé ma perception du réel et ont cautionné mes choix conscients. Je ne suis pas la tendre adolescente qu'un jour j'ai été. Chaque pas dans la vie m'a mise en face de la vérité de la condition humaine. Cette fragile condition qui était venue sonner à la porte de mon inconditionnelle innocence adolescente. En deux mots : reste pure, fais des hommes, fais des pêcheurs des rois, tu as le droit de croire, tu l'as gagné. Il n'y a eu peut-être ni amour ni éveil, ni de prince pour me protéger, mais je me suis faite confiance, en attendant la joie de pouvoir, un jour, marcher solidement sur mes pieds à la rencontre du bien aimé.

*Fait à Paris, le 19 juillet 2008,
avec confiance, une sciatique qui dure depuis quatre mois,
mais elle aurait pu durer l'éternité,
car je marche dans la vie entre des êtres comme moi dans le vrai sublime
paradis de l'innocence.
Car il y a des innocents. Si on les cherche, on les trouve.
Il y a une fraîcheur dans l'air et tu es là
et tu m'entends et ta phrase était :
« ne perds jamais ton innocence »,*

*car tu l'avais perdue et changée par la naïveté.
Ce n'est pas moi qui faisais des pêcheurs des rois,
mais toi. Je t'aime.
Bénis soit l'Éternel. Je marche sur mes pieds.*

La répétition⁷⁸

Dans la répétition, il y a une force interne qui « co-actionne », elle est facilement observable dans la névrose obsessionnelle dans laquelle le sujet se voit comme étant poussé par cette force complexe qui, provenant de l'inconscient, « inflationne » la conscience en produisant des comportements répétitifs et parfois des rituels sans lesquels des dangers divers peuvent assiéger l'individu. Dans la compulsion à la répétition, il y a un profond « non vouloir » se sortir des sentiers battus. Mais la répétition n'est pas seulement un événement dans une vie, mais dans une série de vies ; cette force qui « co-actionne » le sujet semble parfois être la même qui agit sur les grands-parents ou quelqu'un d'autre dans la saga familiale.

Dans l'inconscient psychique, nous pouvons reconnaître la suprématie d'une pulsion à la répétition, provenant des mentions pulsionnelles, et dépendant probablement de la partie la plus intime des pulsions, si puissante qu'elle se situe au-dessus du principe du plaisir et confère à certains aspects de la vie psychique son caractère démoniaque. Cette notion fondamentale, on la trouve chez Freud, dans « Le schéma de la psychanalyse » en 1938, quand il parle du mythe d'Œdipe en désignant de cette manière la parole de l'Oracle qui annonce ce dont doit s'acquitter le héros, en énonçant son destin implacable et en condamnant par la même tous les fils à passer par le complexe d'Œdipe. En français et en espagnol, le mot « compulsion » a la même origine latine : « qui pousse, qui co-actionne ».

Au niveau de la psychopathologie concrète, la compulsion à la

⁷⁸ : publié dans le n° 120 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2008) « La répétition ».

répétition serait un processus incoercible et d'origine inconsciente en vertu duquel le sujet se place de façon active dans des situations pénibles en répétant des anciennes expériences sans se souvenir de ces expériences passées, mais, au contraire, en pensant les vivre pour la première fois. Freud la considère comme un facteur autonome irréductible, on dirait en analyse, une dynamique conflictuelle entre les principes du plaisir et du réel. Le thème de la compulsion à la répétition prend une place centrale dans son essai « Au-delà du principe du plaisir », 1920. La psychanalyse a été confrontée dès le commencement à des phénomènes de répétition comme le cérémonial obsessionnel sus cité. La répétition reproduit, de façon plus ou moins déguisée, des histoires qui ont eu lieu avant. En outre, ce qui était refoulé a une tendance à retourner au présent soit par le rêve, le symptôme ou un acte réalisé au présent.

Dans la cure analytique, les phénomènes de transfert et contre-transfert permettent l'élaboration du travail du refoulé en l'actualisant dans la relation avec l'analyste. Selon Freud, la compulsion à la répétition ne se manifeste jamais en état pur, elle semble obéir toujours au principe du plaisir. Dans « Inhibition, symptôme et angoisse » de 1926, Freud y voit le même type de résistance habituel de l'inconscient attiré par des modèles inconscients sur le processus pulsionnel refoulé.

Au service de quoi agit la tendance à la répétition ? En serait-ce comme pour les rêves répétitifs, des tentatives du « je » pour contrôler et réussir de manière dérivée, par abréaction, à fractionner les tensions excessives ? Serait-ce une façon de couper une pulsion tellement extrême qu'elle pourrait produire la folie ou la destruction ?

Ce fractionnement éviterait la pulsion de mort. Donc, pour certains courants, on parlera de tendances répétitives qui permettent la manifestation de tendances restitutives du « je ». La tendance répétitive va au-delà du principe du plaisir. Maintenant, la tendance restitutive constitue une fonction qui essaie, par des moyens

différents, de rétablir la situation antérieure ou le traumatisme. Dans ce cas, elle utilise le phénomène répétitif pour le bien fait, au bénéfice du « je ». Donc nous voyons cette tendance restitutive comme un mécanisme de défense dans lequel le « je », soumis à la compulsion à la répétition, décharge la pression du traumatisme et tend à dissoudre progressivement la tension en modifiant les conditions internes qui lui donnent origine. Nous serons maintenant au niveau de mécanisme de défense d'abandon de la répétition.

La question est alors l'affaiblissement partiel et répétitif d'un traumatisme dont la force a été d'une grande puissance et non complètement refoulée. Dans les histoires de répétition, il y a la recherche d'un idéal pour compenser la perte, le manque occasionné par le traumatisme. Les rêves répétitifs peuvent être considérés, étant donné que le rêve est le chemin royal de l'inconscient, comme des tentatives pour rétablir et restituer un nouvel équilibre des fonctions psychiques du patient. Le bonheur est mélangé à une souffrance étrique évidente. La recherche des objets de substitution est clairement visible dans la névrose abandonnique.

Dans la compulsion de certaines positions dépressives ou paranoïaques, la confiance envers l'autre, qui ne possède pas les « vraies valeurs », peut être un piège pour produire l'échec d'une relation. Par exemple, rêver l'idéal, choisir l'objet représentant l'idéal, c'est décevoir, échouer. Dans la première partie, nous sommes dans le principe du plaisir, dans la deuxième partie, dans la pulsion de mort.

Personnellement, je crois au principe de la répétition comme principe de défense que nous devons interroger chaque fois sérieusement. C'est-à-dire que je dois me confronter, en tant qu'analyste, à établir une dialectique entre mes propres répétitions et celles de mes patients. Si les miennes cèdent, je serai en mesure de faire céder les répétitions du patient. Il s'agit d'un travail à deux, non d'un isolement théorique !

Fait à Paris, le 13 septembre 2008, pas un jour comme les autres.

Les plantes sont parties, il y a le ravalement dans la cour.

À quoi ressemble cet après-midi de septembre ?

*Je n'ai pas l'impression d'une répétition,
mais la perception d'une prison possible telle que peut être considérée la
répétition.*

*Le ravalement sera la fin d'une histoire
et la répétition de la frustration de la lumière n'aura lieu que dans quinze
ans.*

J'ai entendu sonner une cloche, suis-je le chien de Pavlov ?

Il est conditionné, il obéit à la loi naturelle.

À réfléchir, nous sommes des hommes et il fait beau.

DU MEME AUTEUR

ASPECTS PSYCHOSOCIAUX DE C. GUSTAV JUNG, traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Gabriel, Paris, 1995.

CONTES DE MAREE HAUTE, éditeur Vericuetos, collection Escargots au galop, Paris, 1995.

NICANOR I (FRAGMENTS D'UNE LONGUE HISTOIRE VERS LA MAREE HAUTE DE LA VIE) – REFLEXIONS 1934-1978, Paris, 2009

NICANOR II – REFLEXIONS 1978-2010, à paraître

ouvrages mis en ligne sur le site web de l'auteur (www.pioton-cimetti.com)

CONTACT

Graciela Pioton-Cimetti de Maleville

84, rue Michel Ange

75016 Paris

Tél : 01 47 43 01 12

Émail : graciela@pioton-cimetti.com

